

**La Logique du non-sens : Une analyse de la Question juive en  
tant que problème intellectuel dans *Les Bienveillantes* de  
Jonathan Littell**

by  
Nicole Monique Biscombe

Thesis presented in fulfilment of the requirements for the degree  
Master of Arts (French)  
Stellenbosch University



Supervisor: Dr Éric Levéel  
Department of Modern Foreign Languages (French)  
Faculty of Arts & Social Sciences

March 2017

# **Declaration**

By submitting this thesis/dissertation, I declare that the entirety of the work contained therein is my own, original work, that I am the sole author thereof (save to the extent explicitly otherwise stated), that reproduction and publication thereof by Stellenbosch University will not infringe any third party rights and that I have not previously in its entirety or in part submitted it for obtaining any qualification.

March 2017

# Résumé

L'auteur franco-américain, Jonathan Littell, a publié en 2006, *Les Bienveillantes*, qui fut sa première œuvre littéraire. Le roman controversé qui a comme protagoniste et narrateur un bourreau nazi fictionnel qui est en outre un intellectuel soulève des questions importantes quant à la nature et la naissance du Mal. À travers la narration du personnage principal le lecteur est guidé vers une compréhension « logique » de la soi-disant Question juive et de la Solution finale. Dans ce mémoire nous nous interrogeons principalement sur la formation de cette logique et par ailleurs sur la fiabilité de celle-ci. Cette étude est fondée sur la notion philosophique de la logique de l'absurde. Cette analyse des *Bienveillantes* se concentrera sur des questionnements autour des raisons pour lesquelles le génocide de plus de 6 millions de juifs d'Europe a été rendu possible et pour lesquelles l'innommable tâche de vouloir éliminer tout un peuple a presque réussi. Dans ce mémoire les questions de la culpabilité et la responsabilité sont également un point de discussion. Pour étayer cette analyse, le concept de Hannah Arendt, la banalité du mal, est le point de départ.

# **Abstract**

Franco-American author, Jonathan Littell, published his first literary work entitled *Les Bienveillantes* in 2006. The controversial novel which has a “fictional nazi officer” as its protagonist and narrator, who is moreover an intellectual, raises important questions surrounding the nature and the genesis of Evil. Through the narration of the main character the reader is guided towards a “logical” understanding of the Jewish Question and the Final Solution. In this dissertation we primarily enquire about the formulation of this logic and furthermore about the reliability thereof. This study is based on the philosophical conception of the logic of absurdity. The analysis of *Les Bienveillantes* is centered on questions regarding the reasons for which the genocide of more than 6 million European Jews was possible and for which the unspeakable task of wanting to eradicate an entire people was almost achieved. In this dissertation the questions surrounding guilt and responsibility are also a point of discussion. For this analysis, the concept of the banality of evil developed by Hannah Arendt is the point of departure.

# **Remerciements**

Je voudrais remercier mon directeur de mémoire, Monsieur Éric Levéel, pour tous ses conseils, sa sagesse, ses encouragements et son soutien, sa patience et pour tout le temps qu'il m'a consacré. Merci infiniment !

Merci aussi à tous ceux et celles qui m'ont soutenue et motivée pendant ces deux dernières années.

## **Table de matières**

Declaration.....	3
Résumé .....	4
Abstract.....	5
Remerciements.....	6
Introduction .....	8
La littérature de la Shoah.....	10
Un roman controversé.....	13
Questions de recherche.....	15
Buts de l'étude .....	16
Méthode d'analyse .....	18
Sommaire .....	20
Chapitre 1 : Les Intellectuels et l'idéologie nazie.....	27
1.1. L'Idéologie des intellectuels.....	27
1.2. Un questionnement de l'intellectuel .....	31
1.3. Les intellectuels et <i>Les Bienveillantes</i> .....	36
Chapitre 2 – La Manipulation mythologique et la défense (il)logique .....	48
2.1. Les outils de justification.....	48
2.2. La défense du Mal.....	60
2.3. La Manipulation à travers la mythification .....	64
2.4. Culpabilité et responsabilité .....	67
Chapitre 3 : Le regard du bourreau intellectuel .....	72
3.1. Le Témoin quasi-historique et la fiabilité du narrateur .....	74
3.2. Max Aue : la caméra humaine .....	80
3.3. Le Témoin indifférent ?.....	88
Chapitre 4 : Une Enquête sur les questions de la responsabilité et du mal dans <i>Les Bienveillantes</i> ...	94
4.1. Un concept controversé.....	94
4.2. La Contestation ou l'affirmation de la banalité du mal ?.....	97
4.3. Une banalisation de la culpabilité ? .....	103
Conclusion.....	112
<b>Bibliographie .....</b>	<b>120</b>

# Introduction

L'Holocauste<sup>1</sup> est un événement historique qui fut l'aboutissement d'une focalisation sur la « Question juive » et une exagération de celle-ci par des hommes antisémites. Cette question fut au centre de tout ce qui s'est déroulé en Europe pendant la Deuxième Guerre mondiale. Que signifiait cette Question juive pour les personnes du Troisième Reich ? D'après Adolf Hitler, ce problème était constitué de deux facteurs. D'abord, il croyait que le fait que les juifs<sup>2</sup> étaient au front du système monétaire international posait des problèmes pour l'avenir de l'Allemagne. La deuxième difficulté qui se présentait pour lui était celle que le « sang pur » du peuple allemand avait été souillé par le nombre croissant de juifs qui avaient immigré en Allemagne et par ailleurs, en Europe (Reitlinger, 1953 : 3). Hitler était convaincu qu'il fallait trouver une solution pour sauver l'Allemagne du peuple juif qu'il croyait être une « menace » pour l'humanité (Cohn, 1996 : 122). Après être devenu le chef du parti Nazi, Hitler a travaillé avec un groupe de spécialistes pour trouver une solution (finale) à la « Question juive » (Browning, 2010 : 128).

L'extermination des juifs d'Europe, qui est maintenant connue sous le terme de « Solution finale », n'a pas été le plan dès le début. La « Solution finale » a évolué. Il y a eu plusieurs étapes dans l'action du Troisième Reich qui ont conduit à la prise de la décision d'exterminer les juifs d'Europe. Nous parlerons de quelques-uns de ces événements qui ont eu pour objectif de débarrasser l'Europe des juifs. Le *Reichskristallnacht*<sup>3</sup> qui a vu la destruction des entreprises juives en novembre 1938 fut un événement très marquant dans la Shoah<sup>4</sup>. Certes, le mouvement

---

<sup>1</sup> Terme grec qui signifie littéralement « sacrifice par le feu » (United States Holocaust Memorial Museum, 2016).

<sup>2</sup> À partir de ce point de notre étude nous utiliserons le terme « juif » avec une lettre minuscule pour faire référence à la religion juive. Nous utiliserons uniquement le terme avec une lettre majuscule lorsque nous parlons de la race juive – comme dans le premier chapitre de cette étude. Par contre, nous garderons dans les citations l'orthographe telle qu'elle a été choisie par les auteurs.

<sup>3</sup> Nuit de cristal du Reich (Empire)

<sup>4</sup> Le terme utilisé pour parler du génocide des juifs d'Europe pendant la Deuxième guerre mondiale. Le mot « shoah » vient de l'hébreu qui signifie « catastrophe » (*Ibid.*). Nous avons choisi d'utiliser ce terme non seulement parce qu'il décrit le génocide en tant qu'un événement qui donnait naissance au malheur immense et la perte de



antisémite avait commencé en Allemagne, mais les Nazis se sont vite rendu compte qu'il serait préférable de faire de ce problème un problème européen au lieu d'en faire uniquement un qui concernait l'Allemagne (Kershaw, 2008 : 59-60). Les Nazis ont d'abord pris la décision d'envahir l'Est de l'Europe et d'occuper des territoires en Pologne pour se débarrasser des juifs polonais. Un an après le *Reichskristallnacht*, en 1939, à Cracovie en Pologne, les juifs ont appris qu'ils devaient porter une étoile jaune quand ils sortaient en public et que les magasins, les appartements ainsi que tous les bureaux appartenant aux juifs devaient aussi exposer cette étoile (*Ibid.* : 53, 58, 60).

L'établissement des « ghettos » a joué un rôle essentiel dans l'évolution de la « Solution finale ». Les premières déportations des juifs d'Allemagne ont eu lieu dans le Warthegau (Reichsgau Wartheland)<sup>5</sup> en Pologne actuelle. En 1941 les plans pour l'extermination des juifs n'étaient plus un secret. En décembre 1941 le génocide a commencé à Chelmno en Pologne où des juifs ont été gazés dans un camion (Kershaw, 2008 : 60). Cependant, le génocide a commencé quelques mois avant la conférence Wannsee de janvier 1942 où la mise en œuvre de l'*Endlösung*<sup>6</sup> a été explicitement discutée pour la première fois. Les troupes allemandes ont envahi l'URSS le 22 juin 1941. On a envoyé les troupes de l'OKH<sup>7</sup>, de la RSHA<sup>8</sup>, l'*Einsatzgruppen*<sup>9</sup> et du SD<sup>10</sup> sur le front de l'Est pour éliminer les personnes qui pouvaient être une menace pour la prise du territoire soviétique par l'Allemagne. Cette opération qui fut l'invasion de l'URSS était surnommée « Opération Barbarossa » (Friedländer, 2007 : 133-134). Les meurtres dans l'ex-URSS, qu'on appelle « Shoah par balles », avaient déjà

---

millions de vies mais aussi parce qu'un des sens anciens du mot, « catastrophe » fait référence au dénouement funeste d'un drame ou d'une tragédie, comme dans le roman, *Les Bienveillantes*.

<sup>5</sup> Le plus grand de trois territoires allemands en Pologne. Poznań, Lodz et Chelmno sont les villes les plus marquantes dans ce territoire du Warthegau.

<sup>6</sup> La Solution finale

<sup>7</sup> *Oberkommando des Heeres* (les responsables du haut commandement de la Wehrmacht)

<sup>8</sup> *Reichssicherheitshauptamt* (l'Office central de la sécurité du Reich)

<sup>9</sup> Les unités mobiles d'extermination

<sup>10</sup> *Sicherheitsdienst* (la police de sécurité et du service de la sécurité)

commencé en juin 1941 (Epelboin & Kovriguina, 2013 : 28). L'assassinat des juifs a été complètement différent de l'extermination des juifs dans les camps. En URSS les juifs ont été tués instantanément, sur place au revolver ou à la mitrailleuse (*Ibid.* : 29), d'où le nom « Shoah par balles ». La première partie du roman sur laquelle s'articule essentiellement ce travail, *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell, se déroule pendant cette période en URSS européenne et caucasienne. Une autre grande partie de l'intrigue du livre a lieu dans les camps de concentration. Nous y reviendrons plus tard.

## **La littérature de la Shoah**

Après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, il y a eu à maintes reprises dans la littérature, des œuvres qui se sont penchées sur la Shoah. Le sujet qui semble dominer ces œuvres est celui des camps de la mort et les camps de travail. Plus précisément, ils présentaient la façon dont les juifs ont vécu (ou bien survécu à) cette période infernale. Parmi les auteurs concentrationnaires les plus remarquables nous avons choisi trois noms qui semblent pertinents à cette étude. Ces écrivains sont Elie Wiesel, Imre Kertész et Primo Levi.

Elie Wiesel a reçu le prix Nobel pour la Paix pour *La Nuit*, publié en 1958, qui est un des livres les plus connus sur le camp d'Auschwitz. Dans *La Nuit* Wiesel nous raconte son expérience après que lui et sa famille ont été déportés de Transylvanie vers Auschwitz-Birkenau. Il nous raconte la mort de sa mère et de sa sœur à Auschwitz et plus tard celle de son père à Buchenwald. Le livre de Wiesel pose des questions sur la foi – foi en Dieu et foi en l'humanité. Comment Auschwitz change-t-il notre compréhension de Dieu et de l'humanité ?

Un deuxième auteur dont le travail est important est l'auteur hongrois, Imre Kertész. Comme Elie Wiesel, Imre Kertész a aussi reçu le prix Nobel. Celui-ci a reçu le prix de la littérature pour son œuvre en hongrois. Une de ses œuvres la plus connue est le roman, *Être sans destin*, qui raconte l'histoire d'un jeune Hongrois qui est déporté à Auschwitz et à Buchenwald. Vers

la fin de la guerre il tombe très malade et est hospitalisé dans le camp jusqu'à la fin de la guerre. Quand il retourne à Budapest, sa ville de naissance, il trouve des gens qui ont été chanceux d'échapper au destin tragique qui a mené tellement de gens à la mort. Nous pensons important de mentionner ici que nous discuterons aussi d'un autre travail de Kertész dans notre étude pour analyser *Les Bienveillantes*. Celui-ci est son essai philosophique intitulé *L'Holocauste comme culture*.

Finalement, un autre auteur dont l'œuvre est considérée comme un pilier de la littérature de la Shoah est Primo Levi. *Si c'est un homme*, comme *La Nuit*, est un récit qui est fondé sur les expériences vécues par l'auteur dans le monde concentrationnaire. Levi nous raconte son expérience à Auschwitz, mais le livre parle principalement de la déshumanisation des prisonniers dans les camps et la lutte pour la survie. Dans *Les Bienveillantes* nous pouvons aussi remarquer cette idée de la déshumanisation.

Les livres d'Elie Wiesel, de Primo Levi et d'Imre Kertész, bien qu'ils nous offrent une compréhension profonde de la Shoah et bien qu'ils posent de grandes questions sur l'humanité qui sont toujours pertinentes de nos jours, ne peuvent pas nous donner une compréhension de ceux qui sont au centre de l'horreur – les bourreaux. On a rarement l'occasion de voir cette partie de l'Histoire du point de vue des bourreaux.

En 1952, était publiée *La Mort est mon métier* de Robert Merle. Jusqu'à la sortie du livre de Jonathan Littell, ce roman a été le seul à raconter toute une histoire de la période de la Shoah uniquement du point de vue d'un bourreau. Dans ce livre il s'agit d'une histoire qui suit la vie professionnelle et personnelle d'un bourreau Nazi, Rudolf Lang, pour qui la mort fait une partie intégrale de son travail et de sa vie quotidienne. Jeune homme trop rangé, Rudolf fait tout pour ne pas décevoir son père qui est quelqu'un de très strict. Lorsqu'il entre dans l'armée, il reste le jeune homme rangé qui veut toujours faire de son mieux. Il fait son travail sans jamais trop

y penser. Pour lui les meurtres des juifs ne sont qu'un métier qu'il aspire à exécuter parfaitement. Nous prenons une citation du roman qui démontre cette idée :

C'est difficile à expliquer. Au début, j'éprouvais une impression pénible. Puis, peu à peu, j'ai perdu toute sensibilité. Je crois que c'était nécessaire : Sans cela, je n'aurais pu continuer. Vous comprenez, je pensais aux juifs en termes d'unités, jamais en termes d'êtres humains. Je me concentrais sur le côté technique de ma tâche (Merle, 1952 : 363).

Nous n'avons pas l'intention de faire une analyse comparative du livre de Merle et celui de Littell dans cette étude mais nous avons choisi de le mentionner seulement très brièvement ici parce que c'était le premier roman qui avait pour protagoniste un bourreau nazi. Nous nous concentrerons uniquement sur une analyse des *Bienveillantes* qui est un texte assez long et complexe en lui-même. Nous croyons que faire une analyse plus comparative avec *La Mort est mon métier* ou bien avec d'autres livres concentrationnaires serait trop ambitieux pour la longueur de ce travail.

Le roman, *Les Bienveillantes*, de Jonathan Littell qui articule principalement notre travail, nous permet aussi de voir l'Holocauste à travers les yeux d'un bourreau. Mais avant de commencer notre discussion et notre analyse du roman, nous regarderons tout d'abord brièvement la vie de l'auteur pour que nous puissions mieux comprendre le texte immense qu'est *Les Bienveillantes*.

Jonathan Littell est né en octobre 1967 à New York. Il est fils du journaliste Robert Littell. Littell a passé son enfance en France où il est allé à l'école et où il a obtenu son baccalauréat en 1985. Il est diplômé de l'université de Yale aux Etats-Unis où il a passé son temps à « traduire en anglais des romans de Sade, Jean Genet et Pascal Quignard, mais également les essais de Maurice Blanchot (très souvent cité dans *Les Bienveillantes*) » (Lemonier, 2007 : 12). Après avoir eu son diplôme, il a travaillé pour l'organisation « *Action against Hunger* » entre 1993 et 2001, où il a voyagé en Bosnie, au Rwanda, en Tchétchénie et en Afghanistan, et est ainsi devenu témoin

de beaucoup de génocides et d'atrocités du vingtième siècle. Littell a commencé son travail sur son premier roman, *Les Bienveillantes* en 2001 après avoir quitté l'organisation (*Ibid.* : 13).

## **Un roman controversé**

*Les Bienveillantes* a été une véritable sensation en 2006 lorsque le roman a été publié. Celui-ci s'est vendu à des millions d'exemplaires à travers l'Europe et a reçu des prix prestigieux comme par exemple le Prix Goncourt et le Prix de l'Académie française en France. Le livre qui a pour protagoniste un officier SD<sup>11</sup> fictionnel qui propose de nous narrer comment se sont déroulés les événements sur le Front de l'Est, à Berlin et finalement dans les camps de concentration et qui écrit pour « mettre les choses au clair » pour lui-même et non pour le lecteur (Littell, 2006 : 13), a sollicité beaucoup d'attention.

Quant aux recherches poussées sur *Les Bienveillantes*, nous ne sommes pas la première à poursuivre une étude sur ce livre. Après la publication du roman controversé qui a attiré l'attention des historiens et des critiques à travers le monde, beaucoup de ces critiques ainsi que des chercheurs universitaires, parmi les plus remarquables, Jonas Grethlein, Ronan McFadden et Susan Suleiman, ont mené des études sur le livre de Jonathan Littell. Il existe un grand nombre de recherches sur *Les Bienveillantes* que nous trouvons pertinentes pour ce travail et dont nous nous servirons pour soutenir notre argument.

Jonas Grethlein dans deux articles sur *Les Bienveillantes* discutent de la représentation de l'officier nazi en tant que héros tragique. Il parle également de l'idée de la Shoah comme une sorte de tragédie. Il veut démontrer que l'usage du mythe d'Oreste<sup>1213</sup> et la comparaison de celui-ci avec les meurtres des millions de juifs d'Europe constitue l'erreur principale dans le

---

<sup>11</sup> *Sicherheitsdienst*

<sup>12</sup> Mythe grecque qui raconte l'histoire d'un jeune homme qui par vengeance pour le meurtre de son père Agamemnon par la femme de celui-ci, Clytemnestre tue sa mère et son amant. Après son acte de matricide Oreste est hanté et poursuivi par les Euménides.

<sup>13</sup> Aussi connu comme le mythe des Erinyes ou le mythe des Euménides.

récit de Littell. Grethlein trouve cette comparaison problématique (2010) (2012). Susan Suleiman se concentre sur la question de la fiabilité du témoin bourreau. Elle se penche sur le côté humain du tueur et le problème qui se présente pour le lecteur qui doit décider s'il désire entendre le témoignage du bourreau objectivement. Selon elle les discussions intellectuelles entre Aue et ses confrères autour de la Question juive posent des questions importantes sur les raisons de la possibilité pour les hommes de commettre de tels actes (2009) (2012). Une autre étude que nous croyons être importante pour notre analyse est celle écrite par Ronan McFadden. Il soutient que *Les Bienveillantes* dément et démontre à la fois l'idée de la banalité du mal – ce que nous aimerions soutenir et discuter plus détail dans ce mémoire.

Il y a déjà eu de nombreuses recherches effectuées sur *Les Bienveillantes*. En poussant notre étude sur ce livre nous avons remarqué que pour la plupart, les chercheurs se sont concentrés sur la présence de la mythologie grecque dans le roman. Wladimir Troubetzkoy parle par exemple dans son article sur le roman de Littell du thème de l'inceste et du meurtre et des similarités de ceux-ci avec l'Holocauste : « inceste, parricide, holocauste ont pour trait commun la corporalité, débordante, insupportable » (2010 : 28). Dans ce mémoire nous nous penchons également sur l'importance du mythe d'Oreste dans le roman, mais ce ne sera pas le but principal de notre travail. Autrement dit, nous ne nous concentrerons pas avec une comparaison de l'histoire d'Oreste et celle de Max Aue. Nous nous concentrerons plutôt sur une autre représentation et analyse de la présence de ce mythe dans *Les Bienveillantes*. Ce que nous espérons offrir de neuf sur ce roman est une recherche sur la représentation de la « Question juive » et de la « Solution finale » en tant que problèmes logiques et presque scientifiques dans le roman de Jonathan Littell. Nous aborderons également le sujet de la mythologie grecque et la représentation de la culpabilité ainsi que la question de la responsabilité dans cet ouvrage.

## Questions de recherche

Dans ce mémoire nous nous poserons les questions suivantes pour aider notre analyse : est-il possible de voir la Shoah, en regardant l'évidence des étapes qui ont mené à la « Solution finale », comme une question intellectuelle ou logique ? De quelle manière le personnage et le narrateur nazi dans le livre de Littell, Max Aue, raconte-t-il ses souvenirs de la Shoah et de son rôle dans le meurtre des juifs ? Comment sa narration reflète-t-elle l'idée de la « Solution finale » en tant que « logique » ? Aue est un intellectuel et il est très intéressé par la philosophie. Quelle est l'importance de cela pour notre analyse du texte ? Plus distinctement nous aimerions poser les questions suivantes : quelle est l'importance des mythes et plus exactement, l'importance du mythe d'Oreste dans le roman ? Que signifient ces mythes pour notre compréhension de la culpabilité et de la responsabilité des Nazis<sup>14</sup> ? Quelles théories philosophiques ou autres se présentent dans le roman de Littell et à quel point sont-elles utilisées pour soutenir l'idée principale du livre, que nous croyons être l'ancienne conception grecque du crime et de la culpabilité. D'ailleurs nous tenterons d'étudier comment ces mythes et leur signification sont liés à l'idée de la « logique de l'absurde » qui est le thème central de cette étude. Comment la narration d'Aue montre-t-elle l'incompréhensibilité du Nazisme et la question de la culpabilité après la guerre ainsi que l'impossibilité de justifier à travers des arguments dits logiques, les atrocités liées à la « Solution finale » ?

Notre étude de ce roman controversé sera une analyse littéraire mais nous proposerons l'usage de théories et de concepts philosophiques pour étayer notre propos. Il nous faut aussi mentionner ici que bien que *Les Bienveillantes* soient remplies d'événements qui ont vraiment

---

<sup>14</sup> Nous pensons important de faire la distinction entre Nazis et Allemands. Tous ceux qui étaient nazis n'étaient pas allemands et tous les Allemands n'étaient pas des Nazis. Bien sûr il y avait aussi des Allemands qui soutenaient les Nazis et d'autres qui ont essayé d'aider les victimes où ils le pouvaient. De plus, il y avait les collaborateurs dans d'autres pays d'Europe. Par ailleurs cela serait incorrect et injuste de parler des « Allemands » dans l'ensemble et de faire comme s'ils étaient tous complices dans la Solution finale. C'est pour cela que nous avons choisi de ne pas faire référence aux Allemands dans notre étude, mais de parler simplement des Nazis.

eu lieu et de détails précis, il ne sera pas notre but dans cette étude de trouver des liens entre l'Histoire et les épisodes dans le roman. Il s'agira plutôt de l'exercice mental que le texte nous offre ; c'est-à-dire la « Question juive » et la « Solution finale » en tant que problèmes intellectuels. Problème intellectuel ici, ne signifie pas qu'il faille analyser l'Holocauste après coup, avec des théories différentes. Problème intellectuel dans ce travail veut dire que les étapes qui ont mené à la « Solution finale » et les événements de la Shoah étaient justifiés par des idéologies et des idées « rationnelles et scientifiques ». Comme nous pouvons le remarquer dans l'œuvre de Littel, les Nazis dans les camps de la mort et sur le Front avec Max Aue sont presque toujours en train de discuter d'une théorie ou d'une idée sur l'origine des juifs ou des œuvres littéraires ou philosophiques qu'ils ont lues. Dès le début du roman le lecteur se trouve face aux idées de Max Aue sur l'humanité et sur la capacité que chacun de nous possède de commettre des actes inimaginables dans des circonstances particulières.

Est-ce possible de voir la « Question juive » et la « Solution finale » en tant que problèmes intellectuels ? Le roman de Jonathan Littel nous suggère que c'est certainement une possibilité. Le personnage principal, le Dr Max Aue, est un intellectuel. C'est un juriste. Au début du roman nous apprenons qu'après la guerre sa carrière de juriste et d'intellectuel est une chose du passé. Quelle est la signification de ceci pour notre analyse du personnage principal ? Quelle importance ce fait a-t-il pour notre discussion de « l'intellectuel idéologique » ?

## **Buts de l'étude**

De manière générale, notre étude et notre analyse *des Bienveillantes* seront effectuées dans le but de démontrer comment le récit nous offre une nouvelle compréhension de la « Question juive » et de la « Solution finale » en tant qu'une réflexion de la « logique de l'absurde ». Ce travail voudrait examiner la manière dont la « logique de l'absurde » est liée aux questions de crime et de culpabilité dans le livre. D'ailleurs nous essayerons d'analyser la conception de la



banalité du mal dans le texte. Selon nous, *Les Bienveillantes* dément l'idée de la banalité du mal à cause de son implication pour les questions de culpabilité et de responsabilité des bourreaux. Nous nous servirons des discussions autour d'Adolf Eichmann ainsi que de la présence du mythe d'Oreste pour démontrer cette hypothèse.

Lorsque nous parlons de la « machine nazie » cela implique d'une certaine façon le concept de la banalité du mal. Une machine est automate, elle ne pense pas et elle n'a pas de sentiments. Donc, il est possible de voir le lien avec la théorie de Hannah Arendt qui parle de la façon automate dont certains officiers ont fait leur travail (Arendt, 2005 : 15-16). Cela dit, il faut ajouter que quand nous parlons de la machine nazie ou d'une science nazie il est impossible d'ignorer toute la planification et la pensée qui a rendu possible le succès de la « Solution finale ».

Nous pensons qu'il est impératif d'essayer de regarder la « Question juive » de la même manière que les bourreaux l'ont fait si l'on veut mieux comprendre le fonctionnement de la machine nazie. Le survivant peut bien nous offrir une compréhension de ce qui s'est passé dans les camps et il peut tenter de nous expliquer ce que cela signifie de vivre l'altérité extrême. Cependant, il n'est pas capable de nous faire comprendre l'esprit du bourreau. C'est seulement le bourreau lui-même qui nous permettra de comprendre cela. Cependant, il existe une certaine réticence d'entendre parler d'Auschwitz et de la Shoah, et encore plus de réticence de l'entendre du point de vue du bourreau. Même si ce dernier peut nous offrir une meilleure compréhension de l'horreur des camps en ce qu'il peut nous aider à savoir et à concevoir comment il a été possible de commettre des atrocités comme celles de la Solution finale. Pour nous, étudier le bourreau nous rappelle aussi qu'il ne faut jamais oublier que l'homme est capable de commettre de telles atrocités et de comprendre *comment* il en devient capable. Au fil des ans, la voix du bourreau nazi n'a pas reçu beaucoup d'attention dans la fiction. Contrairement à la littérature des camps, il existe très peu de romans qui nous permettent de

voir les atrocités du monde concentrationnaire du point de vue du bourreau. De plus, il n'y a pas beaucoup de bourreaux qui ont parlé de leurs expériences après la guerre. Jonathan Littell, bien qu'il ne soit pas le premier à créer un personnage nazi nous a permis de voir l'opération de la « machine nazie » à presque tous les niveaux – le lecteur peut découvrir l'esprit du bourreau, il entre dans les camps et se trouve sur le Front de l'Est où les officiers discutent des exécutions des juifs. Cet « accès illimité » que nous offre *Les Bienveillantes* provient de la décision de Littell de créer un personnage qui est à la fois témoin et narrateur.

Nous voudrions montrer à quel point la « Question juive » est présentée comme un problème intellectuel dans le roman. En utilisant la manipulation de la logique, de la science, de la biologie, de l'anthropologie et de la philosophie, l'auteur nous mène à une compréhension logique de la Shoah. Logique, mais absurde. Comme nous l'avons déjà mentionné, cette logique est falsifiée, d'une partie, par l'immensité et donc l'incompréhensibilité de l'atrocité. D'ailleurs nous discuterons de l'implication morale pour l'Holocauste du traitement de la « Question Juive » et de la « Solution Finale » en tant que problèmes intellectuels.

## **Méthode d'analyse**

Notre étude *des Bienveillantes* sera une analyse littéraire qui comprendra l'usage des concepts et des idées philosophiques ainsi que des outils littéraires. Nous examinerons le texte en regardant également les rôles de Max Aue comme à la fois narrateur, témoin, analyste et auteur. Quand on parle d'Aue en tant qu'auteur, il est important de bien préciser et de distinguer entre Max Aue qui est le personnage fictionnel qui écrit ses mémoires fictionnels et Jonathan Littell qui est l'auteur du roman et qui n'a aucun rapport avec Aue. Lorsqu'on parle de l'auteur c'est donc en faisant référence à l'auteur fictionnel des mémoires. Bien que nous nous servions d'autres textes philosophiques et théorétiques écrits par, entre autres ; Hannah Arendt, Imre

Kertész, et Jean-Paul Sartre, pour mieux comprendre *Les Bienveillantes*, nous nous concentrons essentiellement sur ce roman.

L'œuvre de Hannah Arendt est impérative pour notre analyse. Son concept de la banalité du mal, dont des chercheurs, comme par exemple Vicky Colin (2008 : 34) ont suggéré est le sujet principal *des Bienveillantes*, signifiait :

[...] la nature factuelle du mal perpétré par un être humain qui n'avait pas réfléchi – par quelqu'un qui n'avait jamais pensé à ce qu'il faisait, au cours de sa carrière d'officier de la Gestapo chargé du transport des Juifs et comme accusé à la barre (Arendt, 2005 : 15-16).

Nous essayerons de démontrer que la banalité du mal ne décrit pas le sujet du roman de Littell et que d'une certaine façon elle ne le peut pas. Dans son œuvre *l'Holocauste comme culture*, Imre Kertész nous présente une idée de l'intellectuel qui nous semble pertinente pour notre étude *des Bienveillantes*. Nous aimerions nous servir de sa théorie sur l'intellectuel idéologique qui parle de l'intellectuel qui n'existe que par sa relation à l'idéologie. Kertész écrit : « toute son existence intellectuelle et même sa simple subsistance sont pénétrées et façonnées par l'idéologie qui détermine le monde matériel dans lequel il est obligé de vivre » (2009 : 101). L'autre intellectuel qu'il faut mentionner ici est le philosophe Jean-Paul Sartre. Nous discuterons principalement de ses idées sur la question d'altérité et l'importance du regard d'autrui. Dans le livre de Jonathan Littell des références à Sartre se remarquent souvent. Des fois implicite et d'autres explicite, comme la discussion sur la pièce très connue de Sartre, *Les Mouches*, qui comme *Les Bienveillantes*, fait référence au mythe grec d'Oreste.

Nous aimerions montrer à travers une analyse philosophique et littéraire du texte que *Les Bienveillantes* comprend quelques paradoxes qui ont des implications importantes pour notre compréhension de la Shoah. Nous aimerions démentir la notion essentialiste que la « Question

juive » et la « Solution finale » sont des résultats du mal et offrir une nouvelle compréhension de ces problèmes comme des questions qui nécessitaient la logique pour que la « Solution finale » soit réalisée à l'aide du roman de Jonathan Littell. Nous fonderons notre argument autour de la théorie philosophique de la « logique de l'absurdité ». Cela sera dans le but de présenter la contradiction qui se trouve dans la « Solution finale » et la « Question juive ». De la même manière nous aimerions montrer la manière dont *Les Bienveillantes* déconstruit l'idée de la banalité du mal à travers le mythe des Erinyes et de surcroît d'explorer ce que la présence de ce mythe nous fait comprendre sur la conception de l'auteur en ce qui concerne la culpabilité et la responsabilité des bourreaux nazis.

## **Sommaire**

Le reste de ce travail sera divisée en 4 chapitres. Dans le Chapitre 1 nous discuterons des intellectuels dont le travail était important pour l'idéologie nazie ainsi que pour la formulation de la « Solution finale ». Quand on pense à la Shoah et plus précisément quand on pense à l'idéologie nazie on pense effectivement à trois intellectuels en particulier. Ce sont Charles Darwin, Friedrich Nietzsche et Martin Heidegger. Nous commencerons ce chapitre avec une brève discussion des œuvres de ces penseurs dont les œuvres ont largement formé et influencé l'idéologie nazie. Que signifiait cette idéologie nazie ? Les Nazis avaient l'idée que le peuple allemand et la culture allemande, étaient supérieurs à ceux d'autres nationalités, surtout du peuple juif (Browder, 1996 : 81). Inspiré de la théorie de Darwin sur l'évolution, les « spécialistes » nazies ont développé leur propre théorie qui stipulait que les juifs avaient une biologie qui posait une menace au développement et à l'avenir du peuple allemand et devaient donc être éliminés (Kershaw, 2008 : 89). Ils sont allés plus loin et ont utilisé la théorie du philosophe Friedrich Nietzsche qui a été développée dans son œuvre, *Par-delà le bien et le mal* (1886). L'essai comprend l'idée que l'homme idéal est celui qui atteint le but de devenir

*übermensch*<sup>15</sup>. L'*übermensch* est l'homme ultra cultivé qui devient par sa culture, supérieur à l'humanité même. Un deuxième intellectuel important est le philosophe, Martin Heidegger (qui était par ailleurs l'amant de Hannah Arendt), qui a été largement associé avec les Nazis et dont le travail a été utilisé pour le développement d'un racisme biologique. Heidegger a travaillé sur le concept du *Volk*<sup>16</sup>, qui était développé dans son livre, *Sein und Zeit* (1927). Le concept du *Volk* a été mal compris par les Nazis qui ont manipulé cette idée qui fait référence à un peuple qui réalise et crée son destin. Mais il n'y avait rien de cette théorie qui disait que les juifs n'étaient pas compris dans le *Volk* allemand (O'Hagan : 952). Nous retournerons à ce problème dans le chapitre suivant. Le travail théorique de ces hommes sont importants pour notre analyse *des Bienveillantes*. Nous tenterons de montrer le côté « intellectuel » de la « Question juive » en discutant de l'importance de ces théories dans l'idéologie nazie et d'ailleurs de la présence de ces théories dans le texte de Littell.

Dans la deuxième partie du chapitre nous aborderons une discussion analytique de l'officier SD, Max Aue. Le fait qu'il soit un intellectuel implique qu'il est l'opposé de beaucoup de Nazis qui ont fait leur travail par obligation ou qui ont suivi des ordres sans jamais penser à leurs actions. Comme par exemple Adolf Eichmann, qui est mentionné et en effet présent à maintes reprises dans *Les Bienveillantes*, a prétendu lors son processus à Jérusalem. Par contre Max Aue réfléchit beaucoup à ce qui se passe tout autour de lui (et étant un intellectuel il ne peut ignorer ce qu'il observe). Aue n'est pas un automate. Ceci change sans doute la façon dont nous le percevons et l'analysons.

Nous analyserons ensuite un autre personnage important dans le roman. Le lieutenant Voss est un personnage dont la voix nous offre une perspective rare du Nazisme. Il est le seul officier

---

<sup>15</sup> Surhomme

<sup>16</sup> Le concept du *Volk* est un terme allemand qui veut dire littéralement « peuple ». Pour Heidegger le *Volk* est la considération d'un peuple dans l'ensemble qui travaille et existe pour réaliser un destin commun et partagé et non comme des individuels séparés avec chacun leurs propres buts et leur propre destin (Young, 1997 : 12-14).

qui dément l'idéologie nazie. Il est objectif et nous pensons qu'il est la voix de « la raison » dans le livre. Parmi un groupe d'intellectuels il est le seul qui critique objectivement les atrocités qu'il observe sur le Front et dans les camps. Nous croyons que Voss est la seule et unique voix « morale » dans *Les Bienveillantes*.

Le Chapitre 2 sera consacré à l'analyse et à la discussion de l'importance de la science et de la mythologie dans le roman de Jonathan Littell. Dans la première partie du Chapitre 2 nous discuterons de l'usage de la logique pour justifier la « Solution finale ». La science et la logique ont joué un rôle primordial dans l'Holocauste et plus précisément dans la naissance de la Question juive et le développement de la Solution finale qui a mené à la mort de six millions de juifs d'Europe. Nous croyons que ceci est très important pour notre analyse *des Bienveillantes* dans lequel nous pouvons remarquer de nombreux exemples de cette « science » unique et dévoyée. Tout au long du texte nous sommes confrontés avec le fait que les Nazis n'ont pas fonctionné impulsivement, mais ont travaillé avec précision et ont tout planifié en détail pour s'assurer que personne ne pourrait apprendre des actes atroces qu'ils ont commis au nom de la science et au nom de leur pays.

Nous tournerons ensuite notre attention vers l'analyse des disciplines qui ont été dévoyées pour justifier la « Solution finale ». Nous discuterons de l'histoire, la philosophie, l'anthropologie ainsi que la science et l'importance des spécialistes de ces matières dans la déportation et le meurtre des millions de juifs d'Europe. *Les Bienveillantes* sont remplies de conversations entre Aue et d'autres officiers qui se forment autour de ces disciplines. C'est le but de ce sous-chapitre d'examiner la signification de ces discussions de matières justificatives pour le sujet de notre étude.

Dans la troisième partie du Chapitre 2 nous nous pencherons sur la présence des mythes en tant que critique de la science nazie. Nous tenterons de montrer comment cette science était fondée

sur des idées mythiques ou fabriquées sur l'origine et la nature des juifs et donc n'était pas fondamentalement scientifique. De plus, nous aimerions soutenir que la présence des mythes dans *Les Bienveillantes* démontre l'absurdité de l'Holocauste. Nous voulons dire par cela que bien qu'il ait été le sujet des œuvres littéraires, cinématographiques ou d'autres à maintes reprises, nous n'arrivons ni à le comprendre ni à l'accepter complètement comme une véritable partie de l'Histoire parce que ce que les Nazis ont fait nous semble tellement insaisissable, innommable... Imre Kertész, dans son essai, *L'Holocauste comme culture* l'explique ;

[...] plus il y a de monuments de l'Holocauste, plus l'Holocauste lui-même s'éloigne, se fige dans l'histoire. Je ne veux pas m'étendre sur ce que nous savons tous : le souvenir d'Auschwitz se ritualise, s'instrumentalise, devient abstraite (2009 : 216).

Le titre du roman de Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, est une référence directe au mythe grec des Erinyes. De plus, l'histoire de son protagoniste, Max Aue, suit le mythe d'Oreste. Comme l'Oreste, Aue commet un matricide et tue le nouvel homme dans la vie de sa mère pour se venger de son père<sup>17</sup>. Il est ensuite poursuivi par des représentations masculines des Erinyes qui ont pour tâche de le condamner pour ses crimes. Par ailleurs, les chapitres de l'ouvrage sont intitulés après des morceaux de musique et des danses du 18<sup>ème</sup> siècle. Les chapitres correspondent chacun aux danses ou aux pièces de musique après lesquelles ils sont nommés. Ils suivent les mêmes rythmes. Les chapitres les plus longs ou les plus lents par exemple sont nommés après les pièces les plus longues ou les plus lentes (Suleiman, 2009 : 6). Le livre se caractérise par un contraste constant entre le réel et l'irréel. Dans le dernier sous-chapitre nous analyserons l'idée de la présence du mythe des Erinyes en tant que réflexion de l'ancienne conception grecque de responsabilité et de culpabilité. Cette conception est que si quelqu'un a commis un crime il est coupable et doit être puni peu importe ses intentions ou sa mémoire du

---

<sup>17</sup> La culpabilité de Max Aue pour ces crimes n'est pourtant jamais prouvée dans le livre.

crime (*Ibid.* : 19). Nous essayerons de montrer comment l'auteur a utilisé le mythe des Bienveillantes pour communiquer une idée très spécifique sur le crime contre l'humanité.

Dans le Chapitre 3 nous tournerons notre attention sur la discussion du rôle de témoin historique du Nazi fictionnel de Jonathan Littell. L'Holocauste est sans doute un des sujets littéraires les plus importants de notre siècle. Beaucoup d'auteurs et de chercheurs universitaires ont cherché à trouver un sens aux horreurs de la Deuxième Guerre mondiale. Pour nous, cela exige l'étude des témoignages non seulement des victimes ou des survivants mais aussi ceux des bourreaux. Dans son article intitulé, *Les Bienveillantes mises en questions*, Henri Dedet nie cette importance. Selon lui :

*Les Bienveillantes* ne dira rien du réel de la Shoah, parce que les bourreaux ne peuvent qu'avouer la mise en œuvre et la réalisation du génocide, et non témoigner de la catastrophe vécue par les victimes. Les bourreaux ne sauraient être portés au rang de témoins de la Shoah, si nous retenons, suivant la distinction faite par Agamben, comme témoin celui qui a vécu l'évènement (et non pas celui qui n'est qu'un tiers entre deux parties). Le bourreau et la victime n'ont pas vécu le même évènement. Celui qui donne la mort et celui qui la reçoit ne vivent pas le même évènement (2008 : 107).

Charlotte Lacoste soutient également que le témoignage du bourreau ne sert à rien d'autre qu'à « banaliser le génocide » (Lamoureux, 2010 : 449).

Dans le premier sous-chapitre nous discuterons de Max Aue en tant que témoin « quasi-historique ». Ce que nous voulons dire par cela est que le personnage de Littell n'est que fictionnel et par conséquent il ne peut pas être vu comme un véritable témoin. Cependant, la plupart de son récit est historiquement correct. Nous regarderons les outils que Littell a employés pour créer ce témoin quasi-historique et nous examinerons l'implication que ce type de personnage a pour notre lecture et compréhension du livre.



Ensuite nous aborderons une discussion plus détaillée du rôle d'observateur de Max Aue dans le livre. Nous aimerions montrer dans ce sous-chapitre que le texte nous offre une compréhension totale de la machine nazie de perspectives différentes. Nous pouvons comprendre l'esprit du bourreau à travers les pensées d'Aue, nous voyons ce qui s'est passé du point de vue objectif par ses observations et ses rapports et finalement nous sommes offerts une critique des deux grâce aux discussions entre Aue et ses collègues ainsi que les pensées qu'il partage en parlant directement au lecteur.

Dans la dernière partie du Chapitre 3 nous proposons une discussion critique de la façon dont Aue raconte ce qui se passe tout autour de lui. La question sur la fiabilité de cet officier SD en tant que témoin se pose dès le début du roman. Avant même que son témoignage ne commence le lecteur se demande s'il peut compter sur la parole d'Aue qui semble un peu fou. Il n'est pas toujours clair s'il peut distinguer entre la réalité et l'hallucination. Ce rôle de témoin unique d'un homme qui s'imagine des choses est souligné tout au long du roman.

Le Chapitre 4 sera une analyse de la question de la responsabilité par rapport à l'idée de la banalité du mal. Nous commencerons notre chapitre avec une brève discussion de la théorie de la banalité du mal d'Hannah Arendt. Nous discuterons d'ailleurs du mythe des Erinyes, si important dans le livre, et de son implication pour la question de responsabilité et le concept de la banalité du mal. Par ailleurs, nous traiterons du fait que Max Aue semble ne pas être complètement apathique de la souffrance autour de lui. Son récit est formé de deux extrêmes : l'indifférence et la considération morale de l'Autre.

Nous tournerons ensuite notre attention au critique de la banalité du mal et aux implications problématiques de cela pour la question de responsabilité et de culpabilité pour le génocide des juifs d'Europe. Nous montrerons en outre que l'idée de la prédestination ou le destin nie aussi la responsabilité des bourreaux. À ce titre nous ferons une brève comparaison entre le

personnage, Rudolf Lang dans le roman de Robert Merle et Max Aue pour expliquer le problème de responsabilité.

Pour clôturer notre étude, nous discuterons de l'importance de poursuivre des recherches sur un roman comme celui de Jonathan Littell. Nous nous poserons les questions suivantes : quelle est la signification de regarder les faits et d'étudier les témoignages des bourreaux pour notre entendement de la Shoah ? Finalement, nous terminerons en posant la question : quelle est l'implication de justifier la Shoah à travers la logique, en traitant la Question juive et la Solution finale en tant que problèmes intellectuels comme Jonathan Littell nous les a présentés dans *Les Bienveillantes* ?

# **Chapitre 1 : Les Intellectuels et l'idéologie nazie**

Dans ce chapitre nous aborderons la problématique de l'idéologie nazie et de la représentation intellectuelle de la Question juive et de la Solution finale dans le roman, *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell. Nous traiterons tout d'abord de l'importance des œuvres de Martin Heidegger, Charles Darwin et Friedrich Nietzsche dans la formation de l'idéologie nazie pour aider à contextualiser le roman. Nous tenterons ensuite d'expliquer la signification du concept de l'intellectuel qui sera indispensable pour notre analyse du roman de Littell. Nous examinerons également ce qui constitue « l'intellectualité » et plus précisément « l'intellectualité » quant à la Question juive et à la Solution finale. Nous présenterons d'abord quelques concepts et des hypothèses sur l'intellectuel qui seront pertinents et essentiels pour notre analyse avant de tourner notre attention vers une analyse du roman.

## **1.1. L'Idéologie des intellectuels**

Le concept de l'idéologie était à son origine un terme qui faisait référence à la « science des idées », au « système sur l'origine et la fonction des idées » (Bauman, 1987 : 100). L'idéologie nazie est tout d'abord une idéologie qui s'est fondée sur le racisme. Il s'agissait d'une idéologie de l'antisémitisme, une science des idées racistes. Il y a trois concepts qui, selon nous, sont indispensables pour la compréhension de cette idéologie : le *Volk*, l'Aryanisme et la mythification. Nous distinguerons trois noms qui sont historiquement associés à ces trois concepts. Ces noms sont Friedrich Nietzsche, Charles Darwin et Martin Heidegger. Les Nazis ont utilisé (ou bien, abusé) et manipulé les théories de ces intellectuels pour mettre en avant leurs notions sur les juifs et pour réaliser leurs plans pour une nouvelle Allemagne –

débarassée des juifs. Ces concepts ainsi que ces intellectuels, comme nous le verrons, ont une grande importance dans le roman de Jonathan Littell.

Le premier concept que nous aimerions introduire est celui du *Volk* qui apparaît pour la première fois en 1927 dans l'œuvre, *Sein und Zeit*<sup>18</sup> du philosophe Martin Heidegger. L'idée la plus fondamentale du *Volk* est qu'il existe en tant qu'organisme, un ensemble. Julian Young explique dans son livre qui traite de Heidegger et du Nazisme qu'il n'y a pas d'individus dans le *Volk*. Chaque membre du peuple (allemand) fait partie de cet organisme (1997 : 14). Heidegger, contrairement aux autres penseurs (Darwin et Nietzsche) a été brièvement un membre du parti nazi. Il a rejoint le parti nazi en 1933 après sa nomination comme Recteur de l'Université de Fribourg et a quitté le parti un an plus tard (*Ibid.* : 12). Heidegger croyait au *Volk* allemand et voulait promouvoir cette conception dans le pays. Il a fait appel, à maintes reprises dans ses discours et pendant ses cours, aux étudiants et au public pour assumer leur responsabilité et travailler à la réalisation des buts du *Volk*. Puisque le *Volk* était vu comme un rêve, une utopie, la fondation d'une nouvelle Allemagne, il était fondamental pour les Nazis de défendre et de se battre pour la réalisation de ce rêve. Pour eux cela signifiait le contrôle absolu sur ce (et ceux) qui pouvaient et qui ne pouvaient pas faire partie du *Volk*. La façon la plus évidente et la plus simple d'atteindre cet objectif, selon eux, était à travers la race (*Ibid.* : 14). Les Nazis sont allés encore plus loin et ont manipulé la notion du *Volk* pour correspondre à la théorie darwinienne sur la compétitivité des organismes (ou bien dans ce cas, la compétitivité des nations et des peuples) (*Ibid.* : 14).

Le deuxième concept qui est essentiel afin d'appréhender et de comprendre l'idéologie nazie est celui de la race aryenne. Les théories du biologiste Charles Darwin présentées dans ses deux œuvres, *De l'Origine des espèces* (1859) et *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*

---

<sup>18</sup> *Être et Temps*

(1871) sont importantes pour la conception de la race aryenne. Les théoriciens raciaux pensaient que l'Histoire était formée d'une lutte perpétuelle entre les différentes nations et les différentes races du monde pour les ressources et la survie (Weitz, 2010 : 58). À cause de cette façon de penser les Nazis croyaient en la possibilité de la perfection et de la purification des races et des nations (*Ibid.*). Nous pensons qu'il serait utile de préciser ce qui constituait selon le régime nazi, un Aryen et ce qui constituait un « Juif<sup>19</sup> ». Pour distinguer entre le « Juif » et l'Aryen, on utilisait la biologie et la généalogie. L'auteur et anthropologue, Ernst Haeckel, était un des Nazis qui avait manipulé et adapté les théories de Darwin pour promouvoir les idées antisémites. Il avait écrit que la différence entre la race aryenne et la race qu'il nommait sémite se présentait en ce que les Aryens avaient la peau blanche, le crâne élongé et des yeux clairs. Par ailleurs, ils étaient un peuple de cultivateurs et de guerriers. Les Sémites, par contre, étaient tannés, avaient des crânes ronds, des yeux foncés et s'occupaient de commerce (Weiss, 1996 : 130). Dans le même ordre d'idées, les pensées du philosophe Friedrich Nietzsche ont aussi largement influencé l'idéologie raciste des Nazis. Dans son œuvre, *Jenseits von gut und böse : Vorspiel einer philosophie der zukunft*<sup>20</sup> (1886), Nietzsche aborde la question de race. Cependant, ce n'est pas la race aryenne qu'il considère comme la race supérieure, ce sont les juifs qui selon lui dominent l'Europe. C'est le juif qui sait gagner même dans des conditions peu favorables (Nietzsche, 1886 : 182<sup>21</sup>). Le juif, pour les Nazis, n'est pas uniquement un parasite, une menace pour l'Allemagne, le non-Aryen, il est l'antiallemand (Holmes et al, 1990 : 307).

Pour terminer ce premier sous-chapitre, nous aimerions introduire un troisième concept que nous pensons être essentiel pour notre analyse : la mythification. Pour les buts de cette étude nous aimerions offrir notre propre définition de la mythification. Ce terme signifie pour nous

---

<sup>19</sup> Nous utilisons le terme avec majuscule ici parce que nous parlons ici de la race et non du peuple juif.

<sup>20</sup> *Par-delà le bien et le mal : Prélude d'une philosophie de l'avenir.*

<sup>21</sup> Traduction anglaise du livre

la création de mythes ou la formulation d'idées fausses : c'est-à-dire prendre des faits, des théories ou des recherches qui ont été produits par des penseurs prestigieux et de les adapter et de les changer pour mettre en avant ses propres idées subjectives et mal fondées. Des idées qui sont plus que souvent sans aucune vérité et ne possèdent aucune preuve concrète. Pour mieux expliquer cela, nous aimerions prendre l'exemple suivant : les Nazis ont utilisé la manipulation et la modification des théories pour créer de l'animosité envers les juifs d'Allemagne et pour servir leurs buts quant à l'élimination des juifs d'Europe. Ils avaient comme objectif de promouvoir des mythes sur le peuple juif et de convaincre leurs partisans que c'étaient des faits. Selon Richard Levy, le pouvoir des Nazis ou bien des intellectuels parmi eux qui ont créé l'idéologie nazie n'était pas qu'ils étaient les plus intelligents ou qu'ils avaient des pensées extraordinaires, mais qu'ils savaient créer et manipuler des mythes qui pouvaient gagner le soutien du peuple allemand (2010 : 30). Le mythe faisait une partie intégrale de l'idéologie (Cohn, 1996 : 235). Dans son livre, *Warrant for Genocide*, Norman Cohn nous explique par ailleurs ce mythe créé par les antisémites et soutient que ce n'était qu'un mythe qui servait aussi comme une sorte de prétexte pour le meurtre des millions de juifs européens. La croyance en ce mythe a donné aux bourreaux la capacité de « faire leur travail » (*Ibid.*). Lié à ce concept de mythification est celui de la propagande. La propagande est un terme qui comporte des connotations négatives telles que la manipulation et l'endoctrinement. Nous pensons que la mythification a la même fonction. Dans le roman de Jonathan Littell cette idée de la mythification se présente plusieurs fois dans le récit à travers les discussions de Max Aue, mais nous retournerons à cette analyse dans le chapitre suivant.

Nous avons vu dans cette première partie de notre analyse que l'idéologie nazie s'est fondée sur des preuves et des théories bien détaillées (bien que ce soient des preuves falsifiées) auxquelles les Nazis pouvaient faire appel pour promouvoir leurs idées antisémites et pour s'assurer du soutien des Allemands, et ensuite de leurs alliés. Nous discuterons plus en détail

dans le chapitre suivant cette idéologie mythologique. Nous aimerions d'abord nous pencher sur la question de l'intellectuel qui demeure la focalisation d'analyse dans ce chapitre.

## **1.2. Un questionnement de l'intellectuel**

Nous avons vu dans le sous-chapitre introductif que les conséquences des hypothèses présentées par l'intellectuel au monde n'ont, parfois, aucune relation avec les intentions qu'il avait en écrivant ou en créant son œuvre. Un intellectuel, à travers les pensées, les théories, qu'il introduit dans la société peut ainsi provoquer certaines conséquences catastrophiques. Puisque le terme « intellectuel » constitue une partie majeure de ce travail, il est, en ce qui nous concerne, impératif de bien préciser et de bien expliquer ce que ce terme désigne pour notre étude. De plus, nous aimerions distinguer les différents types d'intellectuel qui, nous le pensons, seront pertinents pour notre discussion de l'intellectuel dans *Les Bienveillantes*.

Nous voudrions, tout d'abord, stipuler ce que nous entendons par le terme « intellectuel ». Selon le sociologue, Zygmunt Bauman, il n'existe pas seulement *une* définition de l'intellectuel. Il constate également que toute définition de l'intellectuel reste subjective (1987 : 8). Cependant, dans son œuvre, *Legislators and Interpreters*, Bauman nous offre la sienne ainsi qu'une explication détaillée de l'intellectuel que nous trouvons utile pour les objectifs de notre travail. Selon lui, être un intellectuel exige la prise de décision de s'engager avec le monde, avec des questions de vérité, de jugement et avec la situation actuelle de la société dans laquelle on se trouve (*Ibid.* : 2). Nous aimerions également offrir notre propre définition de l'intellectuel. Premièrement, nous croyons qu'il est indispensable de comprendre la différence entre intellectuel et académique. D'abord, il est important de souligner que tout académique n'est pas nécessairement un intellectuel. Autrement dit, un homme éduqué n'est pas automatiquement un homme « intellectuel ». Il y a quelques traits qui sont uniques à l'intellectuel et qui le distinguent de l'académique tout court. Une des caractéristiques les plus

importantes chez un intellectuel est sa volonté d'influencer – influencer les autres, la communauté et le monde. À travers ses idées et ses théories, il veut changer la société dans laquelle il se trouve. Un deuxième attribut de l'intellectuel est qu'il regarde toujours le monde d'un œil *critique*. Il n'accepte rien sans d'abord vouloir comprendre. Brym affirme qu'il observe mais non sans qu'il remarque constamment des défauts, des problèmes (1980 : 12). Par la suite il veut trouver des solutions et des moyens afin d'améliorer et de rectifier ce qui l'interpelle. Au vue de ces caractéristiques, puisqu'il a pour objectif d'améliorer et non de détruire la société, nous pouvons soutenir que l'intellectuel a une sorte d'obligation ou devoir de ne pas utiliser ses hypothèses ou sa connaissance pour causer du mal. Dans un article d'Helen Quinn sur l'importance de la science dans le monde, elle constate que les scientifiques doivent, en poussant des recherches ou en faisant des contributions qui influenceront la société, être guidés par des questions de moralité et d'éthique et que quand la possibilité existe que leur travail pourrait créer le mal il faut décider de ne pas le continuer (2009 : 9). Nous nous demandons s'il n'en est pas de même pour l'intellectuel ? Nous pouvons répondre à cette question en disant que ce n'est pas tout à fait semblable pour l'intellectuel et le scientifique. Le scientifique se concerne avec des choses concrètes et physiques. Il faut ajouter qu'il peut arriver parfois que le scientifique soit aussi intellectuel et l'envers ou que son travail ait un caractère scientifique ainsi qu'intellectuel. Comme nous pouvons le remarquer par ailleurs dans le roman de Littell. Mais il faut préciser que nous parlons ici du scientifique et de l'intellectuel purs et simples. Nous distinguons entre les deux pour montrer qu'il n'est pas évident pour l'intellectuel (pur) qui partage ses idées abstraites avec le monde d'en connaître les conséquences. Le scientifique peut émettre des hypothèses et puis les tester pour en voir les effets. Quant à l'intellectuel, ce n'est pas aussi simple que cela. Il opère très souvent dans le monde de l'abstraction. Il peut émettre des hypothèses, mais il n'a aucune manière de vérifier ses idées ou pour en savoir ou prédire les conséquences. Malheureusement, une fois qu'il



partage ses idées avec le public, il n'a aucun contrôle sur leur interprétation. Cependant, il est aussi possible qu'il crée des théories qu'il sait causeront du mal comme l'ont fait les intellectuels dans le Troisième Reich. Pour ces intellectuels-là nous posons la question suivante : quelles sont les implications si l'intellectuel comprend et sait que ses idées peuvent encourager le mal mais qu'il les présente tout de même ? Répondre à cette interrogation serait quelque peu compliqué il nous semble. La raison pour cela est que, comme nous l'avons vu dans le sous-chapitre précédent, les intellectuels nazis ont vraiment cru dans leur idéologie, dans leur propre éthique. Ils se sont battus pour obtenir ce qu'ils pensaient être l'amélioration de leur société. Par cela nous ne voulons pas suggérer que le génocide était justifiable, nous disons seulement que pour ces intellectuels du Troisième Reich, ils agissaient dans le cadre d'une éthique propre à leur société antisémite. Il est important de souligner que c'est selon « l'éthique nazie » qu'ils ont jugé leurs actions et non selon une éthique judéo-chrétienne. Pour eux, la Solution finale n'était pas le « mal », mais un sacrifice nécessaire pour faire progresser leur pays, leur peuple et leur culture.

Pour les buts de ce mémoire il faut préciser qu'il existe différents types d'intellectuels. Cependant dans cette étude nous ne discuterons pas de tous ces types, mais nous en avons choisi deux qui, nous le pensons, seront utiles pour notre analyse des *Bienveillantes* et plus exactement pour notre analyse du protagoniste-narrateur du roman, Maximilien Aue. Les types d'intellectuels que nous avons sélectionnés sont : l'intellectuel idéologique et l'intellectuel post-moderne. Comme nous l'avons déjà mentionné dans l'introduction de ce travail, l'intellectuel idéologique est un concept introduit par Imre Kertész dans son essai *l'Holocauste comme culture*. Voici la définition qu'en fait Kertész :

Mais tout d'abord je dois préciser que je parle d'un type particulier d'intellectuel que j'appelle « l'intellectuel idéologique » parce que sa façon de penser, ses règles de comportement et, plus généralement, toute son existence intellectuelle et même sa simple

subsistance sont pénétrées et façonnées par l'idéologie qui détermine le monde matériel dans lequel il est obligé de vivre. Quelle que soit sa relation au pouvoir qui l'entretient, il est relié à ce pouvoir, son existence est injustifiable en dehors de ce système clos de pouvoir; je parlerais donc d'un intellectuel lié au pouvoir (2009 : 101).

Le second type d'intellectuel pertinent pour notre étude est l'intellectuel post-moderne. Ce type d'intellectuel fait référence à celui qui fonctionne comme interprète et non comme législateur tel que l'intellectuel moderne. Par ailleurs, en ce qui concerne l'intellectuel post-moderne, il n'est pas concerné avec la légitimité (des théories ou des idées) (Brodeur, 1993 : 16). L'intellectuel post-moderne est un concept qui a été d'abord introduit par Zygmunt Bauman. Dans son essai qui traite de l'évolution de l'intellectuel de la modernité à l'intellectuel post-moderne, Bauman nous explique que la position de l'intellectuel de la postmodernité est celle de la pluralité (1987 : 4). Pour ce type d'intellectuel, il y a plusieurs façons d'examiner le monde, maintes modèles à suivre pour obtenir la connaissance. Un deuxième attribut de l'intellectuel post-moderne ou « l'interprète », lié à la pluralité est « l'inter » - l'interchangeable, l'intercommunication, l'interdisciplinaire (*Ibid.* : 5).

Il est également essentiel, selon nous, d'expliquer comment on détermine ce qui constitue « l'intellectualité » des choses, pour que nous puissions mieux montrer ce que cela signifie de parler de « l'intellectualité » de la Question juive et de la Solution finale. Premièrement, nous voudrions nous interroger sur le questionnement suivant : comment sait-on quand un problème est intellectuel et quand ce n'est simplement qu'un problème d'une autre nature ? Par exemple, un problème d'une nature spirituelle, morale ou bien éthique, etc. Autrement dit, des problèmes qui ne nécessitent pas des solutions « intellectuelles » ou « scientifiques » pour ainsi dire. À ce titre nous aimerions penser que la réponse à la question que nous venons de poser se dévoile en regardant l'intellectualité en même temps que la science. Nous pouvons, pour les objectifs de cette étude, dire que ces deux termes sont interchangeables. L'intellectualité et la

science sont, selon notre compréhension des termes, liés par un facteur commun : la logique. Pour la science c'est la logique des faits et pour l'intellectuel c'est la logique du raisonnement. Il est important de signaler à ce point que la logique n'est pas nécessairement liée à la Raison, ce que nous verrons dans les chapitres qui suivent. Pour répondre finalement à la question ci-dessus nous aimerions affirmer qu'au vu de l'importance accordée à la logique et le parallèle entre science et intellectualité nous avançons qu'un problème se désigne comme intellectuel ou scientifique lorsqu'on pense au sein d'un système spécifique. Ceci est un système qui exige l'utilisation des théories et de la logique et par ailleurs qui est objectif. Bien que nous l'introduisons ici, la question de l'intellectualité et de la science dans le roman sera seulement discutée dans le chapitre suivant.

Nous avons déjà parlé des intellectuels prestigieux dont l'œuvre a aidé à créer l'idéologie nazie. Nous aimerions maintenant discuter très brièvement des intellectuels qui étaient membres du parti nazi, ou bien, des Nazis qui étaient d'une façon ou d'une autre considérés comme des intellectuels. La branche du parti nazi (NSDAP<sup>22</sup>) la SD est probablement la division qui comptait le plus d'intellectuels. La SD, comme la Gestapo<sup>23</sup> et la Kripo<sup>24</sup> avait une unité spéciale comprenant des intellectuels qui étaient responsables de la planification et de la formulation des objectifs pour l'avenir du Reich et de la nouvelle Allemagne (Browder, 1996 : 127). Il y a un nombre de Nazis qui sont connus pour leur intellectualité : Otto Ohlendorf, qui a commandé le corps d'extermination sur le front de l'Est entre 1941 et 1942, Albert Speer, un architecte et l'homme qui était responsable de l'armement et de la production de guerre et par ailleurs les nombreux scientifiques et professionnels qui ont contribué à la « réussite » de la Solution finale. Au vu de cela, il devient clair qu'être un intellectuel n'est pas un statut ou un caractère qui rend les gens plus moraux ou qui les empêche de commettre des actes malveillants

---

<sup>22</sup> *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei* - Parti national-socialiste des travailleurs allemands

<sup>23</sup> *Geheime Staatspolizei* – Police secrète d'État

<sup>24</sup> *Kriminalpolizei* - Police criminelle

selon nos critères éthiques. Dans un autre ordre d'idées nous pouvons dire qu'à cause du fait qu'une des fonctions de l'intellectuel est d'influencer, il existe toujours la possibilité que cette influence puisse être néfaste et que l'intellectuel souhaite utiliser sa connaissance pour promouvoir le mal. Nous appelons une influence néfaste celle qui naît des idées qui mènent à des actes qui menacent la liberté et la vie des êtres humains. Comme par exemple les théories biologiques racistes des Nazis. Malheureusement, l'auteur ou l'intellectuel qui n'a pas comme but d'encourager le mal, n'a pas toujours le contrôle sur l'interprétation de ses pensées comme nous l'avons vu au commencement de ce chapitre avec Friedrich Nietzsche et Charles Darwin qui sont morts de nombreuses années avant la création du parti nazi.

Pour conclure ce sous-chapitre nous aimerions soutenir que l'intellectuel, après Auschwitz surtout, a une responsabilité de considérer attentivement les implications de ses théories. Certes, cela n'est pas une tâche évidente mais nous pensons que l'on peut commencer par l'intellectuel responsable qui reste vigilant en ce qui concerne les pensées qu'il présente à un public ou à un lectorat.

Maintenant que nous avons introduit les concepts et les idées pertinents pour notre analyse dans ce premier chapitre, nous aimerions tourner notre attention vers une analyse détaillée du roman, *Les Bienveillantes*, et plus précisément de la représentation de l'intellectuel dans le texte.

### **1.3. Les intellectuels et *Les Bienveillantes***

Dans *Les Bienveillantes* nous pouvons remarquer que l'intellectuel et le questionnement de l'intellectuel constitue une partie fondamentale du roman. La preuve la plus évidente de cela est le fait que le personnage principal, Max Aue est dépeint comme un intellectuel – non seulement lui, mais plusieurs autres personnages. Nous aimerions dans ce sous-chapitre examiner le statut d'intellectuel de Max Aue et nous tenterons d'expliquer pourquoi cela est important pour notre étude. Pourquoi l'auteur a-t-il choisi de faire de son protagoniste un

intellectuel <sup>25</sup> ? Quelle est la signification de la présence des théories accordées au national-socialisme dans *Les Bienveillantes* ? Certes, Max Aue est un personnage bien complexe. Il est narcissiste, il a des relations homosexuelles pendant son service dans le SD, il a une relation incestueuse avec sa sœur jumelle. Cependant, nous avons décidé de nous concentrer principalement sur le côté intellectuel de ce protagoniste qui est pour nous le plus pertinent et le plus important pour le sujet et les questions de cette étude et plus précisément pour ce chapitre. Nous n'ignorons pas les autres caractéristiques de ce bourreau fictionnel. Nous nous pencherons sur d'autres aspects de ce personnage dans les chapitres suivants. Nous aimerions également faire une analyse d'un autre personnage dans le roman que nous examinerons en parallèle à Max Aue. Ce personnage est le linguiste, Voss. Nous aborderons tout d'abord les contours de cet intellectuel qui est le protagoniste-narrateur.

Dès le début du récit *des Bienveillantes* le narrateur essaie de nous démontrer qu'il est un homme cultivé et éduqué, un penseur. Dans le premier chapitre il se montre comme une personne qui se penche sur des sujets différents tels que la vie, la mort, le suicide et la nature de l'homme. Dans les passages introductifs du roman, Aue partage ses idées sur le suicide et le sens de la vie :

Et puis le bonheur enfin, ou en tout cas la paix, et les murs de mon bureau décorés de lambeaux. Aux femmes de ménage de nettoyer, elles sont payées pour ça, tant pis pour elles. Mais comme je l'ai dit le suicide ne me tente pas. Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs, un vieux fond de morale philosophique peut-être, qui me fait dire qu'après tout on n'est pas là pour s'amuser. Pour quoi faire, alors ? Je n'en ai pas idée, pour durer, sans doute, pour tuer le temps avant qu'il ne vous tue (2006 : 14).

---

<sup>25</sup> Il est important de préciser que nous commencerons la discussion de cette question dans ce chapitre, mais y répondrons seulement dans notre dernier chapitre.

Dans le paragraphe ci-dessus nous pouvons remarquer un homme qui est réflexif et qui aimerait comprendre la raison pour laquelle les hommes sont sur la Terre.

De surcroît, Aue commence l'écriture de ses mémoires avec un nombre de citations littéraires et philosophiques pour nous montrer, sans doute, qu'il est un homme cultivé. La philosophie, surtout, le passionne. Max Aue est docteur en droit. Tout cela nous démontre qu'il est un penseur, un homme pour qui la compréhension des choses est une tâche importante. Il est donc quelqu'un qui dispose d'un caractère d'intellectualité. Si nous soutenons qu'il est intellectuel, quel type d'intellectuel est-il ? En outre, quelles sont les implications de cela pour notre entendement de ce personnage tellement controversé ?

Premièrement, nous voudrions parler de Max Aue en tant qu'intellectuel post-moderne comme défini par Zygmunt Bauman. Il ne faut pas oublier que Jonathan Littell a écrit *Les Bienveillantes* au début du 21<sup>ème</sup> siècle et que son personnage n'est qu'une invention de la fiction. Pour cette raison nous nous permettons de faire référence à l'intellectuel post-moderne. Le lecteur peut remarquer les caractéristiques de ce que l'on appelle un intellectuel post-moderne à plusieurs reprises dans le roman. Tout d'abord, Aue est un homme qui a lu de nombreuses œuvres de diverses disciplines et qui ne résiste pas à l'occasion de s'engager dans un débat sur ces ouvrages avec ses confrères où qu'il se trouve. En outre, Aue apparaît, à certains moments, très critique de ce qu'il remarque autour de lui (nous nous concentrerons dans les chapitres suivants sur son rôle d'observateur). Le protagoniste est observateur, certes, mais il sert en même temps d'interprète. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il ressent et ce qu'il pense dans le récit est suivi par une interprétation ou par une volonté d'interpréter :

Je voulais fermer les yeux, ou mettre la main sur mes yeux, et en même temps je voulais regarder, regarder tout mon saoul et essayer de comprendre par le regard cette chose incompréhensible, là, devant moi, ce vide pour la pensée humaine (*Op.cit.* : 56).

À travers le récit nous pouvons remarquer une autre caractéristique de l'intellectuel post-moderne dans le narrateur-protagoniste : l'intercommunication. Max Aue se trouve toujours entre deux mondes. Dans la SS et le SD il est un nazi peu ordinaire. Il n'est pas « aryen » dans le vrai sens du terme parce qu'il n'est pas un pur allemand. Il n'est que moitié allemand, moitié français. Cette idée de l'intercommunication se voit de surcroît dans l'importance consacrée aux langues et aux cultures différentes dans le roman. Il est capable de comprendre ou au moins de reconnaître plusieurs langues : l'allemand, le français, un peu de russe, et même le yiddish. Il se déplace sans cesse (ce qui fait partie de son travail en tant qu'officier SD) et il n'est pas purement un Allemand ni un Français. Même avec son corps il ne se sent pas totalement à l'aise. Tout cela crée quelque peu l'image qu'il est quelqu'un qui n'a pas vraiment de place dans le monde. Peter Tame dans son article sur *Les Bienveillantes* affirme que « Max Aue est un marginal » (2010 : 218). Cela, nous aimerions suggérer, le fait sembler être quelqu'un d'objectif. Nous y reviendrons à nouveau lorsque nous analyserons son rôle de témoin dans le livre.

La deuxième représentation de l'intellectuel qui semble être incarnée dans le bourreau-intellectuel fictif de Littell est l'intellectuel idéologique. Dans son œuvre sur l'Holocauste Imre Kertész parle de l'intellectuel superflu ou idéologique qui est lié directement et indispensablement à l'idéologie. L'idéologie est son univers et il n'existe pas en dehors de cet univers (2009 : 102). Il ne s'engage que dans cet univers idéologique et ne cesse de chercher des justifications pour soutenir l'idéologie. Il n'est pas capable d'en faire de même lorsqu'il quitte cet univers. Dans *Les Bienveillantes* nous voyons cela clairement avec Max Aue. Toutes ses discussions intellectuelles ou les références intertextuelles aux œuvres philosophiques, littéraires ou autres sont pour la plupart du temps, sinon toujours, par rapport au nazisme ou à l'idéologie nazie. Il semble donc être un intellectuel seulement quand il est capable de se pencher sur des questions idéologiques et quand il est dans le système qui lui donne l'occasion

de s'exprimer sur des idées autour du nazisme. Mais, Max Aue, est-il vraiment un intellectuel superflu, idéologique ? Comme nous l'avons constaté au début de ce chapitre, c'est un homme qui réfléchit énormément et qui cherche à comprendre tout ce qui se déroule autour de lui. Pour cette raison, nous devons conclure que bien qu'il apparaisse comme un intellectuel idéologique à cause de la nature et du sujet de ses débats et de ses pensées, il doit être vu comme un véritable intellectuel.

Max Aue fut d'abord un officier SS afin d'être exempté de payer ses frais d'inscription à l'université (2006 : 101). Il a servi dans la SS pendant deux ans avant de la quitter pour rejoindre le SD :

Deux ans plus tard, j'avais assisté à une extraordinaire conférence d'Otto Ohlendorf sur les déviations du national-socialisme ; après, je lui avais été présenté par le Dr. Jessen, mon professeur d'économie, qui avait aussi été le sien quelques années plus tôt (*Ibid.* 101-102).

Tout au long du récit nous pouvons observer la présence des Nazis comme Ohlendorf qui était connus en tant qu'intellectuels. Nous remarquons également des références aux intellectuels qui ont influencé l'idéologie nazie. Aue discute à plusieurs reprises des œuvres des philosophes et des intellectuels allemands comme Jünger, Nietzsche, Hegel et Kant ainsi que d'autres philosophes comme Platon avec d'autres officiers. Il fait référence aux idées de ces intellectuels tout au long du texte, parfois explicitement et d'autres implicitement. Ce dont Aue et ses confrères discutent par rapport à ces intellectuels est aussi en lien avec l'idéologie nazie. Comme nous l'avons déjà montré dans le premier sous-chapitre, la conception du *Volk* a joué un rôle fondamental dans le Reich et l'idéologie qui y était attachée. Dans *Les Bienveillantes* nous pouvons retrouver cette idée à maintes reprises :



J'en discutai longuement avec le Dr. Best, mon supérieur et aussi un peu mon mentor au SD. En théorie, affirmait-il, nous ne devrions pas avoir peur de la guerre ; la guerre était l'aboutissement logique de la Weltanschauung. Citant Hegel et Jünger, il argumentait que l'Etat ne pouvait atteindre son point d'unité idéal que dans et par la guerre : « Si l'individu est la négation de l'Etat, alors la guerre est la négation de cette négation. La guerre est le moment de la socialisation absolue de l'existence collective du peuple, du *Volk* » (*Op.cit.* : 85- 86).

Nous apprenons plus loin dans le récit qu'Aue a même écrit sa thèse de doctorat sur le concept du *Volk* :

À l'époque où j'avais achevé ma thèse (elle portait sur la réconciliation du droit étatique positif avec la notion de Volksgemeinschaft<sup>26</sup>) et entrais à plein temps au SD, pour l'aider à rédiger des opinions juridiques (...) (*Ibid.* : 677).

Dans un autre passage du roman, nous trouvons une référence à la théorie darwinienne lorsqu'Aue discute des meurtres des juifs de l'Est : « Si nous en laissons survivre certains, ces produits de la sélection naturelle seront à l'origine d'un renouveau encore plus dangereux pour nous que le péril actuel » (*Ibid.* : 152). Nous la reverrons à nouveau plus en avant dans le récit lorsqu'Aue parle à un prisonnier qui donne son avis sur les théories raciales des Nationaux-socialistes : « [...] Votre racisme biologique postule que les races sont inégales entre elles, que certaines sont plus fortes et plus valables que d'autres, et que la plus forte et la plus valable de toutes est la race allemande. [...] » (*Ibid.* : 568).

Pour revenir à l'idéologie nazie, nous rappelons un autre concept à part le *Volk* qui était fondamental pour le succès de cette idéologie : la mythification. Nous posons la question : quel est l'intérêt de ce concept dans le livre, pour notre compréhension du roman et pour notre

---

<sup>26</sup> La communauté du *Volk*

interprétation des actions et des pensées du protagoniste ? Nous pensons que la réponse à cette question réside dans la discussion détaillée que Max Aue a avec Adolf Eichmann pendant une soirée sociale. Leur échange est centré autour de deux sujets principaux – le *Volk* et l’Impératif catégorique du philosophe Immanuel Kant. Nous aimerions maintenant aborder une brève analyse de cette conversation que nous considérons comme l’une des plus primordiales du livre.

Tout d’abord, la discussion débute avec une référence à la grande œuvre kantienne, *la Critique de la raison pratique* dans laquelle se trouve le fameux impératif kantien qui se formule ainsi : *agis toujours après une maxime telle que tu puisses vouloir qu’elle soit une loi universelle* (Kant, 1848 : 58). Eichmann est particulièrement intéressé par cet impératif et par la pertinence de celui-ci en temps de guerre et demande l’avis d’Aue. Il est opposé à l’idée d’un ami qui maintient que dans des conditions de guerre l’impératif catégorique doit être suspendu parce que les actes qui sont commis envers l’ennemi ne sont pas des actes que l’on souhaiterait commettre envers soi (Littell, 2006 : 808). Selon Eichmann c’est la volonté du Führer qui est le fondement de la Loi morale : « [...] nous reconnaissons qu’en pratique le Führer ne peut pas s’occuper de tout et que donc d’autres doivent aussi agir et légiférer en son nom. En principe, cette idée devrait être étendue au *Volk* entier » (*Ibid.* : 809). Mais c’est dans les phrases qui suivent que nous pouvons voir le problème avec l’entendement qu’Eichmann, et d’autres nationaux-socialistes, ont de l’Impératif kantien. C’est Eichmann qui partage sa compréhension du principe :

C’est ainsi que le Dr. Frank, dans son traité sur le droit constitutionnel, a étendu la définition du *Führerprinzip*<sup>27</sup> de la manière suivante : Agissez de manière que le Führer, s’il connaissait votre action, l’approuverait. Il n’y a aucune contradiction entre ce principe et l’Impératif de Kant. » - « [...]. *Frei sein ist Knecht sein*, Etre libre, c’est être un vassal,

---

<sup>27</sup> Le principe du chef. Ce principe, qui signifiait que tout soit fait selon la volonté et la satisfaction d’Hitler au nom du Volk, a guidé le comportement et les actes des Nazis.

comme dit le vieux proverbe allemand. » - « Précisément. Ce principe est applicable à tout membre de la *Volksgemeinschaft*. Il faut vivre son national-socialisme en vivant sa propre volonté comme celle du Führer et donc, pour reprendre les termes de Kant, comme fondement de la *Volksrecht*. [...] » (*Ibid.*).

Le paragraphe cité ci-dessus, quant à nous, dévoile un nombre d'indices qui peuvent aider notre compréhension de la mythification et du personnage principal, Max Aue. Dans ce passage nous pouvons remarquer à nouveau, la tendance que les Nazis avaient à déformer et à manipuler des théories et des concepts pour faire avancer leurs propres objectifs, comme nous l'avons vu dans le constat de Thomas. En outre, cette citation a, selon nous, une fonction impérative pour prouver notre hypothèse que le roman de Littell nie la conception de la banalité du mal, mais nous y reviendrons dans le dernier chapitre de ce travail. Dans la citation nous notons une fois encore l'importance du *Volk*. Aue y revient constamment dans le texte. Il continue dans le paragraphe qui suit : « [...] Si notre volonté est de servir notre Führer et donc notre *Volk*, alors, par définition, nous sommes aussi porteurs du principe de la loi du *Volk*, telle qu'elle est exprimée par le Führer ou dérivée de sa volonté (*Op.cit.* : 810). » Nous voyons par cela que l'idée du *Volk*, le national-socialisme et le sentiment du devoir sont infiniment liés l'un à l'autre.

À part Max Aue, *Les Bienveillantes* comprend aussi d'autres personnages intellectuels, certains d'entre eux des véritables personnages historiques et d'autres comme Aue des inventions de l'auteur. Nous avons déjà traité des personnages dans le livre qui ont vraiment existé, nous aimerions maintenant tourner notre attention vers d'autres personnages fictionnels. Nous n'allons pas conduire une analyse de tous ces personnages, mais voudrions plutôt en sélectionner un autre qui nous semble important pour la thématique de ce chapitre et qui selon nous est le personnage le plus raisonnable et le plus « intellectuel » du roman. Ce personnage est le lieutenant Voss.

Nous aimerions d'abord parler d'une autre discussion dans le roman que nous trouvons fondamentale pour notre recherche. Il s'agit de la conversation (ou de plusieurs conversations) entre Aue et le lieutenant Voss. Le lieutenant Voss est linguiste et chercheur universitaire. Il n'est pas semblable aux autres officiers. En fait, il ressemble très peu à un officier nazi par rapport aux autres et même par rapport à Max Aue. Aue déclare à son tour que Voss n'est pas « réellement un officier » (*Ibid.* : 307). C'est aussi comme cela qu'il se voit avant tout. Il est linguiste d'abord est officier nazi ensuite. Nous pouvons même dire qu'il ne se voit même pas faisant partie des Nazis. C'est peut-être pour cette raison qu'il voit le nazisme différemment. Nous aimerions montrer que le Dr. Voss semble être le seul personnage « raisonnable » dans *Les Bienveillantes*. Dans la première discussion qu'il a avec Aue qui porte sur la question du concept de race il semble être un homme passionné et tout le contraire de ce que l'on appelait un « bon national-socialiste » :

« Doktor Aue. Je vous ai toujours pris pour un homme intelligent et sensé. Même si tout ce que vous me dites est vrai, expliquez-moi, s'il vous plaît, ce que vous entendez par race. Parce que pour moi, c'est un concept scientifiquement indéfinissable et donc sans valeur théorique. » - « Pourtant, la race existe, c'est une vérité, nos meilleurs chercheurs l'étudient et écrivent à son sujet. Vous le savez bien. Nos anthropologues raciaux sont les meilleurs du monde. » Voss explosa subitement : « Ce sont des fumistes. Ils n'ont aucune concurrence dans les pays sérieux car leur discipline n'y existe pas et n'y est pas enseignée. Aucun d'entre eux n'aurait un emploi et ne serait publié si ce n'était pour des considérations politiques ! » (*Op.cit.* : 435).

Un peu plus loin nous pouvons encore remarquer ce point de vue très critique envers le nazisme. Voss dit : « L'anthropologie raciale, en comparaison, n'a aucune théorie. Elle postule des races, sans pouvoir les définir, puis avère des hiérarchies, sans les moindres critères. Toutes les tentatives pour définir les races biologiquement ont échoué (*Ibid.* : 437). Mais c'est dans le

paragraphe suivant que nous pouvons voir sans doute l'hostilité qu'il a contre l'idéologie nazie : « En Allemagne, des idiots étudient les chats à queue coupée pour essayer de prouver que leurs chatons naissent sans queue ; et parce qu'ils portent un bouton en or on leur donne une chaire d'Université ! » (*Ibid.* : 438). Le lieutenant Voss est selon nous le seul véritable intellectuel. Il partage ses opinions sur divers sujets qui ne portent pas seulement sur l'idéologie nazie. Il discute des théories scientifiques comme celles de Newton et d'Einstein, ainsi que plusieurs idées sur la linguistique et la culture. À travers ses conversations avec Aue nous pouvons, en outre, voir pourquoi Max Aue pourrait être considéré comme un intellectuel idéologique. Nous voyons qu'à chaque fois que Voss tente de lancer un débat avec Aue, celui-ci est incapable de lui répondre de manière scientifique et d'étayer ses réponses. Il reste silencieux ou il demande quelque temps pour réfléchir à ses réponses et quand il a bien quelque chose à dire c'est toujours par rapport à l'idéologie nazie. Nous remarquons une certaine ironie quand Aue constate :

Je n'avais pas les connaissances pour le critiquer, mais il me semblait que si l'on croyait en une certaine idée de l'Allemagne et du *Volk* allemand, le reste devait suivre naturellement. Certaines choses pouvaient être démontrées, mais d'autres devaient simplement être comprises ; c'était aussi sans doute une question de foi (*Op.cit.* : 440).

Dans cette citation pleine de contradictions c'est l'opposé de l'intellectuel que Max Aue décrit. Nous trouvons ironique qu'Aue critique Voss pour des fautes dans ses arguments scientifiques et logiques en disant qu'il manque de foi, parce que la foi n'a aucun rapport avec la science et la logique. C'est pour cette raison d'un manque de foi et de soutien dans les buts du nazisme que d'autres officiers l'ont trouvé « dangereux » et qu'ils ont été soulagés par sa mort (*Ibid.* : 463). À travers son point de vue critique et opposé de l'idéologie nazie et les arguments contre les concepts de race et l'origine des peuples qu'il présente dans ses discussions avec Aue, nous entendons une voix qui attaque directement le cœur et l'âme du nazisme même. C'est cela qui

démontre la grande différence entre Max Aue et ce linguiste « nazi » hors norme. Aue, bien qu'il soit critique de son propre comportement et souvent de la violence et du mal qu'il observe autour de lui, reste fidèle au nazisme, au *Volk*. Comme nous le verrons dans les chapitres suivants, il essaie de défendre à travers des arguments intellectuels et logiques ce qui a été fait au nom du pays et de l'idéologie nazie.

Par ailleurs, nous remarquons chez le lieutenant Voss un personnage pour qui, nous pouvons soutenir, Aue a de l'admiration et qu'il souhaite imiter dans sa façon de réfléchir aux choses. C'était aussi, pour Aue un confrère avec qui il s'entendait bien à un niveau intellectuel. C'est uniquement avec Voss que Max Aue est capable de discuter de ses idées philosophiques et scientifiques. Il le dit après la mort de Voss :

Je regrettais énormément la disparition de Voss ; il était bien, ici, la seule personne avec qui j'aurais pu en discuter sérieusement ; les autres, ceux de la Wehrmacht comme ceux de la SS, peu leur importait, au fond, la vérité et la rigueur scientifique : ce n'était pour eux qu'une question politique (2006 : 465-466).

Nous voyons, en outre, après la mort de Voss qu'Aue fait souvent référence aux idées de son confrère disparu et se penche sur ce que Voss aurait pensé de certaines situations s'il était encore en vie. Lorsqu'Aue discute du sujet de la colonisation il évoque les idées de son ami :

J'ai réfléchi, depuis les remarques à ce sujet de mon ami Voss, à la différence entre le colonialisme allemand, tel qu'il a été pratiqué à l'Est durant ces années, et le colonialisme des Britanniques et des Français, ostensiblement plus civilisé. Il y a, comme l'avait souligné Voss, des faits objectifs [...] (*Ibid.* : 842).

Et encore quand il est en train de raisonner et d'essayer à comprendre le concept d'*Endlösung* et de la signification des mots et des concepts dans la bureaucratie il dit : « L'homme vit dans sa langue. » Voss, j'en étais sûr, ne l'aurait pas nié (*Ibid.* : 903). Nous voyons ainsi que bien que Voss

ait disparu physiquement, il reste présent dans l'esprit de Max Aue comme une voix de la raison, une voix qui tente de guider les pensées critiques de Aue jusqu'à la fin du récit. Cependant Aue ne parvient pas toujours à penser et à rester aussi critique que Voss. Il arrive souvent qu'il se laisse guider par les voix et l'idéologie antisémites.

Pour clôturer ce chapitre, nous avons ainsi établi qu'être intellectuel ou même être, comme Max Aue, un penseur, n'est pas une chose qui vous empêche de commettre des actes malveillants ou qui vous assure d'un caractère moral. Nous examinerons cette idée en plus de détail dans les prochains chapitres. En outre, nous avons vu qu'il est parfois possible que l'intellectuel utilise sa connaissance pour promouvoir et inspirer le mal. Nous aimerions maintenant tourner notre attention vers une analyse plus détaillée de ce type d'intellectuel négatif qui est montré dans la manipulation de la science et des faits.

# **Chapitre 2 : La Manipulation mythologique et la défense (il)logique**

Dans ce chapitre, nous nous interrogerons sur l'importance accordée à la « science » nazie dans *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell. Tout au long du roman, à travers son récit et ses discussions, le protagoniste nous rappelle que les Nazis ont effectué la Solution finale avec précision grâce à des plans bien détaillés. La manière dont ils ont accompli leur tâche peut être décrite comme « scientifique ». Les disciplines variées qui ont été utilisées pour créer et pour soutenir cette science dévoyée seront également un point de discussion dans ce chapitre. Nous aborderons par ailleurs le sujet de la mythologie et nous tenterons de montrer à quel point elle est étroitement liée à la science nazie. Nous examinerons d'abord la mythologie par rapport à la science et nous tournerons ensuite notre attention vers une analyse quant à la présence de la mythologie grecque dans le roman de Littell – plus précisément du mythe d'Oreste sur lequel la vie personnelle et l'histoire familiale du personnage principal se fondent et qui donne par ailleurs le titre à l'œuvre, *Les Bienveillantes*. Pour ce chapitre trois concepts clés articuleront notre analyse : la race, la logique de l'absurde et le concept déjà introduit dans le chapitre précédent, la mythification.

## **2.1. Les outils de justification**

Selon Patricia Heberer les Nazis n'étaient pas tous et toujours des hommes qui croyaient dans l'idéologie nazie, mais ils savaient adopter et adapter des sciences et des doctrines qui pouvaient servir les buts du régime national-socialiste (2010 : 44). De surcroît, elle explique que l'usage des disciplines telles que la biologie, la chimie, la géographie et l'ingénierie dans l'idéologie ont transformé le nazisme en science (*Ibid.*). À travers le récit des *Bienveillantes*, grâce aux nombreuses conversations entre le protagoniste, Max Aue, et d'autres personnages



dans le roman, nous pouvons remarquer l'importance que maintes disciplines avaient concernant la soi-disant Question juive et la création de la Solution finale. À ce propos, nous pouvons noter des discussions autour de trois matières importantes : l'anthropologie, la philosophie et la biologie. Notre objectif principal dans ce sous-chapitre sera de discuter de ces disciplines et de l'importance de celles-ci dans le roman de Littell. Nous analyserons en particulier la question autour des *Bergjuden*<sup>28</sup> du Caucase qui se présente dans *Les Bienveillantes*. Dans cette partie du chapitre il s'agit en outre de la considération de l'usage de la logique pour justifier la Solution finale avant et pendant la Shoah. Il ne s'agit pas ici d'une justification ou d'une défense postérieure du mal. Nous nous enquerrons de cette idée-là dans le sous-chapitre prochain.

Ce que le régime nazi a tenté d'accomplir (et qu'il a presque réussi à atteindre) avec la Solution finale était tellement énorme qu'il leur fallait un moyen de justifier ce « processus » : au peuple européen, au peuple allemand, l'injustifiable et d'une façon de justifier l'incompréhensible mal qu'ils étaient en train de mettre en œuvre. Par conséquent les Nazis ont fait appel à un outil qu'ils croyaient leur apporterait le plus de soutien possible et qui serait le plus convaincant : la raison. Ils se sont mis à trouver des théories, des arguments, des théoriciens qui leur permettraient de montrer que ce qu'ils voulaient faire, était juste et raisonnable – nous discuterons ultérieurement de l'ironie de cette idée. Pour atteindre ce but ils devaient d'abord trouver des théories concrètes de penseurs prestigieux pour prouver que l'existence de la race juive posait une menace pour l'Allemagne. La deuxième étape, comme nous avons déjà montré dans le premier chapitre de notre travail, était de développer des critères pour déterminer si quelqu'un était juif ou pas. Pourtant cette tâche n'était pas aussi simple que l'on aurait cru. Dans le roman de Jonathan Littell, cette notion se pose comme un sujet important parmi les personnages du livre. Le grand débat autour de la race juive se manifeste dans la discussion

---

<sup>28</sup> Juifs des montagnes.

extensive sur les *Bergjuden* de Caucase qui revient à maintes reprises dans le récit. À ce sujet, nous aimerions maintenant tourner notre attention vers la représentation du problème du classement de ces juifs des montagnes dans le roman de Jonathan Littell.

Dans *Les Bienveillantes*, nous remarquons que le débat autour des *Bergjuden* est un des plus importants du roman. Aue en compagnie de ses confrères discutent profusément de l'origine de ce type de juif. Leurs discussions se concentrent autour de la décision d'une part de savoir si ces *Bergjuden* peuvent être considérés juifs ou non et si par conséquent ils doivent mourir comme les autres juifs. Ce débat est introduit assez tard dans le roman. Au moment où nous nous rendons compte pour la première fois qu'il s'agit d'un questionnement sérieux Aue est en train de discuter avec l'officier von Gilsa. Lors de leur discussion ils tentent de nous offrir leur propre définition des juifs de montagne :

« D'après lui (le Generaloberst von Kleist), ces *Bergjuden* mangent comme les autres montagnards, s'habillent comme eux, se marient comme eux, et ne parlent ni l'hébreu, ni le yiddish. Ils habitent depuis plus de cent cinquante ans à Naltchik et parlent tous, en plus de leur propre langue, le kabarde et le turc balkar. Herr Chadov a dit au Generaloberst que les Kabardes n'accepteraient pas que l'on tue leurs frères montagnards, et qu'ils doivent être épargnés par les mesures répressives et même dispensés du port de l'étoile jaune. » -

« Et qu'en dit le Generaloberst ? » - « Comme vous le savez, la Wehrmacht mène ici une politique qui vise à créer de bonnes relations avec les minorités antibolcheviques. Ces bonnes relations ne doivent pas être mises en péril à la légère. Bien sûr, la sécurité des troupes est aussi une considération vitale. Mais si ces gens ne sont pas juifs racialement, il se peut qu'ils ne présentent aucun risque. La question est délicate et doit être étudiée. La Wehrmacht va donc réunir une commission de spécialistes et procéder à des expertises. [...] » (2006 : 422).

Après cette ouverture du débat sur les *Bergjuden* qui nous lance directement dans les questions de l'origine et du classement des races, cela reste le sujet principal du reste du chapitre et le lecteur reste incertain quant à la conclusion de cette délibération. Lorsqu'il fait des recherches pour composer un report pour envoyer à Bierkamp et Leetsch Aue nous fait croire quelques pages après que le problème a été résolu et qu'on a décidé que les *Bergjuden* sont bien des juifs :

Une brochure SS plus récente donnait quelques précisions supplémentaires : *Des peuples orientaux mélangés, de descendance indienne ou autre mais d'origine juive, sont arrivés au Caucase au VIIIe siècle.* Enfin, je trouvai une expertise plus détaillée, commandée par la SS à l'Institut de Wannsee : *Les Juifs du Caucase ne sont pas assimilés*, affirmait le texte en se référant tant aux Juifs russes qu'aux *Bergjuden*. D'après l'auteur, les Juifs des montagnes ou Juifs du Daghestan (*Dagh-Chufuti*), tout comme les Juifs de Géorgie (*Kartveli Ebraelebi*), seraient arrivés, vers l'époque de la naissance de Jésus, de Médie, de Palestine ou de Babylonie. Sans citer de sources, il concluait : *Indépendamment de la justesse de telle ou telle opinion, les Juifs dans leur ensemble, tant nouveaux arrivants que Bergjuden, sont des Fremdkörper, des corps étrangers dans la région du Caucase (Op.cit. 425).*

Dans un autre ordre d'idées, en ce qui nous concerne, la clause : « Sans citer de sources... » exprime un thème important qui se présente tout au long de l'ouvrage de Jonathan Littell – la critique du nazisme et de son idéologie. La dernière phrase de la citation, nous démontre l'hypothèse que les théories raciales, l'idéologie nazie, et le nazisme n'étaient que pures inventions du Troisième Reich pour justifier le génocide des millions de vies humaines. Ce que nous voudrions dire par cela est que les théories et l'idéologie des Nazis n'étaient pas concrètes ou bien prouvées par des faits scientifiques ou autres mais plutôt fondées sur des preuves

falsifiées et des théories manipulées et mal comprises. Nous expliquerons cette idée plus en détail un peu plus loin dans ce chapitre.

En restant avec le paragraphe que nous venons de citer, comme nous l'avons déjà constaté le problème autour des juifs des montagnes semble être résolu pour Aue et ses confrères, cependant dans les pages qui suivent nous voyons que c'est tout le contraire d'un débat achevé. Les Nazis et les experts apparaissent ne pas pouvoir se mettre d'accord sur l'appartenance des *Bergjuden* à la race juive :

« Si ces *Bergjuden* provoquent des troubles, cachent des saboteurs ou aident les partisans, alors il faut les traiter comme n'importe quel groupe ennemi. Mais s'ils se tiennent tranquilles, il n'y a pas de raison de provoquer les autres tribus par des mesures répressives d'ensemble » (*Op.cit.* : 428).

Aue explique par la suite que ce n'est pas la première fois qu'une polémique de cette nature se présente. La question de l'appartenance des personnes qui ne sont pas nés juifs, mais ont adopté la religion plus tard s'est déjà posée auparavant :

« [...] Outre le cas des Karaïtes, reconnus comme non-Juifs racialement en 1937 par le ministère de l'Intérieur, une controverse s'est élevée en Crimée concernant les Krimtchaks, qui se présentaient comme un peuple turc tardivement converti au judaïsme. Nos spécialistes ont mené une investigation et ont conclu qu'il s'agissait en fait de Juifs italiens, venus en Crimée vers le XVe ou le XVIe siècle et ensuite turquisés. » - « Et qu'est-ce qu'on en a fait ? » demanda Köstring. – « Ils ont été considérés comme Juifs et traités en tant que tels, Herr General. » (*Ibid.* : 429-430).

Nous voyons ainsi que la problématique autour de l'origine des juifs et de l'appartenance des peuples en dehors d'Allemagne n'étaient pas unique aux *Bergjuden*.

« Bon, fit Köstring. De toute façon ce n'est pas important. Ce qui compte maintenant, c'est de prendre une décision en ce qui concerne les Bergjuden de Naltchik, qui sont... » Il se tourna vers Bräutigam. « De six à sept mille », compléta celui-ci. – « Précisément, continua Köstring. Une décision, donc, qui soit équitable, scientifiquement fondée, et qui enfin prenne en compte et la sécurité de notre zone arrière » - « il inclina la tête vers Bierkamp – « et notre volonté de suivre une politique de collaboration maximale avec les peuples locaux. L'avis de notre commission scientifique sera donc très important. » Von Bittenfeld feuilletait une liasse de papiers : « Nous avons déjà sur place le Leutnant Dr. Voss, qui malgré son jeune âge fait figure d'autorité réputée dans les milieux scientifiques en Allemagne. Nous faisons en outre venir un anthropologue ou un ethnologue. » - « Pour ma part, intervient Bräutigam, j'ai déjà contacté mon ministère. Ils vont envoyer un spécialiste de Francfort, de l'Institut pour les questions juives. Ils vont aussi essayer d'avoir quelqu'un de l'institut de Dr. Walter Frank à Munich. – « J'ai déjà sollicité l'opinion du département scientifique du RSHA, dit Bierkamp. Je pense aussi demander un expert. [...] » (*Op.cit.* : 431).

Nous considérons la citation ci-dessus très importante pour notre analyse de la représentation de la science nazie dans *Les Bienveillantes*. Dans ce passage nous pouvons remarquer la froideur et la considération prudente avec laquelle les nazis ont pris leurs décisions. D'ailleurs nous notons le besoin de justifier ou de qualifier le mal à travers la science. C'est-à-dire penser d'avoir les théories ou le soutien d'un scientifique peut offrir une explication logique qui pourrait autoriser la folie. Également à noter dans cette citation est l'importance accordée à la recherche de l'avis professionnel dans l'exploration de la Question juive. Mais qui sont ces spécialistes dont l'avis était si important pour les officiers nazis – outre que des partisans nationaux-socialistes ? Nous pouvons soutenir finalement, que leurs avis et la direction qu'ils ont offerts autour de la Question juive ne sont rien que leurs propres idées et leurs visions antisémites. Nous ne pouvons trouver aucune vérité dans leurs convictions. Nous ne souhaitons

pas en dire plus à ce moment précis, mais nous reviendrons à cette idée dans l'avant dernier sous-chapitre de cette partie de notre travail. Nous nous tournons maintenant vers l'analyse des disciplines que les nazis ont manipulées pour achever leurs buts idéo-politiques.

Liée étroitement à la question de race et de ce concept de *Bergjuden* est une discipline qui joue un grand rôle dans le roman de Littell : l'anthropologie. Cette discipline avait une grande importance pour les Nazis dans leur but de l'extermination du peuple juif. Egaleme nt important dans le livre est la biologie. Plus précisément la biologie darwinienne que nous avons présentée dans le premier chapitre de ce travail, était manipulée par les nazis pour créer un racisme biologique. Nous citons un passage du roman qui le mentionne :

« [...] Votre racisme biologique postule que les races sont inégales entre elles, que certaines sont plus fortes et plus valables que d'autres, et que la plus forte et la plus valable de toutes est la race allemande. Mais lorsque Berlin ressemblera à cette ville-ci » - il braqua son doigt vers le plafond - « et lorsque nos braves soldats camperont sur votre Unter den Linden, vous serez au moins obligés, si vous voulez sauver votre foi raciste, de reconnaître que la race slave est plus forte que la race allemande. » Je ne me laissai pas démonter : « Vous croyez sincèrement, alors que vous avez à peine tenu Stalingrad, que vous allez prendre Berlin ? Vous voulez rire. » - « Je ne le crois pas, je le sais » (2006 : 568).

Dans un autre ordre d'idées, dans ce passage nous entendons la voix non du bourreau, mais d'une des victimes. Ce qui ne se produit pas très souvent dans le roman. Ici, il s'agit d'un prisonnier soviétique qui s'exprime sur l'absurdité de l'idéologie nazie. Les paroles du prisonnier ukrainien nous rappellent le thème de l'Altérité qui est présent tout au long du livre. En parlant à Aue il dit « *votre*<sup>29</sup> racisme », « *votre* Unter den Linden », et « *votre* foi raciste ». Cela nous démontre à nouveau l'ancien problème philosophique de se voir « autre » que le reste et de les voir (et de considérer les croyances de l'autre en tant qu'étranges) aussi « autre »

---

<sup>29</sup> L'étudiante souligne

que nous. Par ailleurs, il est intéressant de noter qu'Aue permet à ce prisonnier l'occasion de s'exprimer et qu'il le laisse critiquer le nazisme. En ce qui nous concerne cette discussion que Max Aue mène avec lui démontre une autre idée qui est réitérée tout au long de l'ouvrage de Littell : tous les Nazis n'étaient pas des sadiques violents et irraisonnables. Aue essaye de se présenter en tant qu'un de ces rares bourreaux raisonnables. Le lecteur s'attend à ce que le prisonnier soit fusillé ou battu immédiatement pour les remarques critiques qu'il fait contre le nazisme, par contre il lui est permis de dire ce qu'il pense. De plus, Aue décide de ne pas rédiger un rapport sur cette discussion (*Op.cit.*).

Une autre discipline que le régime nazi a considéré utile, même si celle-ci n'est pas aussi évidente que la biologie et l'anthropologie, est la philosophie. La philosophie a joué un rôle notable dans la formulation de l'idéologie nazie et dans l'état de la morale du peuple allemand des années trente et quarante. Pour pouvoir solidifier le soutien des citoyens dans une démarche telle qu'éliminer toute une race il fallait les convaincre du bien-fondé de cette démarche et leur faire croire dans cette cause supérieure grâce à l'aide d'arguments logiques et de preuves concrètes (offerts par les théories raciales et les critères biologiques). La philosophie servait à ce but. Dans *Les Bienveillantes*, nous notons explicitement l'importance accordée à la philosophie dès le début du roman à travers le protagoniste. Max Aue paraît préoccupé par des livres et des théories philosophiques tout au long le roman. Il a lu beaucoup d'œuvres philosophiques et déclare qu'il aurait voulu être philosophe au lieu de faire des études de droit (2006 : 23). Nous avons déjà souligné l'importance de l'œuvre du philosophe, Immanuel Kant, dans le roman dans notre premier chapitre. À travers ses discussions avec d'autres personnages, Aue insiste constamment sur l'importance de la philosophie. Nous apprenons que c'est surtout la philosophie idéaliste qui l'intéresse (*Ibid.* : 103). La philosophie grecque, notamment celle de Platon, se trouve être aussi fondamentale dans *Les Bienveillantes*. Cependant, nous pouvons démontrer que les philosophes et leurs philosophies sont très souvent mal compris par Aue et

ses confrères. Il nous semble qu'Aue et les autres bourreaux nazis dans le roman, interprètent toujours les théories philosophiques comme des affirmations de l'idéologie nazie. Nous l'avons vu par exemple dans le chapitre précédent avec Eichmann et Aue qui discutent du *Führerprinzip* fondé sur l'impératif catégorique de Kant. Patrice Imbaud décrit le *Führerprinzip* comme une « interprétation perverse » (2010 : 192) de l'œuvre kantienne. Il nous explique ensuite le malentendu de l'impératif catégorique dans le roman de Littell :

En réalité, le but de Kant n'est pas de proposer des devoirs particuliers, mais de dégager la moralité en sa rationalité, en montrant à quels critères doit obéir un acte pour être qualifié de moral. Elle rompt avec l'éthique traditionnelle, fondée sur la notion de bien et prend à rebours les doctrines du sentiment moral (*Ibid.* : 193).

Nous aimerions citer un autre extrait du roman qui illustre cette tendance de mal interpréter une œuvre philosophique et de chercher à manipuler une affirmation de leur idéologie dans une œuvre prestigieuse. C'est une référence intertextuelle au *Banquet* de Platon :

« Tu sais, dit-il soudainement, j'ai fini le livre que tu m'avais prêté. » [...]. « C'était très intéressant. Bien sûr, je savais que les Grecs étaient des invertis, mais je ne me rendais pas compte à quel point ils en avaient fait une idéologie. » - « [...] Pour eux, c'était un mode de vie et d'organisation total, qui touchait à l'amitié, l'éducation, la philosophie, la politique, même le métier des armes » (2006 : 285).

Quelques pages après, il revient à l'œuvre de Platon. Aue constate qu'il a « d'ailleurs un ami français qui tient Platon pour le premier auteur authentiquement fasciste » (*Ibid.* : 288). Il est ainsi possible de voir à quel point les Nazis comme Aue et ses confrères ont manipulé et se sont menti en interprétant la philosophie pour justifier l'injustifiable. Cette idée est importante dans l'ouvrage de Littell. Comme nous l'avons déjà constaté et établi dans notre analyse, la philosophie est un thème principal dans le roman à travers le narrateur qui s'y intéresse beaucoup. Or, bien qu'Aue et ses confrères conversent à plusieurs reprises des concepts



philosophiques nous remarquons que cela arrive très souvent qu'ils comprennent mal les idées dont ils discutent. Nous pensons que cela peut être lu comme une affirmation de la manipulation des idées pour servir les buts du Troisième Reich.

Bien que la Solution finale ait été exécutée avec tant de planification et d'une manière très systématique, nous aimerions démontrer que la grande machine nazie s'est finalement prouvée paradoxale. Youssef Ferdjani dans son étude sur *Les Bienveillantes* soutient que le régime nazi, caché derrière le visage d'organisation et de bureaucratie ressemblait en réalité plutôt à une jungle rempli des bêtes pires que les animaux qu'à un gouvernement. Selon lui, sous Hitler et le régime national-socialiste on ne se trouve plus dans la civilisation humaine, mais dans un royaume animal dans lequel seulement les plus forts et les plus malins survivent (2010 : 268). Dans le roman de Littell nous voyons que les juifs sont très souvent comparés à des insectes, aux cafards, ils ne sont même pas au même niveau que les animaux. Pendant une discussion avec Aue sur le sadisme, le Dr Wirths affirme cette analyse lorsqu'il constate que :

« C'est une question à laquelle j'ai beaucoup réfléchi, et il est malaisé d'y répondre. Une solution facile serait de blâmer notre propagande, telle par exemple qu'elle est enseignée ici aux troupes par l'*Oberscharführer* Knittel, qui dirige la *Kulturabteilung* : le *Häftlinge*<sup>30</sup> est un sous-homme, il n'est même pas humain, il est donc tout à fait légitime de le frapper. Mais ce n'est pas tout à fait ça : après tout, les animaux ne sont pas humains non plus, mais aucun de nos gardes ne traiterait un animal comme il traite les *Häftlinge*. [...] » (2006 : 891).

Cette déshumanisation du juif dans les yeux du bourreau nazi est un thème qui est dénoté à plusieurs reprises dans le texte du roman de Littell. Par ailleurs, c'est un sujet qui est exploré

---

<sup>30</sup> Tout prisonnier du Troisième Reich. Qu'il soit juif ou pas.

dans la littérature des survivants comme par exemple, *Si c'est un homme* de Primo Levi (1947).

Nous aimerions citer un passage du texte de Levi qui montre cette idée de déshumanisation :

Plus rien ne nous appartient : ils nous ont pris nos vêtements, nos chaussures, et même nos cheveux ; si nous parlons, ils ne nous écouteront pas, et même s'ils nous écoutaient, ils ne nous comprendraient pas. Ils nous enlèveront jusqu'à notre nom [...] (34).

Dans un autre ordre d'idées, la déshumanisation dans *Les Bienveillantes*, sert aussi d'une sorte de défense ou de justification pour les atrocités commis envers les juifs et d'autres victimes de la Deuxième Guerre mondiale comme les « bouches inutiles » (les malades mentaux et les handicapés). George Browder nous explique dans son livre analytique sur la SS et la Gestapo comment le processus de déshumanisation a lieu. Il soutient que la possibilité de la déshumanisation est précédée par trois autres étapes. La première étape est celle de l'autorisation. Selon lui, un bourreau est « excusé », ou bien, il se croit excusé, de sa responsabilité morale par des personnes d'autorité. Cela peut être en donnant des ordres directs, en offrant de l'encouragement, en louant la violence, ou en interdisant tout simplement les sentiments de l'obligation à sa moralité. En faisant ainsi, la personne d'autorité prend toute responsabilité sur elle et le bourreau est par conséquent rendu non coupable. La deuxième étape consiste en la création d'un sentiment de fraternité parmi les bourreaux. S'il croit qu'il n'est pas le seul à commettre des actes immoraux, cela le rend plus facile et plus acceptable (pour eux) de les faire. Non seulement cela, la deuxième étape comprend en outre la croyance d'appartenir à une cause importante, plus grande que celle de l'individu. Comme appartenir au *Volk* ou au Troisième Reich. Ensuite, il s'agit de la formulation d'une routine. Nous pensons que ceci peut aussi être expliqué comme la bureaucratisation ou la mécanisation. Ce que la routinisation permet aux bourreaux est le sens qu'il y a un fonctionnement et une hiérarchie. Un sentiment de sécurité de savoir que s'il n'arrive pas à faire ce qu'il faut, il y aura quelqu'un avec plus d'autorité ou quelqu'un parmi ses confrères qui pourra accomplir la tâche.

Finalement, quand le bourreau a le confort de tous ces processus, la déshumanisation ne pose plus un grand défi pour lui. Browder explique que la déshumanisation comprend le déni de l'humanité de la victime et la projection de toutes les peurs et ce qu'il déteste en lui-même sur la victime (1996 : 34). « Ils ne sont pas des êtres humains », est la phrase que beaucoup de bourreaux se sont dit en justifiant les meurtres et le mal qu'ils ont commis. Nous citons un passage dans lequel nous voyons cette défense du mal à travers la déshumanisation. À ce point du récit Aue se trouve à Auschwitz où il doit faire une inspection du fonctionnement du camp et se met à discuter avec un officier qui travaille dans les camps. C'est l'officier qui se défend :

« Mes enfants avaient faim, c'était le seul moyen d'être sûr de pouvoir mettre une assiette sur la table tous les jours. » Fin 1939, il avait été affecté à Sonnenstein pour l'Einsatz Euthanasie. Il ne savait pas comment on l'avait choisi. « D'un côté, c'était pas très agréable. Mais de l'autre, ça m'évitait le front, puis la paie était correcte, ma femme était contente. Alors j'ai rien dit. » - « Et Sobibor ? » C'était là, il me l'avait déjà dit, qu'il travaillait actuellement. Il haussa les épaules : « Sobibor ? C'est comme tout, on s'y habitue. » Il eut un geste étrange, qui m'impressionna fortement : du bout de sa botte, il frotta le plancher, comme s'il écrasait quelque chose. « Des petits hommes et des petites femmes, c'est tout pareil. C'est comme marcher sur un cafard » (2006 : 841-842).

Pendant la guerre déshumaniser les victimes était le prétexte de beaucoup de bourreaux pour tuer tant de personnes sans même hésiter. C'était également la défense que beaucoup d'officiers et de travailleurs qui ont aidé dans la réalisation de la Solution finale ont offert après la guerre.

Nous aimerions maintenant tourner notre attention vers une analyse plus détaillée des défenses offertes après la guerre et plus précisément offertes par Max Aue dans *Les Bienveillantes*.

## **2.2. La défense du Mal**

Après la fin de la guerre quand tous les camps de concentration ont été libérés et les survivants ont essayé de reconstruire la vie qui leur restait, les coupables ont été mis en procès pour établir leur culpabilité et leur responsabilité. Nous rappelons les procès de Nuremberg où plusieurs Nazis tel que Albert Speer ont raconté « leur côté de l'histoire » et ont tenté de justifier l'injustifiable à travers des arguments « logiques ». Ainsi de même dans le roman de Jonathan Littell dans lequel le personnage principal, Maximilien Aue, n'est pas mis en procès par le système judiciaire mais qui se met dans une manière en procès lui-même et c'est le lecteur qui est responsable de décider de sa culpabilité. Tout au long du récit il essaie de nous prouver et de nous convaincre qu'il n'a rien fait d'autre que son travail, il n'admet jamais de responsabilité et ne montre aucun remords pour le rôle qu'il a joué dans l'extermination des millions d'êtres humains pendant la période de guerre. Dans ce sous-chapitre nous nous concentrerons sur cette tentative des bourreaux comme Max Aue de justifier, après la catastrophe, le « travail » qu'ils ont fait au nom de l'idéologie nazie.

Encore une fois, nous insistons sur le fait que le protagoniste du roman *Les Bienveillantes*, Max Aue est un homme éduqué, un intellectuel. Il n'est donc pas surprenant qu'en rédigeant ses mémoires sur la période de la Deuxième Guerre mondiale, il ferait appel à ce qui lui est familier – le raisonnement, l'argumentation, la logique. Bien qu'Aue déclare au début du roman qu'il n'écrit pas pour justifier ce qu'il a fait pendant la guerre :

Depuis la guerre, je suis resté un homme discret ; grâce à Dieu, je n'ai jamais eu besoin, comme certains de mes anciens collègues, d'écrire mes Mémoires à fin de justification, car je n'ai rien à justifier, ni dans un but lucratif, car je gagne assez bien ma vie comme ça (2006 : 14).

Certes, nous ne pouvons pas ignorer les paroles du narrateur. Cependant, nous aimerions soutenir que même s'il n'écrit pas dans le but de s'excuser, car il n'exprime jamais de regrets

dans le récit pour ce qu'il a fait, plusieurs passages dans le texte nous suggère qu'il soit possible qu'il voulait (consciemment ou inconsciemment) justifier les années qu'il a passées en tant qu'officier SD. Le premier passage se présente tout au début des *Bienveillantes*. Aue constate : « Je ne regrette rien : j'ai fait mon travail, voilà tout [...] » (*Ibid.* : 16). Cette phrase au début du roman nous donne l'impression que le récit qui suit parlera de la banalité du mal et qu'il s'agira d'encore un autre bourreau nazi qui s'excuse et refuse la responsabilité en disant : « je n'ai fait que mon devoir » comme Adolf Eichmann lors de son procès à Jérusalem ou pour parler de la littérature, Rudolf Lang (personnage créé autour de Rudolf Höss) dans *La Mort est mon métier* de Robert Merle<sup>31</sup>. Mais nous y retournerons en plus de détail dans le dernier chapitre de notre étude.

À un autre moment dans le livre, Aue parle de la Grande Guerre et suggère que la Shoah en était un aboutissement. Nous pouvons maintenir que Max Aue ne cherche pas seulement à justifier l'horreur à laquelle il a participé, mais de plus d'offrir une raison pour laquelle les Nazis ont commis de telles atrocités envers les juifs. Il tente de nous convaincre (ou peut-être de se convaincre) que la Solution finale était une réponse « logique » qui naissait d'avoir perdu la Grande Guerre :

Quoi de plus logique, alors, que d'en venir à se dire : Eh bien, s'il en est ainsi, s'il est juste de sacrifier le meilleur de la Nation, d'envoyer à la mort les hommes les plus patriotes, les plus intelligents, les plus dévoués, les plus loyaux de notre race, et tout cela au nom du salut de la Nation – et que cela ne serve à rien – et que l'on crache sur leur sacrifice – alors, quel droit à la vie garderaient les pires éléments, les criminels, les fous, les débiles, les asociaux, les Juifs, sans parler de nos ennemis extérieurs ? Les bolcheviques, j'en suis convaincu, ont raisonné de la même manière (2006 : 958).

---

<sup>31</sup> Cf. : Merle, Robert. 1952. *La Mort est mon métier*. Paris : Gallimard.

Il est ainsi possible de conclure que bien que Max Aue constate au début de ses mémoires qu'il n'a « rien à justifier », il semble finir par faire exactement cela. Mais il n'est pas clair qu'Aue tente de justifier ses actes. La raison en est qu'il ne s'excuse pas. Il est donc plus probable qu'il veut simplement, comme il le constate au début du récit, « mettre des choses au point » (*Ibid.* : 13) pour lui-même en faisant appel à une sorte de logique. Il essaye d'expliquer à travers des arguments et à travers la logique l'innommable catastrophe de la Deuxième Guerre mondiale.

À ce propos, la logique dont on parle ici est une logique d'absurdité. Selon notre compréhension, cette logique est une conception philosophique qui se réfère aux arguments qui comprennent l'ironie ou le paradoxe. C'est le type de raisonnement qui est rempli de contradictions et qui se déconstruit. C'est la raison et la logique qui ne sont pas compréhensibles par la raison même (Schufreider, 1983 : 68). Dans un passage très marquant du livre, Aue, après un rêve qu'il a fait à Auschwitz, partage avec nous une de ses pensées la plus significatives du récit qui, selon nous, résume le sujet de ce mémoire. Il écrit : « Et ainsi je venais à penser : le camp lui-même, avec toute la rigidité de son organisation, sa violence absurde, sa hiérarchie méticuleuse, ne serait-il qu'une métaphore, une *reductio ad absurdum* de la vie de tous les jours ? » (2006 : 888). Nous aimerions nous abonder dans le sens de Pauline de Tholozany qui offre l'analyse suivante de ces paroles frappantes de Max Aue :

Et, en effet, ce regard « pur » du rêve d'Aue comporte des éléments d'élucidation : le camp, espace reterritorialisé par excellence, quadrillé de rails, d'allées, et de bâtiments tous similaires, devient paradoxalement la figure inversée de la société aryenne fantasmée par le nazisme, mettant à jour le rêve inconscient de l'idéologie fasciste, comme projeté dans l'organisation des camps de concentrations voués à détruire les Juifs. Le rêve met en rapport le camp de concentration et son organisation de destruction avec son double, c'est-à-dire « la vie sociale » fantasmé par le nazisme, dont le but ultime est au contraire la reproduction et « la finalité de l'espèce » (Tholozany, 2010 : 206).

Lorsqu'Aue discute avec Ohlendorf de la Solution finale nous notons cette logique de l'absurde dans l'analyse et la comparaison qu'Ohlendorf fait avec l'ordre qu'ils ont reçu de tuer les juifs :

« Paradoxalement, c'est presque comme un ordre de Dieu de la Bible des Juifs, n'est-ce pas ? » (2006 :

326). Quelques lignes après il dit :

[...] notre devoir envers notre peuple, notre devoir de vrais nationaux-socialistes, est d'obéir. Même si *l'obéissance est le couteau qui égorge la volonté de l'homme*, comme disait saint Joseph de Cupertino. Nous devons accepter notre devoir de la même manière qu'Abraham accepte le sacrifice inimaginable de son fils Isaac exigé par Dieu. Vous avez lu Kierkegaard ? Il appelle Abraham le chevalier de la foi, qui doit sacrifier non seulement son fils, mais aussi et surtout ses idées éthiques. Pour nous c'est pareil, n'est-ce pas ? Nous devons consommer le sacrifice d'Abraham (*Ibid.* : 326-327).

Nous pensons que cette citation souligne à quel point le raisonnement des Nazis était complètement absurde. Pour croire que la Solution finale était un sacrifice noble et de la comparer à l'obéissance d'un ordre qui venait de Dieu est totalement incompréhensible et sans aucun sens à notre avis. Il y a bien sûr une deuxième explication pour cette citation. Cela vient du *Führerprinzip* (nous discuterons de ce principe dans le chapitre suivant) et le sentiment de devoir que les Nazis ressentaient envers le Volk et envers Hitler – qu'ils voyaient comme le sauveur du Volk.

Par ailleurs, la seule voix raisonnable du roman, celle du Lieutenant Voss affirme notre argument que cette logique et cette science nazie sont une d'absurdité :

Or en Allemagne, autrefois le plus grand pays scientifique du monde, la théorie d'Einstein est dénoncée comme science juive et récusée sans aucune autre explication. C'est tout simplement absurde, c'est ce que l'on reproche aux bolcheviques, avec leurs propres pseudosciences au service du Parti. C'est la même chose pour la linguistique et la prétendue anthropologie raciale. En linguistique, par exemple, la grammaire indo-

germanique comparée a permis de dégager une théorie des mutations phonologiques qui a une excellente valeur prédictive (*Ibid.* : 436).

Le roman de Jonathan Littell parle à maintes reprises de ce type de raisonnement ou d'une logique de non-sens qui se fonde sur des fausses conceptions ou des arguments construits par des mythes. Nous remarquons à travers des discussions comme celles que nous avons citées dans ce sous-chapitre l'utilisation et la manipulation des vieilles histoires et des croyances par les Nazis pour mettre en avance leurs plans dévoyés. C'est vers une analyse de la manipulation mythique que nous aimerions maintenant aborder.

### **2.3. La Manipulation à travers la mythification**

Dans le premier chapitre de cette étude nous avons discuté de l'idée de la mythification. La discussion qui suit est une élaboration de cette idée. Nous regarderons, en prenant des exemples des *Bienveillantes*, la manipulation des faits par l'utilisation et la construction des mythes.

Tout d'abord, pour revenir brièvement à l'anthropologie, un concept très important dans le cadre de cette discipline et comme nous l'avons remarqué dans notre discussion sur les *Bergjuden*, est celui de l'origine. Nous aimerions démontrer que ce terme est d'une manière aussi mythique. Comment détermine-t-on l'origine d'une race sinon par la différentiation ? Admettons que les différences en elles-mêmes ne soient pas mythiques. Pourtant, nous aimerions maintenir que les connotations, les sentiments qui y sont associés sont des sortes de mythes (des idées subjectives et sans véritables preuves). Dans son essai sur la responsabilité morale dans l'Holocauste, David Jones affirme que « les faits supposés qu'on a employés pour justifier le meurtre de millions de juifs n'ont pas été fondés sur des faits empiriques ou sur des évidences historiques », selon lui, ces faits « n'ont même pas été fondés sur des théories scientifiques ». Plutôt, ils étaient « composés des doctrines raciales pseudo-biologiques, des



mythes historiques, des phantasmes et des mensonges politiques » (1999 : 66<sup>32</sup>). Dans *Les Bienveillantes*, Voss explique parfaitement le non-sens de l'idée de l'origine des races :

L'anthropologie raciale, en comparaison, n'a aucune théorie. Elle postule des races, sans pouvoir les définir, puis avère des hiérarchies, sans les moindres critères. Toutes les tentatives pour définir les races biologiquement ont échoué. L'anthropologie crânienne a été un four total : après des décennies de mesures et de compilations de tables, basées sur les indices ou les angles les plus farfelus, on ne sait toujours pas reconnaître un crâne juif d'un crâne allemand avec le moindre degré de certitude. Quant à la génétique mendélienne, elle donne de bons résultats pour les organismes simples, mais à part le menton Habsbourg on est encore loin de savoir l'appliquer à l'homme. Tout cela est tellement vrai que pour rédiger nos fameuses lois raciales, on a été obligés de se fonder sur la religion des grands-parents ! On a postulé que les Juifs du siècle dernier étaient racialement purs, mais c'est absolument arbitraire. Même vous devez le voir. Quant à ce qui constitue un Allemand racialement pur, personne ne le sait, n'en déplaise à votre Reichsführer-SS. Ainsi, l'anthropologie raciale, incapable de définir quoi que ce soit, s'est simplement rabattue sur les catégories tellement plus démontrables des linguistes. Schlegel, qui était fasciné par les travaux de Humboldt et de Bopp, a déduit de l'existence d'une langue indo-iranienne supposée originale l'idée d'un peuple également original qu'il a baptisé aryen en prenant le terme à Hérodote. De même pour les Juifs : une fois que les linguistes avaient démontré l'existence d'un groupe de langues dites sémitiques, les racialisés ont sauté sur l'idée, qu'on applique de manière complètement illogique puisque l'Allemagne cherche à cultiver les Arabes et que le Führer reçoit officiellement le Grand Mufti de Jérusalem ! (2006 : 437-438).

Nous aimerions soutenir que le concept d'origine, comme nous pouvons le voir dans le discours de Voss, n'est rien qu'une invention de l'homme qui est fondé uniquement sur des jugements

---

<sup>32</sup> Ma traduction

et des idées subjectifs et qui n'a aucune relation à la vérité. Il faut ajouter et bien préciser que le problème en effet, n'est pas avec le concept d'origine même, mais plutôt les idées qu'elles génèrent. Il est également important de noter que l'origine dans notre argument ne parle pas nécessairement de l'Histoire ou de la chronologie. Si nous nous interrogeons sur l'origine d'un organisme, d'un être, d'un peuple, d'un pays, d'une langue, pour être capable de bien comprendre et constater l'origine il faut également s'interroger sur les différences entre les constituants de toutes ces catégories. Pour qu'il soit possible de savoir l'origine d'un peuple ou d'une race, comme nous l'avons vu dans *Les Bienveillantes* avec les *Bergjuden*, il est fondamental de savoir, comme nous l'avons expliqué, ce qui différencie les uns des autres. Ce que nous pouvons voir surtout avec la Question juive, est que l'homme était le créateur de l'origine, ce n'était pas une vérité qui existait déjà et qu'il fallait découvrir à travers l'observation empirique. L'origine de ce problème juif, était que les Nazis ont remarqué des différences entre eux-mêmes et les juifs et ont, subjectivement, décidé qu'il existait un problème posé par ce peuple. Ce n'était pas un problème qui a toujours existé ou un problème qui faisait fondamentalement partie du juif. C'est qu'un groupe d'hommes ont vu dans le juif quelque chose de méconnaissable, un *Autre* et a affirmé que cet *Autre* lui posait une menace qui devait être éliminée.

Leurs défenses raciales étaient aussi fondées sur des idées fausses et manipulées. Nous voyons cette idée lorsqu'Aue le constate pendant une discussion avec ses confrères :

« C'est tout simplement un problème racial, répondis-je. Nous savons qu'il existe des groupes racialement inférieurs, dont les Juifs, qui présentent des caractéristiques marquées qui à leur tour les prédisposent à la corruption bolcheviste, au vol, au meurtre, et à toutes sortes d'autres manifestations néfastes. Evidemment, cela n'est pas le cas de tous les membres d'un groupe. Mais en temps de guerre, dans une situation d'occupation et avec nos ressources limitées, il nous est impossible de procéder à des enquêtes individuelles.

Nous sommes donc obligées de considérer les groupes porteurs de risque dans leur ensemble, et de réagir globalement. Cela crée de grandes injustices, mais c'est dû à la situation exceptionnelle » (2006 : 434-435).

Pour terminer ce sous-chapitre, nous voudrions soutenir que la logique et la science nazie se sont fondées largement sur des conceptions dévoyées et des « preuves » falsifiées ; cela prouve le point de vue paradoxal et absurde de parler encore d'une « science ». N'est-ce pas l'opposé total de la science dont il faut parler ? Ne sommes-nous pas en présence d'une mythologie moderne ? Nous nous pencherons ensuite sur la mythologie grecque ancienne.

## **2.4. Culpabilité et responsabilité**

Le titre du roman, *Les Bienveillantes*, est une référence directe au mythe grec d'Oreste, dans lequel on rencontre ces créatures dont le rôle est d'assouvir la vengeance pour les crimes commis. Par conséquent, nous pensons que le titre et le complot du roman exige une discussion de la question de culpabilité et de responsabilité. Dans cette dernière partie de notre chapitre nous tournerons notre attention vers une analyse de cette question importante. Dans le roman de Littell nous sommes confrontés avec un grand nombre de crimes, particulièrement des meurtres (exception faite du génocide lui-même) commis par Aue et d'autres personnages dans le livre. Nous nous concernons principalement avec les crimes commis par Max Aue, mais discuterons également de deux autres homicides qui sont pertinents pour notre analyse dans ce sous-chapitre.

Pour commencer notre discussion, nous aimerions nous pencher sur la manière dont Aue aborde la question de sa responsabilité. Dans son article intitulé *Un langage impossible*, Serge Zenkine maintient que Max Aue n'a aucun sens de responsabilité morale pour ses crimes :

Moralement, il ne se repent pas, même bien après la guerre, au moment de rédiger son

récit ; c'est son corps qui « se repent » à sa place, et son statut exceptionnel de criminel et de « Témoin » se transcrit par les souffrances physiques – qui rappellent les convulsions d'un shaman ou la suffocation, « le manque d'air » d'un grand poète. Un assassin à grande échelle peut être rangé à côté de ceux-ci : l'hétérogénéité sacrée, positive ou négative, se répand sur eux tous (2010 : 242-243).

Nous aimerions soutenir l'analyse de Zenkine en vue du fait qu'Aue ne s'excuse pas avec une seule phrase dans un récit de plus de mille pages. Il semble ne pas croire être « responsable » du « travail » qu'il a effectué pendant la guerre. Cependant, nous ne nous concernerons pas à ce moment précis sur la question de sa responsabilité pour ses crimes de guerre, mais en discuterons plutôt dans notre dernier chapitre. Ce qui est important pour cette analyse est la question de sa culpabilité quant au matricide qu'il semble avoir commis.

Pendant une visite qu'Aue rend à sa mère et son beau-père en France, elle et son mari sont mystérieusement et violemment tués pendant la nuit. Aue et les jumeaux qui sont aussi restés dans la maison avec Héloïse, la mère d'Aue, et son mari, n'ont pas été touchés. Ils sont les seuls possibles témoins du meurtre, les jumeaux restent silencieux et Aue prétend ne pas avoir vu le crime. Pourtant, toute l'évidence le peint comme le coupable. C'est lui qui découvre les corps, il ne semble pas tout à fait choqué ni attristé par la scène de sa mère couverte de sang, il n'appelle pas la police et quitte la maison peu de temps après (2006 : 756-758). Il se réveille complètement nu et nous découvrons plus tard quand les deux policiers, Clemens et Weser, viennent à Berlin pour l'interroger pour leur enquête que des vêtements couverts de sang, de marque allemand, ont été trouvés sur la scène du crime (*Ibid.* : 1053).

Ces deux personnages, Clemens et Weser, qui sont introduits assez tardivement dans le roman, sont selon nous, les deux personnages, outre Max Aue, les plus importants dans *Les Bienveillantes*. Ils risquent de changer le destin d'Aue, parce qu'ils ont le pouvoir de dévoiler le matricide et l'homicide dont on le soupçonne et de le punir pour ces crimes. En effet, nous

n'apprenons jamais si Aue est vraiment coupable pour la mort de Moreau et de sa mère parce que les deux policiers sont tués à la fin du roman. Nous voudrions soutenir que le fait que le crime reste impuni et que nous ne sommes pas certains à la fin du roman de la culpabilité d'Aue n'est pas sans importance. Nous aimerions citer un passage qui nous explique peut-être la raison pour cela :

Le crime se réfère à l'acte, non pas à la volonté. Œdipe, lorsqu'il tue son père, ne sait pas qu'il commet un parricide ; tuer sur la route un étranger qui vous a insulté, pour la conscience et la loi grecques, est une action légitime, il n'y a là aucune faute ; mais cet homme, c'était Laïos, et l'ignorance ne change rien au crime [...]. Le lien entre volonté et crime est une notion chrétienne, qui persiste dans le droit moderne ; la loi pénale, par exemple, considère l'homicide involontaire ou négligent comme un crime, mais moindre que l'homicide prémédité ; il en va de même pour les concepts juridiques qui atténuent la responsabilité en cas de folie ; et le XIXe siècle a achevé d'arrimer la notion de crime à celle de l'anormal. Pour les Grecs, peu importe si Héraclès abat ses enfants dans un accès de folie, ou si Œdipe tue son père par accident : cela ne change rien, c'est un crime, ils sont coupables ; on peut les plaindre, mais on ne peut pas les absoudre – et cela même si souvent leur punition revient aux dieux, et non pas aux hommes. Dans cette optique, le principe des procès de l'après-guerre, qui jugeaient les hommes pour leurs actions concrètes, sans prendre en compte le hasard, était juste ; mais on s'y est pris maladroitement ; jugés par des étrangers, dont ils n'avaient les valeurs (tout en leur reconnaissant les droits du vainqueur), les Allemands pouvaient se sentir déchargés de ce fardeau, et donc innocents ; comme celui qui n'était pas jugé considérait celui qui l'était comme une victime de la malchance, il l'absolvait, et du même coup s'absolvait lui-même ; et celui qui croupissait dans une geôle anglaise, ou un goulag russe, faisait de même (2006 : 846-847).

Nous aimerions donc insister sur le fait que si le matricide et la responsabilité d'Aue restent un mystère à la fin du roman ceci n'est pas par hasard. Cela reflète selon nous la conception

grecque du crime et de la responsabilité comme elle est expliquée dans le passage du roman cité ci-dessus. Cela ne s'applique pas uniquement au matricide, mais aussi aux crimes de guerre, comme nous le verrons dans notre dernier chapitre. Même si Aue ne nie jamais sa participation au génocide, il n'a pas de problème avec sa recollection de souvenirs du temps qu'il a passé comme un officier SS ou SD, il se souvient de tous les petits et les grands détails. C'est seulement avec les meurtres de sa mère et son beau-père qu'il prétend avoir des soucis de rappel. Puisque Clemens et Weser poursuivent Aue sans cesse dès qu'ils le soupçonnent des meurtres de sa mère et de son beau-père, il n'est pas impossible de penser qu'ils sont les représentations masculines des Bienveillantes, ou des Érinyes. D'un autre point de vue, Julie Delorme nous offre une analyse différente de ces deux personnages :

Or, si les enquêteurs poursuivant Max Aue sont éliminés en cours de route – Weser est assassiné par les Russes dans le métro de Berlin tandis que Clemens est tué par Thomas -, les souvenirs de l'univers concentrationnaire continuent de le hanter et de le poursuivre non seulement jusqu'à la fin de la guerre mais jusqu'à ce qu'il prenne la plume pour écrire ses mémoires. C'est en ce sens que l'on peut considérer les souvenirs de son expérience en milieu concentrationnaire comme étant

« les bienveillantes ». Si l'on accepte cette hypothèse, l'écriture s'avérerait un moyen grâce auquel l'ex-bourreau parviendrait en quelque sorte à se déprendre de ses démons mémoriels qui le poursuivent sans cesse, comme les Euménides<sup>33</sup> s'acharnaient à suivre Oreste partout dans ses déplacements (2010 : 37).

Nous trouvons que son argument n'est pas sans mérite. Surtout lorsque nous prenons en compte les paroles du narrateur à la fin des *Bienveillantes*. Après la disparition des deux policiers, Aue constate que :

---

<sup>33</sup> Un terme synonymique pour Érinyes ou Bienveillantes chez les Romains.

Les Russes étaient partis plus loin. Dans l'allée arrivaient en trotant vers moi un petit éléphant, suivi de trois chimpanzés et d'un ocelot. Ils contournèrent les corps et passèrent le point sans ralentir l'allure, me laissant seul. J'étais fébrile, mon esprit se morcelait. Mais je me souviens encore parfaitement des deux corps couchés l'un sur l'autre dans les flaques, sur la passerelle, des animaux qui s'éloignaient. J'étais triste, mais sans trop savoir pourquoi. Je ressentais d'un coup tout le poids du passé, de la douleur de la vie et de la mémoire inaltérable, je restais seule avec l'hippopotame agonisant, quelques autruches et les cadavres, seul avec le temps et la tristesse et la peine du souvenir, la cruauté de mon existence et de ma mort encore à venir. Les Bienveillantes avaient retrouvé ma trace (2006 : 1390).

Nous devons nous demander qui peuvent être ces bienveillantes si ce ne sont pas les deux officiers de la Kripo ? Les souvenirs ? La conscience ? Il y a bien sûr une autre possibilité. Le matricide reste impuni après la mort de Clemens et Weser, mais les autres crimes – le meurtre de Thomas et les crimes de guerre, tous les morts qu'il a sur la conscience, restent ouverts au jugement.

En guise de conclusion, Yolanda Viñas del Palacio, quant à elle, trouve une explication totalement différente pour les morts des deux policiers dans le roman et qui donne par ailleurs une sommaire du sujet de ce chapitre :

Il nous semble, [...], que la fin tragique des policiers [Weser et Clemens] suppose le triomphe de Max et du non-sens qu'il représente, la justice et la vengeance relevant précisément de l'ordre du sens. Or, cet ordre, Max l'a respecté à sa manière, en imaginant que la barbarie obéissait à une logique autre que celle de l'absurde et l'arbitraire. Max a voulu saisir l'incompréhensible et le mal est entré dans sa vie. Son histoire sombre acquiert ainsi une dimension édifiante, puisqu'elle montre l'échec irrémédiable de toute tentative d'expliquer ce qui ne peut l'être (2010 : 256-257).

Dans ce chapitre nous avons vu comment le roman de Jonathan Littell a déconstruit la science nazie en montrant qu'elle s'est fondée sur des idées opposées à la science même. Nous avons également démenti les arguments logiques utilisés pour défendre le mal en raison de ce qu'ils contiennent des contradictions et des paradoxes qui les rendent absurdes et incompréhensibles. Finalement, nous nous sommes interrogés sur la présence de la mythologie dans le roman car elle soulève la question de responsabilité et du jugement selon le système grec et non judéo-chrétien. Nous examinerons cette idée plus en détail dans le dernier chapitre de ce travail. Nous aimerions ensuite aborder une analyse des crimes de guerre à travers les yeux du bourreau fictif Max Aue.



# **Chapitre 3 : Le Regard du bourreau intellectuel**

*Je voulais fermer les yeux, ou mettre la main sur mes yeux, et en même temps je voulais regarder, regarder tout mon saoul et essayer de comprendre par le regard cette chose incompréhensible, là, devant moi, ce vide pour la pensée humaine (Littell, 2006 : 56).*

Dans l'introduction de ce mémoire nous avons brièvement parlé des écrivains/survivants de la Shoah qui ont marqué la littérature concentrationnaire avec leurs témoignages de l'horreur des camps. Parmi ces auteurs sont des survivants des camps tels que : Imre Kertész, Elie Wiesel et Primo Levi. Outre ces auteurs il y a de nombreux auteurs de différentes disciplines qui ont tenté de trouver un sens au non-sens : des philosophes comme Hannah Arendt et Emmanuel Levinas, ainsi que des historiens comme Saul Friedlander, Raul Hilberg et Gerald Reitlinger. Bien que tous ces auteurs aient écrit sur le bourreau nazi des différents points de vues (nous étayerons notre travail sur l'œuvre d'Hannah Arendt dont nous examinerons le point de vue du bourreau dans le chapitre suivant), aucun de ces écrivains n'ont réussi à nous faire « connaître » l'esprit du bourreau. Rare est l'occasion de voir le crime du point de vue du bourreau lui-même. En raison de l'idée que le bourreau n'est pas autorisé à posséder une voix pour témoigner.

Il existe un grand nombre de penseurs et de chercheurs qui maintiennent que le bourreau n'a pas le droit de parler. Les tribunaux de Nuremberg, le procès d'Eichmann à Jérusalem et par ailleurs les mémoires publiées par Albert Speer plusieurs années après la guerre, nous offrent les exceptions qui nous permettent d'entendre les récits postérieurs de ceux qui étaient au centre de l'horreur. Grâce à la fiction de Jonathan Littell, nous avons une opportunité de vivre

l'horreur à travers les yeux du bourreau lui-même aux moments où les crimes ont lieu. Puisque le récit des *Bienveillantes* est écrit à la première personne du singulier le lecteur a l'occasion de voir les événements de plusieurs perspectives. Dans ce chapitre nous analyserons ce témoignage fictionnel et les implications d'avoir un bourreau nazi, tel que Max Aue, en tant que narrateur et mémorialiste. Nous nous pencherons tout d'abord sur la fiabilité d'un bourreau-témoin fictionnel et considérerons les bénéfices ainsi que les défis qui se présentent lorsqu'on est confronté à un narrateur comme celui des *Bienveillantes*.

### **3.1. Le Témoin quasi-historique et la fiabilité du narrateur**

Contrairement aux écrivains comme Elie Wiesel, Imre Kertész, Primo Levi ou même Hannah Arendt et les mémoires écrites par Albert Speer, l'auteur des *Bienveillantes*, Jonathan Littell, n'a pas réellement vécu la Shoah. Il est né seulement en 1968. De plus, le protagoniste de son roman, Maximilien Aue n'est pas un véritable personnage historique. À l'opposé du protagoniste du roman de Robert Merle, Rudolf Lang qui est fondé sur un vrai personnage de l'Histoire, il est purement fictionnel. Cependant, il se trouve en compagnie de grands personnages historiques de la guerre et à maintes reprises il a des tête-à-tête avec eux. Il rencontre Adolf Eichmann, Heinrich Himmler et même pour un bref moment, le Führer lui-même. De surcroît, les situations auxquelles il est présent et dont il témoigne ont vraiment eu lieu et se montrent très détaillées et justes. Les événements dont il est témoin sont historiquement corrects, le seul problème posé est que Max Aue n'a jamais existé et par conséquent il ne peut pas être décrit, ou considéré, comme un témoin historique ; pas de la même façon dont nous considérerions par exemple un personnage qui était un officier SD en réalité. Nous aimerions donc dans l'objectif de notre étude donner un autre nom au témoin comme Max Aue. Nous l'appellerons le « témoin quasi-historique ». Nous pensons qu'il est important de faire la distinction entre ce qu'on appelle le témoin historique et le témoin quasi-

historique parce que, comme Max Aue n'a pas en fait vécu la Shoah, bien que tous les faits qu'il rapporte soient corrects, son témoignage doit être vu d'un œil critique et nous devons prendre garde à ne pas faire de sa narration une généralisation de l'esprit du bourreau nazi. Par ailleurs, la tâche de Littell de faire parler celui dont on a souvent dit qu'il devait rester silencieux parce que son témoignage est un mépris total pour la mémoire des victimes, en est une qui a provoqué de nombreuses critiques. Charlotte Lacoste maintient que le roman de Littell, même si c'est de la fiction, ouvre les portes à ceux qui ne devront pas avoir le droit de témoigner et cela est, pour elle, inacceptable : « qu'en démocratisant le témoignage, on usurpe la position de la victime, on normalise et on banalise le génocide. Lacoste ne voit ni un témoin dans le bourreau, ni un témoignage dans son récit : [...] » (Lacoste, citée in Lamoureux, 2010 : 451). Julie Delorme affirme dans son article sur le roman controversé :

À l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, la fiction de Jonathan Littell rompt avec cette tradition en ce qu'elle représente l'expérience concentrationnaire dans une perspective qui, à bien des égards, va à l'encontre de celle des écrivains-témoins. La relation intrinsèque qui les lie de façon intime à l'événement les empêche d'avoir le recul nécessaire pour faire parler ceux qui les ont torturés ; le devoir du témoin-conteur étant justement de prendre la parole (au nom de tous les siens) afin de dénoncer ce qui s'est passé dans les camps. C'est d'ailleurs probablement pour cette raison que ce roman – malgré l'énorme succès qu'il remportât en librairie – a fait l'objet de vives controverses lors de sa sortie à l'automne 2006 (2010 : 31-32).

À l'encontre de ce qui vient d'être dit, nous aimerions soutenir que le protagoniste, Max Aue nous offre de nouveaux points de vue intéressants que nous analyserons maintenant. Liran Rizensky pose la question : « Quel meilleur témoin autre qu'un SS peut témoigner de ce qui s'est passé ? Après que la dernière victime fut tuée, qui restera pour raconter l'histoire sinon le

bourreau lui-même ?<sup>34</sup> » (2008 : 81). À travers le texte des *Bienveillantes*, nous pouvons remarquer l'importance du rôle du Nazi fictionnel de Littell en tant que témoin. Puisqu'il n'a pas réellement été présent pendant la guerre, on peut se poser des questions sur sa fiabilité en tant que témoin. Comment, Littell, peut-il créer un personnage comme Max Aue sans avoir personnellement vécu la Shoah et sans avoir été bourreau d'aucune sorte lui-même ? Par ailleurs, nous pouvons noter dans le roman qu'Aue n'est pas toujours certain de la différence entre la réalité et ce qu'il hallucine ou imagine se passer autour de lui. Nous sommes donc obligés de reconnaître que ce n'est pas aussi simple qu'examiner la vraisemblance et la vérité de son témoignage, mais d'analyser son statut de narrateur dans l'ensemble pour trouver la réponse à la question de sa fiabilité en tant que témoin du mal. Pour y parvenir, nous examinerons par la suite, d'abord les bénéfices de ce genre de témoin quasi-historique avant de tourner notre attention vers les problèmes posés par ce type de narrateur.

En premier lieu, nous pensons que ce que le témoin quasi-historique comme Max Aue peut nous donner de différent est le voyage avec un observateur et un narrateur presque omniprésent de la Deuxième Guerre mondiale. Nous expliquerons cette idée : puisqu'il n'est pas un vrai personnage de l'Histoire, il peut être présent partout où l'auteur le veut, à tout événement que l'auteur souhaite narrer dans son roman. Le lecteur peut vivre un grand nombre des atrocités de la Shoah à travers les yeux d'un seul observateur. Mais comme nous le verrons par la suite, ce seul observateur nous offre plusieurs points de vue. Par ailleurs, nous pouvons démontrer que sa « non-existence » lui permet d'être partout et de tout voir, et par conséquent la question de la vraisemblance ou de la vérité n'est pas vraiment un problème à cet effet parce que le lecteur est conscient dès le début du roman que Max Aue n'est qu'une pure invention, un moyen de permettre une expérience de pensée. Susan Suleiman confirme cette analyse dans son article sur la fiabilité d'un témoin qui est un bourreau fictif comme Max Aue, elle soutient

---

<sup>34</sup> Ma propre traduction

que puisqu'il est seulement un personnage fictionnel, le protagoniste des *Bienveillantes* peut posséder des qualités que des personnages historiques, même des grands acteurs de la Shoah, ne pourraient pas avoir. Aue est présent dans presque tous les grands lieux où une ou autre phase de la Deuxième Guerre mondiale (la Shoah par balles ainsi que les camps de concentration) s'est déroulée. De plus, par l'invention et la volonté de l'auteur, Aue possède l'intelligence nécessaire pour analyser les situations dans lesquelles il se trouve, ainsi que toutes les caractéristiques qu'il faut pour être un observateur à distance, pour rester un témoin « objectif ». Elle pense aussi qu'il dispose d'un certain sens de la moralité. Quant à elle, tout cela fait de lui un narrateur historique fiable (2009 : 5).

Mais quelle moralité peut-il exister dans un homme incestueux un homme qui commet le matricide et tue son meilleur ami, un homme qui semble n'avoir aucun sentiment de remords pour ses crimes de guerre ? D'après nos recherches, Suleiman est une des seules qui trouve le témoignage de Max Aue fiable. La plupart des critiques, comme nous l'avons remarqué, s'opposent l'analyse de Suleiman et voient dans Max Aue l'envers d'un narrateur ou d'un témoin (puisque'il occupe les deux rôles dans le roman) fiable. Nous aimerions maintenant considérer ce point de vue.

Dans son article intitulé, *À propos des Bienveillantes. Variations autour de la perversion*, Patrice Imbaud nous explique la raison pour laquelle le témoignage offert par Max Aue ne peut pas être considéré comme étant une réussite :

Malgré cette quête introspective la recherche de Max restera un échec car, bien que plus éclairé que l'ensemble de ses collègues, il demeure plein d'aveuglement, de dénégation et de mensonge. Il reste dans le domaine de l'erreur et de l'animalité car, ici toute trace d'humain a disparu. Le roman de Littell s'oppose de ce point de vue à la littérature née de l'expérience des camps [...] qui avaient canalisé l'horreur dans le cadre d'une

condamnation morale. Ici, point de condamnation morale, car c'est du viol de l'humain par les totalitarismes, par définition pervers, dont il est question (2010 : 188).

Le premier grand défaut donc du témoin quasi-historique est le fait qu'il n'a pas réellement vécu les années d'extermination. Bien que son témoignage soit fondé sur des recherches profondes et détaillées, il y manque un caractère fondamental : la vérité. Comment, quelqu'un qui n'a pas été un bourreau nazi, peut-il nous faire comprendre l'esprit de celui-ci ? Par conséquent, cela nous laisse nous poser des questions sur la fiabilité de ce témoin. Le deuxième problème est posé par ce que nous entendons par l'analyse de Patrice Imbaud comme un manque complet de moralité chez Max Aue. Certes, l'argument d'Imbaud mérite notre attention et nous devons abonder dans son sens ces points. Cependant, nous aimerions ajouter qu'il y a un autre défaut dans le protagoniste-bourreau qui est selon nous, plus marquant que sa non-fiabilité, que le manque de vérité. Dans *Les Bienveillantes*, ce n'est pas l'absence de vérité dans le personnage principal qui nous fait questionner sa fiabilité mais plutôt l'instabilité de son caractère. Peter Tame explique cette idée dans son article qui parle des lieux différents dans *Les Bienveillantes* en disant que :

En outre, un narrateur qui passe par autant d'étapes en se métamorphosant chaque fois paraît souvent peu fiable au lecteur averti, surtout dans la distinction, ou manque de distinction, qu'il fait entre la représentation du réel et du virtuel. Dans *Les Bienveillantes*, on n'est jamais très sûr de ce qui est censé être vrai ou réel d'une part et de ce qui est illusion, fantasme, onirisme d'autre part. Les deux dimensions s'interpénètrent, laissant le lecteur souvent incertain (2010 : 219).

Pour citer un exemple du roman qui démontre cette instabilité du narrateur nous avons choisi un passage dans lequel Aue raconte son incertitude d'un rêve qu'il a fait sur le Führer. Il se demande si c'était seulement un rêve ou si cela s'est vraiment passé :

Il me semblait toujours voir le grand châle rayé sur la tête et les épaules du Führer, je ne distinguais rien d'autre, à part sa moustache, impossible d'être sûr de quoi que ce soit. Ma pensée fuyait dans tous les sens, comme un banc de poissons devant un plongeur, je remarquai à peine le film principal, une bêtise anglophobe, je songeais toujours à ce que j'avais vu, cela n'avait aucun sens. Que ce fût réel me paraissait impossible, mais je ne pouvais accepter de croire que j'halluciniais. Qu'avait donc fait cette balle à ma tête ? M'avait-elle irrémédiablement brouillé le monde, ou m'avait-elle réellement ouvert un troisième œil, celui qui voit à travers l'opacité des choses ? (2006 : 671).

Pour terminer ce sous-chapitre, nous aimerions conclure que sur la question de la fiabilité du narrateur-témoin, il est possible d'y avoir deux réponses. La réponse dépend de ce que nous prenons en compte lorsque nous considérons la fiabilité. La première possibilité est de maintenir qu'il ne peut pas être fiable parce qu'il n'est pas un véritable personnage historique. Nous aimerions soutenir que cela n'est pas une question pertinente si nous parlons de et faisons la distinction entre témoin historique et le témoin quasi-historique. Parce que si on parle du témoin quasi-historique, la question de sa réalité historique est inutile car on sait qu'il n'est que pure invention. Pour cette raison, si nous devons trouver un problème de fiabilité cela doit uniquement être dans la considération de la fiction. Finalement, nous aimerions maintenir que le témoin quasi-historique nous offre plus de bénéfices que de défauts. Le plus grand défaut est qu'il donne une voix au bourreau, à celui qui « n'a pas le droit de parler ». Mais nous aimerions soutenir que pour arriver à un meilleur entendement de la Shoah, il faut essayer de comprendre l'esprit du bourreau. Cela devient possible à travers l'expérience de pensée qui soulève de nouvelles questions sur le bourreau-nazi et le seul défaut avec cela est l'absence de vérité – ce qui n'est pas une nécessité lors d'une expérience de pensée.

Nous aimerions dans le sous-chapitre suivant tourner notre attention vers une discussion plus détaillée de cette expérience.

## **3.2. Max Aue : la caméra humaine**

Le personnage principal des *Bienveillantes*, Max Aue joue le rôle de témoin, d'analyste, de critique et de participant. Avec ce personnage qui occupe tous ces rôles différents le lecteur a une occasion de voir l'opération de la Machine nazie sous plusieurs angles. Cela est grâce au regard caméra adopté par Aue. Tout comme l'œil de la caméra d'un film, il nous mène partout, il voit tout, même ce que les autres personnages ne voient pas. Le lecteur a accès à l'esprit du bourreau à travers les pensées du protagoniste, au fonctionnement de la Machine à travers les observations et les discussions d'Aue et ses confrères. Dans ce sous-chapitre, nous analyserons les multiples regards du protagoniste et ce qu'ils signifient.

Pour commencer notre discussion nous aimerions discuter de la fonction qu'il a en tant qu'observateur. Puisqu'il est le narrateur du roman Max Aue est présent à tous les événements et pendant toute l'intrigue. Il est important de noter qu'il n'y participe presque jamais, la plupart du temps il est présent uniquement en tant qu'observateur. Il regarde tout à distance sans jamais vraiment vouloir intervenir. Nous remarquons ainsi qu'il fonctionne comme une caméra qui ne fait qu'enregistrer des images. C'est relativement tôt dans le récit que Max nous fait savoir son rôle et qu'il compare son regard à celui d'une caméra :

La passion de l'absolu y participait, comme y participait, je m'en rendis compte un jour avec effroi, la curiosité : ici comme pour tant d'autres choses de ma vie, j'étais curieux, je cherchais à voir quel effet tout cela aurait sur moi. Je m'observais en permanence : c'était comme si une caméra se trouvait fixée au-dessus de moi, et j'étais à la fois cette caméra, l'homme qu'elle filmait, et l'homme qui ensuite étudiait le film (2006 : 161).

Il y a seulement un événement dans le roman auquel Aue n'est pas présent en tant qu'observateur – la mort de sa mère et de son beau-père. Nous savons qu'il est physiquement présent dans la maison quand les meurtres ont lieu, et le lecteur se doute qu'il est la personne coupable d'avoir commis ces meurtres (bien que ce ne soit jamais avoué par Aue et que sa



culpabilité ne soit jamais exactement prouvée), il ne l'observe pas, et il n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé. Le lecteur n'a qu'un bref témoignage donné par Aue de la scène post-mortem lorsqu'il découvre avec horreur les deux corps. Pauline de Thalozyan l'affirme :

La majorité des meurtres narrés dans le livre est donc d'une visibilité maximale, alors que le crime familial, lui, n'est ni montré ni commenté. Il est l'angle mort de la vision totalisante d'Aue. À aucun moment il ne s'interrogera sur ce crime, dont tout prouve pourtant qu'il l'a commis. En un sens, le crime orestien n'est pas pour autant complètement occulté par le regard narratif, puisqu'en subsistent les traces, traces décrites d'abord par Aue (les deux corps, leurs positions, le sang) puis par les deux policiers (le costume allemand souillé, les traces de pas) [...] (2010 : 208).

Avec le paragraphe cité ci-dessus nous pouvons noter que le rôle de cette caméra n'est pas celui d'une caméra ordinaire. Aue n'observe pas simplement. Il s'agit, nous pouvons dire, d'une caméra réflexive. C'est-à-dire, une caméra qui filme des images autour d'elle mais qui se filme aussi. Non seulement cette caméra peut-elle se filmer mais elle peut également critiquer les images qu'elle enregistre. Cette comparaison de la caméra est très marquante du rôle que Max Aue joue dans le roman. Au début du récit, il observe les atrocités de l'extérieur (il évite d'y participer), il s'observe en regardant le rôle qu'il joue dans tout ce qui se passe autour de lui. L'image de la caméra humaine qui s'observe et s'étudie revient à plusieurs reprises dans le récit :

Mais là justement se situait le problème : à m'observer ainsi, en permanence, avec ce regard extérieur, cette caméra critique, comment pouvais-je prononcer la moindre parole vraie, faire le moindre geste vrai ? Tout ce que je faisais devenait un spectacle pour moi-même ; ma réflexion elle-même n'était qu'une autre façon de me mirer, pauvre Narcisse qui faisais continuellement le beau pour moi-même, mais qui n'en étais pas dupe (*Op.cit.* : 640).

Cette citation introduit une autre possibilité de la signifiante de la caméra dans le roman. Ne pouvons-nous pas par ailleurs nous demander si cette caméra sert aussi de conscience à Aue? Nous ne pensons pas que cette analyse soit impossible. L'observation de soi n'est-ce pas la conscience ? Nous remarquons que cette idée est très importante dans le récit des *Bienveillantes* :

Aue s'observe, s'étudie, et cherche à inventorier ses réactions, surpris qu'il est de ne pas réagir davantage aux atrocités dont il est témoin et auxquelles il participe. « Eclaircir » les « points obscurs », et « voir si la souffrance se manifeste une fois ces souvenirs sur le papier » : tel est, au début du roman, l'entreprise annoncée par le narrateur (Tholozany, 2010 : 197-198).

Si nous souhaitons poursuivre cette analyse à l'extrême nous pouvons soutenir que cette caméra et l'interprétation de la conscience sont d'ailleurs une référence à l'Autre. Cet Autre étant le « juif ». L'Autre l'observe et le regarde et il se voit dans le regard de l'Autre. Il est conscient de l'Autre qui le regarde et l'aperçoit. L'Autre, comme la conscience est comme un miroir qui permet à Max Aue de se voir. En regardant le juif, le bourreau nazi se voit. Lors d'une discussion avec Aue, Mandelbrod constate que la raison pour laquelle les juifs sont une menace pour les Allemands est parce que le juif est son plus grand semblable : « Et c'est donc pour cela que les Juifs sont, de tous nos ennemis, les pires de tous, les plus dangereux ; les seules qui valent vraiment la peine d'être haïs. Ce sont nos seuls vrais concurrents, en fait. Nos seuls rivaux sérieux » (2006 : 651). La sœur de Max Aue, Una, partage cette pensée. Lorsqu'Aue discutent des victimes de la Shoah avec le mari de celle-là, Von Üxküll, elle partage son point de vue sur ce sujet :

« Moi, énonça alors dans cette chaude lumière dorée Una, qui nous avait écoutés en silence, je sais pourquoi nous avons tué les Juifs. » [...]. « En tuant les Juifs, disait-elle, nous avons voulu nous tuer nous-mêmes, tuer le Juif en nous, tuer ce qui en nous

ressemblait à l'idée que nous nous faisons du Juif. Tuer en nous le bourgeois pansu qui compte ses sous, qui court après les honneurs et rêve de pouvoir, mais un pouvoir qu'il conçoit sous les traits d'un Napoléon III ou d'un banquier, tuer la moralité étriquée et rassurante de la bourgeoisie, tuer l'économie, tuer l'obéissance, tuer la servitude du Knecht, tuer toutes ces belles vertus allemandes. [...]. Car si Juif, de nos jours, veut encore dire quelque chose, cela veut dire Autre, un Autre et un Autrement peut-être impossibles, mais nécessaires » (*Op.cit.* : 1247-1248).

Ainsi nous pouvons voir que de la même manière que la conscience, l'Autre le hante, le fait se questionner. Nous pourrions soutenir que c'est à cause de cet Autre, à cause du juif que sa conscience le hante. Dans un autre ordre d'idées, nous pouvons dire qu'il est ironique qu'autrui, celui qui me ressemble le plus est celui que j'aperçois le plus comme étant *autre* que moi. Puisque l'Autre, le juif pour l'antisémite, m'est une réflexion de moi-même, il faut faire de lui un objet avant qu'il n'en fasse de même (les Nazis sont allés plus loin et se sont dit qu'il fallait *tuer les juifs avant qu'ils ne nous tuent*). Nous faisons à nouveau référence à l'article de Pauline de Tholozany pour confirmer notre argument :

Si le voyeurisme consiste justement à essayer d'éviter le regard de l'autre, s'il s'agit effectivement d'une stratégie palliative de diffraction, l'autre pourtant vient inévitablement hanter le voyeur. La perversion voyeuriste est une tactique que le sujet met en place pour justement contourner l'autre. Mais la perversion en elle-même [...] est un détournement, un détournement qui permet de nier l'autre et de faire sans lui. Cet autre est constamment une menace (2010 : 202).

Son analyse nous fait penser à l'œuvre du philosophe, Jean-Paul Sartre, dont le thème principal est la question de l'altérité. Nous pensons qu'il est nécessaire d'expliquer en plus de détail cette idée de l'altérité pour solidifier notre argument avant de continuer notre analyse du roman de

Littell. Dans son livre *l'Être et le néant*, Sartre explique que le regard de l'Autre est tout à fait déterminant. Il affirme que c'est dans les yeux de l'Autre qu'on se voit :

Nous pouvons saisir à présent la nature du regard : il y a, dans tout regard, l'apparition d'un autrui-objet comme présence concrète et probable dans mon champ perceptif et, à l'occasion de certaines attitudes de cet autrui, je me détermine moi-même à saisir par la honte, l'angoisse, etc., mon « être-regardé » (1943 : 340).

Il est important de noter qu'il ne suffit pas simplement que l'Autre me regarde pour me rendre en objet. Quand autrui me regarde, il me force à « porter un jugement sur moi-même » (*Ibid.* : 276). Mais cela encore n'est pas suffisant – pour que son regard me transforme en objet, il faut la reconnaissance de ma part. Il faut accepter ce que je vois de moi-même dans les yeux d'autrui comme étant une représentation de la vérité (*Ibid.*).

Dans *Les Bienveillantes*, nous pouvons remarquer cette pensée de Sartre avec le protagoniste, Max Aue. Le regard est un thème primordial dans le roman. Très souvent, Aue a le rôle d'objectifier les autres (mais ce n'est pas toujours le cas, nous le verrons), surtout les victimes qu'il voit des fois comme des insectes (et voilà une des raisons pour laquelle le bourreau ne peut pas parler). Mais quand on lit attentivement le récit, nous voyons que le regard des victimes, rend Aue un objet à son tour. C'est à travers les regards des juifs qu'il est jugé et qu'il s'observe aussi. Cependant, nous devons souligner qu'il y a une chose bien étrange avec le regard des autres et avec le regard en général dans le roman de Littell. Tout au long du récit, nous n'entendons qu'une seule voix, ne voyons les événements que d'un seul regard, celui de Max Aue. Même les regards des autres qu'il décrit sont en réalité Aue qui les voit le voir et qui s'en aperçoit.

Dans un autre ordre d'idées, Pauline de Tholozany maintient dans son article que la caméra omniprésente qui se trouve au-dessus de la tête de Max Aue sert à nous donner plus de points de vue de l'horreur dont il est témoin. Elle soutient :

À la fois caméra, acteur, analyste du film qu'il met en scène, le narrateur cherche à multiplier les points de vue sur l'horreur, afin d'en arriver à une compréhension totale et exhaustive. Cette obsession de l'objectif filmique, qu'Aue imagine fixé au-dessus de lui, hante ses nuits [...] (2010 : 201).

Nous sommes d'accord avec son analyse dans une certaine mesure. Aue n'est pas seulement témoin de l'horreur par rapport au génocide (c'est-à-dire qu'il ne nous raconte pas uniquement les meurtres qu'il observe), il est aussi témoin dans les coulisses, il est présent à la prise de quelques-unes des plus grandes décisions de la Solution finale. Nous aimerions ajouter à cette analyse qu'il est vrai que nous voyons de « plusieurs » points de vue les atrocités qui se déroulent sur le Front de l'Est en Ukraine jusqu'à la libération d'Auschwitz : nous voyons Aue observer les autres à distance en écrivant ses rapports, de tout près lorsqu'il discute avec ses confrères et ses supérieurs, et par ailleurs de l'intérieur quand il s'observe et s'analyse et partage avec le lecteur ses pensées et ses critiques de ce qu'il voit autour de lui. Cependant, nous pouvons soutenir que finalement ce sont tous les points de vue d'Aue – un seul homme, une seule voix. Par conséquent nous devons nous demander si ce rôle de caméra qu'il joue multiplie vraiment les points de vue dans le roman ? À part le fait que Max Aue observe et participe à l'horreur simultanément. Une compréhension « totale » de l'horreur, est-elle même possible avec un narrateur qui est l'unique voix qui témoigne ? Nous répondons négativement à cette question. Nous pensons qu'il serait plus exact de dire que son regard multiplie les angles desquels nous voyons la violence et les crimes, que de dire qu'il multiplie les points de vue car il n'y en a qu'un seul.

Dans le roman nous remarquons que Max Aue abandonne très souvent le besoin de s'observer et de s'analyser. Il perd au cours du récit sa moralité, son humanité et devient automate. Plus il avance dans la guerre plus il est témoin et devient participant aux atrocités, plus il devient observateur indifférent. La prochaine référence dans le récit à la caméra affirme cette analyse :

Dans ce rêve je parcourais, mais comme en l'air, à différentes hauteurs, et plutôt comme un pur regard ou même une caméra que comme un être vivant, une cité immense, sans fin visible, d'une topographie monotone et répétitive, divisée en secteurs géométriques, et animée d'une circulation intense. Des milliers d'êtres allaient et venaient, entraient et sortaient de bâtiments identiques, remontaient de longues allées rectilignes, descendaient sous terre par des bouches de métro pour ressortir à un autre endroit, incessamment et sans but apparent. Si je, ou plutôt ce regard que j'étais devenu, descendais dans les allées pour les détailler de près, je constatais que ces hommes et ces femmes ne se distinguaient les uns des autres par aucun trait particulier, tous avaient la peau blanche, les cheveux clairs, les yeux bleus, pâles, perdus, les yeux de Höss, les yeux de mon ancienne ordonnance Hanika, aussi, au moment de sa mort à Kharkov, des yeux couleur de ciel (2006 : 886).

Nous reviendrons dans le sous-chapitre suivant à cette idée de la perte de moralité et de l'indifférence. Le paragraphe que nous venons de citer est selon nous, un des plus importants du livre. Il semble au premier égard confirmer la théorie de la banalité du mal – une description d'un système très mécanique et automate. Mais en le relisant attentivement nous pouvons noter un ton d'ironie, presque de critique de ce système bureaucratique. Ce que nous pouvons noter dans le passage cité ci-dessus est que dans ce rêve, Max Aue ne fait pas partie de ce système bureaucratique. Il se place en dehors du système en adoptant le rôle de la caméra objective qui observe à distance. Selon nous, cela crée un ton critique. Ensuite, nous pouvons remarquer que le vocabulaire qu'Aue utilise dans sa description du système et des personnes qui font partie de celui-ci démontre qu'il trouve cela assez hypocrite. Lorsqu'il décrit les yeux des aryens comme étant « pâles et perdus » et qu'il les compare aux yeux au moment de la mort cela crée

une image nihiliste mais aussi critique parce qu'il voit ces gens qui enlèvent si facilement l'humanité des autres comme étant eux-mêmes non-humains, des automates, des êtres vidés d'humanité.

Pour revenir à un point du début de notre discussion dans ce sous-chapitre nous aimerions souligner que des trois points de vue offerts par la caméra humaine, bien plus qu'analyste ou critique, Aue est observateur. Observateur à distance. Au début du récit il semble avoir une conscience, mais peu à peu il la perd. Au milieu du roman il devient vraiment comme une caméra, une machine, rien qu'un reporter de ce qu'il voit autour de lui. Il ne s'engage pas. Le mal ne l'affecte plus aussi souvent qu'au début du récit. Lorsqu'Aue est blessé à Stalingrad il reçoit une balle au milieu du front qui laisse une cicatrice qui devient pour lui le symbole d'un troisième œil qui lui donne un nouveau sens. Cependant, il n'arrête jamais de se contempler :

Mon œil pinéal, vagin béant au milieu de mon front, projetait sur ce monde une lumière crue, morne, implacable, et me permettait de lire chaque goutte de sueur, chaque bouton d'acné, chaque poil mal rasé des visages criards qui m'assaillaient comme une émotion, le cri d'angoisse infini de l'enfant à tout jamais prisonnier du corps atroce d'un adulte maladroit et incapable, même en tuant, de se venger du fait de vivre (2006 : 734).

Yolanda Vinas del Palacio dans son article sur le roman de Jonathan Littell trouve problématique que Max Aue prend le temps de s'observer quand il y a tellement de mal qui se passe autour de lui : « Aue se contemple, tandis qu'autour de lui, devant lui, des milliers d'innocents périssent » (2010 : 249). Comment arrive-t-il à penser à lui-même, à ses problèmes personnels au milieu de toutes les atrocités qui l'entourent ? Est-ce parce que tout cela lui est égal, est-il trop narcissique, indifférent à la souffrance des autres ? Nous aimerions ainsi tourner notre attention vers l'analyse de ce « narcissisme ».

### **3.3. Le Témoin indifférent ?**

Comme nous l'avons établi dans notre analyse sur la fiabilité du narrateur, à travers le roman nous nous rendons compte que Max Aue n'est pas une personne consistante. Il s'adapte à son environnement, aux personnes qui l'entourent et change souvent d'avis. Nous le voyons sans cesse qu'Aue alterne entre l'indifférence et ce que nous pourrions nommer la curiosité passionnée. Le plus important pour nous est son regard par rapport aux juifs et aux autres victimes qui change constamment dans le récit. Dans ce sous-chapitre c'est cette variation entre deux extrêmes autour de l'observation de la violence et l'atrocité qui nous intéressera.

Avec le premier témoignage du récit qu'Aue nous offre, nous rencontrons un bourreau qui n'est pas tout à fait indifférent ni complètement à distance :

Les cadavres s'entassaient dans une grande cour pavée, en monticules désordonnés, dispersés çà et là. Un immense bourdonnement, obsédant, occupait l'air : des milliers de lourdes mouches bleues voletaient sur les corps, les mares de sang, de matières fécales. Mes bottes collaient aux pavés. Les morts gonflaient déjà, je contemplai leur peau verte et jaunâtre, les visages informes, comme ceux d'un homme battu. L'odeur était immonde; et cette odeur, je le savais, c'était le début et la fin de tout, la signification même de notre existence (2006 : 56).

Nous pouvons voir dans cette citation, Max Aue, qui est à ce moment du roman encore au commencement de sa carrière dans la SS/SD, qui contemple avec curiosité et dégoût la scène des cadavres des victimes exposés en plein vue publique. Il n'est pas horrifié ou particulièrement touché par cette scène, mais il ne reporte pas mécaniquement ce qu'il observe. Ce qu'il voit le fait réfléchir. Ce que nous pouvons également remarquer dans ce témoignage est le caractère qui est vraiment fondamental dans le personnage de Max Aue : la curiosité. La curiosité de regarder le mal pour essayer à le comprendre à tout prix – en prenant même le



risque de se perdre dans l'abîme. En lisant *La République* de Platon, Aue tombe sur un passage qui selon lui décrit ce qu'il vit en voyant les corps morts de tous ces juifs :

« [...] et il conçut un désir de les regarder, et en même temps ressentit du dégoût à cette pensée, et voulut se détourner. Il lutta ainsi avec lui-même et plaça sa main sur les yeux, mais à la fin il succomba à son désir et, s'écarquillant les yeux avec les doigts, il courut vers les corps, disant : « Voilà, soyez maudits, repaissez-vous de ce joli spectacle !<sup>35</sup> »

(2006 : 147-148).

Il continue en disant que pour les autres soldats c'était seulement le désir de regarder qu'ils partageaient avec le personnage du Platon. Le dégoût, pour eux, était substitué avec le plaisir. Il ajoute que le plus grand plaisir vécu par certains d'entre eux venait de la participation dans la violence. Mais quant à Aue, ces hommes-là étaient des malades qui ne pouvaient faire autrement (*Ibid.*). Pour les non-malades il attribue une autre origine au plaisir :

Quant aux autres, que la chose leur répugnât ou les laissât indifférents, ils s'en acquittaient par sens du devoir et de l'obligation, et ainsi tiraient du plaisir de leur dévouement, de leur capacité à mener à bien malgré leur dégoût et leur appréhension une tâche si difficile [...]

(*Ibid.*).

Aue, autant qu'il soit curieux, semble toujours hésiter à participer. Participer dans ou contre l'horreur. Patrice Imbaud suggère que le protagoniste des *Bienveillantes* est un bourreau pas comme les autres car il éprouve de la sympathie pour les victimes. Il soutient de plus que la diarrhée et les vomissements dont Aue souffre au cours de la guerre démontre qu'il souffre avec autrui et qu'il ne supporte pas de voir leur douleur en sachant qu'il ne peut rien faire pour les aider (2010 : 38). Nous devons démentir cette analyse. Nous ne pensons pas que Max Aue

---

<sup>35</sup> C'est l'auteur qui le souligne

ait de la sympathie envers les victimes. En ce qui nous concerne, c'est plutôt par dégoût et fatigue qu'il devient physiquement malade. Vicky Colin soutient cette hypothèse :

Outre ses sentiments pervers, ses mensonges, ses crimes personnels et son égoïsme sans bornes, c'est aussi un homme dépourvu de principes moraux. Il n'éprouve aucune culpabilité pour ses crimes militaires ni pour ses crimes personnels. Il s'analyse lui-même comme s'il était hors de son corps, mais il ne se juge pas dans l'absolu. Le peu que Max éprouve de répulsion pour ses crimes ne vient pas de son esprit, mais d'une réaction purement physique. Ses vomissements et diarrhées peuvent, par extension, être vus comme le signe de l'écœurement physique d'Aue à l'égard de ses actes, mais il ne parviendra pas à formuler ces sentiments explicitement (2008 : 23).

Il n'arrive presque jamais dans le récit qu'il exprime des sentiments de pitié pour les victimes ou se demande pourquoi on fait souffrir les gens d'une telle manière. Par ailleurs, nous ne pensons pas que ce soit le fait de ne pas *pouvoir* aider, c'est de ne pas *vouloir* le faire. Nous le voyons quand il se trouve à une église où les Nazis sont en train de battre les juifs en Ukraine en présence d'un prêtre qui ne peut pas supporter la scène et qui souhaite mettre fin à cette violence. Quand le prêtre l'implore de leur ordonner d'arrêter, Aue reste silencieux et ne fait aucun mouvement (2006 : 76). Lorsque tout est terminé et il ne reste que les cadavres, le prêtre lui demande à nouveau son aide pour porter les corps ailleurs, il ne dit rien. Il partage avec nous son indifférence à cette requête : « [...] je n'avais aucune intention de l'aider ; l'idée de toucher un de ces corps inertes me répugnait » (*Ibid.* : 78).

Petit à petit, tout au cours du roman, Aue perd sa curiosité ainsi que l'envie de comprendre et se perd de plus en plus loin dans l'abîme. Au milieu du roman, il semble avoir perdu tout espoir :

En Ukraine ou au Caucase, des questions de cet ordre me concernaient encore, je m'affligeais des difficultés et en discutais avec sérieux, avec le sentiment qu'il s'agissait

là de problèmes vitaux. Mais ce sentiment semblait s'être perdu. Où cela, à quel moment ? A Stalingrad ? Ou après ? J'avais cru un moment sombrer, submergé par les histoires remontées du fond de mon passé. Et puis, avec la mort stupide et incompréhensible de ma mère, ces angoisses aussi avaient disparu : le sentiment qui me dominait à présent était une vaste indifférence, non pas morne, mais légère et précise. Mon travail seul m'engageait, je sentais qu'on m'avait proposé là un défi stimulant qui ferait appel à toutes mes capacités, et je souhaitais réussir – non pas en vue d'un avancement, ou d'ambitions ultérieures, je n'en avais aucune, mais simplement pour jouir de la satisfaction de la chose bien faite (*Ibid.* : 815).

Marina Davies dans son chapitre dans un livre d'études réunis sur *Les Bienveillantes* affirme qu' : « il n'existe que par son regard, et il n'est autre que ce regard. Comme les êtres humains parfaits dans son camp parfait, il est sans particularité, et certainement sans âme » (Davies, 2010 : 184).

Pour dévier brièvement de notre sujet de discussion nous aimerions ajouter à cette idée de variation dans le roman. En outre le contraste entre indifférence et curiosité passionnée, Patrice Imbaud introduit ici une autre bipolarisation dans *Les Bienveillantes*, la culture et la barbarie :

Il est le siège d'une dualité et d'une ambiguïté irréductibles entre la figure de l'intellectuel et celle du bourreau, entre culture et barbarie. Les références à la littérature et à la musique ne sont qu'un leurre et s'intègrent dans un contexte culturel qui n'est, en définitive, qu'une mise en scène (2010 : 187).

Nous pensons qu'à travers cette dualité dans le roman nous voyons un autre moyen de montrer l'horreur absolue et l'incompréhensibilité de la Shoah. Parmi tout le mal et la souffrance, le non-sens, parmi des actes les plus inhumains et barbares, un grand nombre des acteurs étaient des hommes et des femmes cultivés comme Max Aue.

Ce qui est curieux dans le roman de Littell est que parmi les témoignages qui semblent pointer à l'indifférence et à une expérience objective et presque scientifique, il y a des instants où Aue

exprime une vague empathie et le contraire d'indifférence vis-à-vis des atrocités dont il est le témoin. Cela est le plus évident lorsqu'il est présent à Auschwitz :

Tout cela rendait la scène encore plus oppressante, malgré leurs étoiles jaunes ç'auraient pu être des villageois allemands ou au moins tchèques, et cela me donnait des pensées sinistres, j'imaginai ces garçons propres ou ces jeunes filles au charme discret sous les gaz, pensées qui me soulevaient le cœur, mais il n'y avait rien à faire, je regardais les femmes enceintes et les imaginai dans les chambres à gaz, leurs mains sur leurs ventres arrondis, je me demandais avec horreur ce qui arrivait au fœtus d'une femme gazée, s'il mourait tout de suite avec sa mère ou bien lui survivait un peu, emprisonné dans sa gangue morte, son paradis étouffant, et de là affluaient les souvenirs de l'Ukraine, et pour la première fois depuis longtemps j'avais envie de vomir, vomir mon impuissance, ma tristesse, et ma vie inutile (2006 : 1127-1128).

Nous trouvons ce passage un des plus remarquables du roman. C'est un passage lugubre, très lourd dans lequel Aue exprime des pensées insupportables. Par ailleurs, c'est un paragraphe dans le récit, peut-être le seul, dans lequel nous remarquons un sentiment de compassion dans le témoignage de Max Aue. Ici, quand il a mal au cœur, ce n'est pas par dégoût mais vraiment parce que ce qu'il observe, les pensées qui lui viennent en tête, lui sont tellement insupportables et incompréhensibles. Cependant, nous ne pouvons pas faire un jugement sur la question de sa moralité sur un seul passage. Nous aimerions donc examiner cet aspect dans notre chapitre final.

Pour terminer cet avant-dernier chapitre, nous avons démontré que bien que le personnage principal des *Bienveillantes* ne soit qu'une invention de la fiction son rôle en tant que témoin quasi-historique nous donne l'occasion de voir le déroulement d'une grande partie de la Deuxième Guerre mondiale à travers le point de vue d'un bourreau. D'ailleurs, nous avons établi que la fonction de « caméra humaine » qu'il occupe nous permet de voir sous plusieurs

angles les atrocités de la guerre. Or, après avoir souligné l'importance accordée à l'observation et en outre, la réflexion qui l'accompagne nous devons nous interroger sur les implications d'un bourreau qui est aussi songeur et curieux que Max Aue pour les questions de responsabilité et de moralité.

# **Chapitre 4 : Une Enquête sur les questions de la responsabilité et du mal dans *Les Bienveillantes***

Après le procès d'Adolf Eichmann à Jérusalem (1961-62), la conception de la banalité du mal, d'abord introduite dans le vocabulaire de la Shoah par Hannah Arendt, a sollicité beaucoup d'attention. Il s'agit d'un concept qui est devenu presque synonymique avec l'Holocauste et plus précisément avec une certaine conception du bourreau nazi. Il n'est donc pas surprenant qu'un livre qui a pour protagoniste un bourreau nazi qui déclare au début de son récit qu'il est « un homme comme les autres » (2006 : 43) puisse rappeler ce concept. Dans ce dernier chapitre de notre corpus nous aimerions nous pencher sur cette idée, et nous tenterons plus exactement d'établir, en examinant méticuleusement le texte, si le roman de Littell affirme et reflète bien ce terme ou s'il le dément. Avant que nous ne commencions cette démarche nous voudrions d'abord discuter de ce que le terme de la banalité du mal signifie pour Arendt, ainsi que d'autres interprétations du concept.

## **4.1. Un concept controversé**

Depuis son apparition le terme de banalité du mal a obtenu énormément de soutien parmi des spécialistes de la Shoah mais il est également devenu le sujet d'un grand débat pour plusieurs critiques, chercheurs et spécialistes de la Deuxième Guerre mondiale. Nous aimerions poser la question suivante : pourquoi le concept de Hannah Arendt a-t-il été si controversé ? Pour répondre à cette question nous pensons qu'une brève introduction à ce concept s'impose. Dans l'introduction de notre étude, nous avons déjà vu la définition de la banalité du mal mais nous croyons qu'il serait intéressant de réexaminer la signification de ce concept avant de continuer

notre discussion et notre analyse. La banalité du mal est une idée complexe mais nous voudrions en donner la définition simplifiée :

[...] la nature factuelle du mal perpétré par un être humain qui n'avait pas réfléchi – par quelqu'un qui n'avait jamais pensé à ce qu'il faisait, au cours de sa carrière d'officier de la Gestapo chargé du transport des Juifs et comme accusé à la barre (Arendt, 2005 : 15-16).

Nous aimerions à ce point en discuter un peu plus en détail. Nous devons préciser que ce n'est ni notre intention ni le but de notre étude d'analyser l'œuvre d'Hannah Arendt, parce que ce chapitre n'est pas centré autour de la banalité de mal même, mais plutôt sur la représentation de celle-ci dans l'ouvrage de Jonathan Littell.

Dans la préface de la traduction française du livre d'Arendt, *Hannah Arendt : Responsabilité et jugement*, Jerome Kohn nous signale qu'Arendt n'avait pas considéré le concept de la banalité du mal comme une théorie ou une doctrine. Pour elle, la signification du concept était l'idée d'un être humain qui commet le mal sans y réfléchir (2005 : 16). Les critiques et les chercheurs sont divisés en deux camps en ce qui concerne la définition qu'Arendt donne de la banalité du mal. D'un côté il y a ceux qui considèrent que ses idées sur le bourreau nazi sont incontestables et qui font appel à son œuvre pour discuter de la Shoah sans aucune opposition ni questionnement (Laqueur, 1999 : 48). Cependant, en effectuant nos recherches sur le concept de la banalité du mal, nous avons trouvé que les critiques sont bien plus nombreux que nous ne pensions et que ce concept a été, et l'est encore aujourd'hui, un concept controversé – quelques critiques ont même accusé Hannah Arendt de blâmer les victimes de la Shoah pour le destin cruel qui les attendait pendant la Deuxième Guerre mondiale. Son analyse du procès d'Eichmann à Jérusalem a été mal comprise lorsqu'elle a constaté que les juifs devraient accepter la responsabilité pour le rôle qu'ils ont joué dans leurs propres souffrances (Raz-Krakotzkin, 1999 : 170).

Nous aimerions nous appuyer sur les arguments de quelques critiques sur la difficulté posée par la banalité du mal. Nous avons choisi de consacrer une partie de notre argument à explorer leurs discussions du concept d'Arendt parce que nous pensons qu'elles posent des questions importantes pour notre analyse des *Bienveillantes*. Tout d'abord, il y a le problème énoncé par Susan Neiman qui signale que la grande difficulté avec la banalité du mal est que Hannah Arendt n'est pas assez claire sur ce qu'elle entend par le mot « mal ». Selon Neiman, le mot « banal » utilisé par Arendt, n'est pas une *définition* du mal mais en est uniquement une *description* et que son argument est donc superflu parce qu'elle omet de nous préciser ce qui constitue exactement le mal. Neiman soutient qu'Arendt ne nous offre qu'une description des actes qui sont atroces et n'explique jamais pourquoi ils le sont. De plus, elle ne nous dit pas comment les hommes « normaux » arrivent à s'engager dans le mal (1999 : 65-67). Quant à Yaacov Lozowick, qui a une vue très critique de l'œuvre de Hannah Arendt, la banalité du mal est un questionnement sur la nature du mal. Il maintient qu'il n'y a rien de « banal » dans le mal, même s'il est commis dans un système banalisé. Il partage la critique de Neiman qu'Arendt ne nous explique rien sur le potentiel et la possibilité des êtres humains de commettre des meurtres bureaucratiques (*Ibid.* : 222).

Nous pouvons soutenir que *Les Bienveillantes* tente de nous offrir ce que la notion de la banalité du mal n'a pas réussi à faire ; l'occasion de comprendre, à travers son protagoniste-bourreau, *comment* il a été possible pour un homme cultivé et intellectuel – autrement dit, comment un homme dont la nature n'est pas d'être un automate – arrive-t-il à suivre des ordres sans questionnement et à s'engager dans un mal absolu comme celui de la Solution finale ? Nous aimerions maintenant nous tourner vers une discussion de cette présence et du concept de Hannah Arendt dans le roman de Jonathan Littell.



## **4.2. La Contestation ou l'affirmation de la banalité du mal ?**

Quand le récit *des Bienveillantes* commence et que le narrateur-bourreau Max Aue se présente et déclare qu'il a simplement fait son travail et par conséquent ne « regrette rien » (2006 : 16), c'est la première fois dans le texte que nous ne pouvons pas nous empêcher de penser au concept de Hannah Arendt. C'est l'excuse offerte d'ailleurs par Eichmann lors de son procès à Jérusalem, et d'autres Nazis devant les tribunaux. Alors, quand Aue à son tour emploie la même excuse, il n'est pas surprenant que nous arrivions à la conclusion que *Les Bienveillantes* est un roman qui affirme la notion de la banalité du mal. La deuxième fois que la banalité du mal est impliquée dans la narration d'Aue est lorsqu'il soutient que la prédestination, le hasard, des circonstances hors de son contrôle, sont responsables du fait qu'il est devenu un tueur :

Si vous êtes né dans un pays ou à une époque où non seulement personne ne vient tuer votre femme, vos enfants, mais où personne ne vient vous demander de tuer les femmes et les enfants des autres, bénissez Dieu et allez en paix. Mais gardez toujours cette pensée à l'esprit : vous avez peut-être eu plus de chance que moi, mais vous n'êtes pas meilleur. Car si vous avez l'arrogance de penser l'être, là commence le danger. On se plaît à opposer l'Etat, totalitaire ou non, à l'homme ordinaire, punaise ou roseau. Mais on oublie alors que l'Etat est composé d'hommes, tous plus ou moins ordinaires, chacun avec sa vie, son histoire, la série de hasards qui ont fait qu'un jour il s'est retrouvé du bon côté du fusil ou de la feuille de papier alors que d'autres se trouvaient du mauvais. Ce parcours fait très rarement l'objet d'un choix, voire d'une prédisposition (2006 : 37-38).

Nous voudrions signaler ici que cela a également des implications importantes pour la question de la culpabilité et de la responsabilité auxquelles nous reviendrons dans le dernier sous-chapitre. Pour revenir pour l'instant à la citation ci-dessus, en vérité, Hannah Arendt ne parle pas de la question du destin dans sa conception du mal, mais nous pensons que cela peut sans

doute être considéré une affirmation de la banalité du mal dans le roman de Littell. Aue parle des hommes ordinaires qui commettent le mal sans réfléchir, et qui sont très obéissants au système qui leur demande de le faire et qui croient d'ailleurs qu'ils n'avaient pas le choix, qu'ils étaient destinés à devenir des génocidaires. Nous pouvons dire que cela est sûrement lié à ce qu'Arendt a tenté d'expliquer par son concept.

Troisièmement, la bureaucratie peut être vue comme un thème intégral du récit des *Bienveillantes*. Tout d'abord à travers la position que Max Aue occupe dans le SD – il est bureaucrate, il rédige des rapports sur le fonctionnement du SD, le comportement des officiers et la réussite des méthodes d'élimination des juifs. Plus tard, il est envoyé dans les camps de concentration où il est en charge de fournir des moyens pour rendre les camps plus efficaces et productifs. La bureaucratie dans le roman met par ailleurs une focalisation sur la mécanique de la machine nazie. On se rend compte à quel point la Solution finale fonctionnait comme une usine, une usine de mort. Le passage suivant pris du récit affirme ce constat :

Il insista pour me montrer les installations de destruction et tout m'expliquer : il avait fait passer les Sonderkommandos de 220 à 860 hommes, mais on avait surestimé la capacité des Kremas ; ce n'était pas tellement le gazage qui posait problème, mais les fours étaient surchargés, et pour y remédier il y avait fait creuser des tranchées d'incinération, en poussant les Sonderkommandos ça faisait l'affaire, il arrivait à une moyenne de six mille unités par jour, ce qui voulait dire que certains devaient parfois attendre le lendemain, si on était particulièrement débordé [...] (2006 : 1131-1132).

Au commencement de ses mémoires, Aue nous explique que cette énorme machine de mort n'a pas été construite uniquement par de grands nationaux-socialistes dont les noms sont connus de nos jours. Mais que son opération était une réussite grâce à la participation et l'aide des personnes de toute fonctionnalité :

Or la machine de l'État existe parce que tout le monde est d'accord pour qu'elle existe, même, et très souvent jusqu'à la dernière minute, ses victimes. Sans les Höss, les Eichmann, les Goglidze, les Vychinski, mais aussi sans les aiguilleurs de trains, les fabricants de béton et les comptables des ministères, un Staline ou un Hitler n'est qu'une outre gonflée de haine et de terreurs impuissantes (*Ibid.* : 38).

Finalement, la présence d'Adolf Eichmann à plusieurs reprises dans le texte semble également, et peut-être le plus explicitement, pointer vers la banalité du mal car c'est lui qui a « inspiré » la naissance de ce concept. Eichmann est une connaissance de Max Aue, il l'invite à dîner chez lui et ils discutent souvent de leurs idées sur le National-socialisme, la Question juive et la Solution finale. Youssef Ferdjani dans son article qui parle du National-socialisme comme une représentation du mal absolu dans *Les Bienveillantes* soutient que :

Évidemment, la banalité du mal est incarnée dans le roman par Eichmann. Le roman le décrit comme un bureaucrate de grand talent, qui ne pense qu'à faire une brillante carrière. Il ne serait devenu antisémite qu'à la fin de la guerre et d'ailleurs, l'extermination des Juifs n'était pour lui qu'un moyen de gravir les échelons. Il aurait été aussi heureux et tout aussi efficace si son travail avait été d'acheter et d'acheminer des objets plutôt que d'évacuer et de concentrer des millions d'êtres humains pour les faire disparaître (Ferdjani, 2010 : 270).

Il y a plusieurs critiques qui maintiennent que *Les Bienveillantes* est un livre qui s'est fondé sur le concept de la banalité du mal. Dans sa thèse de doctorat, Désirée Lamoureux soutient que le roman de Littell s'est écrit sur une mauvaise lecture de la position prise par Hannah Arendt sur le bourreau nazi. Selon elle, la lecture par Littell sur la banalité du mal était incorrecte parce que comme plusieurs des contemporains d'Arendt, il l'a interprété comme la banalisation du *Mal*. Selon Lamoureux, Arendt a développé cette

théorie après avoir assisté au procès d'Adolf Eichmann à Jérusalem, enlevé par la Mossad et amené en Israël pour faire face à des accusations de crime contre l'humanité pour son implication dans le transport des Juifs par train vers les camps nazis. Pour Arendt, la « banalité du mal » signifie qu'Eichmann considérait ses propres actes comme banals et qu'il a dû employer un processus d'automystification afin de les poser (2015 : 40).

Nous voyons quelques difficultés avec cet argument. Tout d'abord, comme nous l'avons déjà signalé, Hannah Arendt ne considérait pas la banalité du mal comme une théorie, bien qu'aujourd'hui on la traite comme si elle en était une. De plus, si Lamoureux soutient que la banalité du mal ne s'applique qu'au cas d'Eichmann, c'est à notre avis contradictoire de se référer au concept comme une théorie. Car, normalement une théorie fait référence au général et non uniquement au spécifique. Il est bien sûr possible que Littell ait mal compris la banalité du mal ou qu'il s'agit, hypothétiquement, dans le roman d'un argument épouvantail contre la banalité du mal. Mais, comme nous l'avons déjà établi au commencement de notre chapitre, Arendt n'a pas été très claire sur la signification de son concept et il est donc, à notre avis, ouvert à plusieurs interprétations.

Nous aimerions par contre maintenir que la présence d'Eichmann dans le roman de Littell a pour tâche l'opposé d'affirmer la banalité du mal. Dans le premier chapitre de notre étude nous avons analysé la discussion entre Eichmann et Aue sur l'impératif catégorique de Kant. Nous aimerions maintenant y revenir pour démontrer que certains détails de cette discussion apparaissent nier en effet la notion que le roman de Jonathan Littell est principalement une représentation de la banalité du mal. Selon la conception de Hannah Arendt, les hommes comme Eichmann qui ont agi dans le mal n'y ont pas réfléchi mais ont fait leur « travail » comme des automates. Pendant le débat qu'il conduit avec Aue nous voyons le contraire d'un homme qui agit sans savoir ce qu'il fait, l'opposé d'un automate. Il y a un paragraphe que nous considérons fondamental et qui semble prouver notre argument que *Les Bienveillantes* n'est

pas un roman qui a pour but de démontrer la conception de Arendt. Dans ce passage où Aue parle d'Eichmann il dit explicitement qu'il pense que le concept de la banalité du mal n'avait pas de valeur ou au moins que cette idée ne s'appliquait pas à Adolf Eichmann :

On a écrit beaucoup de bêtises sur lui : ce n'était certainement pas l'ennemi du genre humain qu'on a décrit à Nuremberg (comme il n'était pas là, c'était facile de tout lui mettre sur le dos, d'autant que les juges comprenaient peu de choses au fonctionnement de nos services) ; il n'était pas non plus une incarnation du mal banal, un robot sans âme et sans visage, comme on a voulu le présenter après son procès. C'était un bureaucrate de grand talent, extrêmement compétent dans ses fonctions, avec une envergure certaine et un sens de l'initiative personnelle considérable, mais uniquement dans le cadre de tâches délimitées : dans un poste à responsabilité, où il aurait dû prendre des décisions, à la place de son Amtschef Müller par exemple, il aurait été perdu ; mais comme cadre moyen il aurait fait la fierté de n'importe quelle entreprise européenne. Je n'ai jamais vu qu'il nourrissait une haine particulière envers les Juifs : simplement, il avait bâti sa carrière là-dessus, c'était devenu non seulement sa spécialité, mais en quelque sorte son fonds de commerce et plus tard lorsqu'on voulut lui ôter, il l'a défendu jalousement, ce qui se comprend (2006 : 813-814).

Il y a plusieurs passages dans *Les Bienveillantes* dans lesquels nous pouvons voir le déni implicite du concept de la banalité du mal. Cela est affirmé à maintes reprises. Lorsqu'Aue nous présente le cas de Döll il constate : On a beaucoup parlé, après la guerre, pour essayer d'expliquer ce qui s'était passé, de l'inhumain. Mais l'inhumain, excusez-moi, cela n'existe pas. Il n'y a que de l'humain et encore de l'humain [...] (*Ibid.* : 842). Selon nous, ces paroles démontrent que le livre de Littell ne considère pas le concept de Hannah Arendt comme étant une bonne description du bourreau nazi ou pour ce qu'il a fait pendant la guerre.

Dans l'introduction du récit, comme nous l'avons signalé au commencement de ce sous-chapitre, les paroles d'Aue amènent le lecteur à croire que le texte qui suit parlera du concept

d'Arendt. Cependant, plus nous avançons dans le texte, plus nous nous rendons compte que Max Aue ne ressemble nullement à Adolf Eichmann. Aue réfléchit sans fin au mal qu'il fait en participant au génocide. De plus, il se penche sur l'effet que tout le mal qui l'entoure et que sa participation aura sur son être.

En lisant attentivement le texte des *Bienveillantes* nous remarquons, à plusieurs reprises, une sorte d'ironie dans la narration de Max Aue. Nous avons choisi un passage qui, en l'examinant d'un œil critique, s'avère être une autre critique de la banalité du mal et qui démontre que le bourreau-protagoniste n'en est pas une représentation. Cet extrait est pris de la fin du roman quand Aue et ses confrères rencontrent le Führer en personne pour recevoir leurs médailles pour le « bon travail » qu'ils ont fait. Le premier détail important de ce passage se présente dans le vocabulaire qu'il décide utiliser pour parler de ses confrères face à Hitler : « La cérémonie se répéta pour le suivant : Müller aboya son nom, son grade et son service, puis le Führer le décora » (*Op.cit.* : 1368). Nous pensons que l'usage du verbe « aboyer » est significatif ici. En utilisant ce verbe, il compare ses confrères à des chiens trop obéissants et trop reconnaissants à leur maître pour ce qu'il fait pour eux. C'est une observation de la part d'Aue qui est très critique. Par ailleurs, il ne partage pas les mêmes sentiments envers le Führer :

Thomas fut décoré à son tour. Au fur et à mesure que le Führer se rapprochait de moi – j'étais presque en bout de ligne – mon attention se fixait sur son nez. Je n'avais jamais remarqué à quel point ce nez était large et mal proportionné. De profil, la petite moustache distraignait moins l'attention et cela se voyait plus clairement : il avait une base épaisse et des ailes plates, une petite cassure de l'arête en relevait le bout ; c'était clairement un nez slave ou bohémien, presque mongolo-ostique. Je ne sais pas pourquoi ce détail me fascinait, je trouvais cela presque scandaleux. Le Führer se rapprochait et je continuais à l'observer. Puis il fut devant moi. Je constatai avec étonnement que sa casquette m'arrivait à peine au niveau des yeux ; et pourtant je ne suis pas grand. Il marmottait son compliment et cherchait la médaille à tâtons. Son haleine âcre, fétide, acheva de me vexer : c'était

vraiment trop à supporter. Alors je me penchai et mordis son nez bulbeux à pleines dents, jusqu'au sang (*Op.cit.* : 1368-1369).

Nous pouvons donc conclure en vue du passage ci-dessus que Max Aue qui semble n'avoir aucun respect pour le Führer et qui contemple ses confrères avec dégoût, n'est pas le type d'homme, de bourreau que Hannah Arendt a décrit dans son concept de la banalité du mal.

Finalement, nous aimerions montrer que la présence du mythe d'Oreste qui évoque le point de vue grec sur le crime et la responsabilité dans le roman rend peu probable que *Les Bienveillantes* est un livre qui a pour thème principal la représentation de la banalité du mal. Nous aimerions maintenant nous concentrer sur l'exploration de la question de la culpabilité dans le roman de Littell.

### **4.3. Une banalisation de la culpabilité ?**

Bien que nous ayons établi que *Les Bienveillantes* n'est pas un livre qui incorpore le concept central de l'ouvrage d'Hannah Arendt sur les bourreaux nazis, il y a une autre théorie ou conception fondamentale pour la représentation de la culpabilité dans le texte : l'idée de la prédestination. Nous aimerions montrer que Max Aue et ses confrères qui croient que devenir des bourreaux nazis était leur destin réveillent des questions graves autour de la responsabilité pour les crimes contre l'humanité.

Tout d'abord nous pensons qu'il est nécessaire de spécifier qu'il existe différents « systèmes » dans lesquels le jugement du crime a lieu. Les deux qui sont importants pour cette analyse et qui se présentent (et s'opposent) dans *Les Bienveillantes* sont la notion judéo-chrétienne et la notion grecque antique du crime et de la responsabilité. La conception grecque de la culpabilité nous concerne particulièrement et nous aimerions soutenir finalement que cela peut-être pris par ailleurs comme un autre argument opposé au concept de la banalité du mal dans le roman de Jonathan Littell.

Le point de vue judéo-chrétien sur la question de culpabilité qui est employé dans la plupart des systèmes judiciaires de nos jours maintient qu'un individu est responsable pour ses crimes s'il était conscient de ses actes en les commettant et en plus s'il avait l'intention et le mobile de causer du mal. C'est seulement après avoir considéré et qu'on a fait un jugement sur ces deux conditions qu'on juge sur la culpabilité de l'individu et décide de sa punition. Si on trouve que l'accusé n'était pas conscient de ses actes au moment du crime parce qu'il souffrait, par exemple, de folie on peut décider de le juger « moins coupable » des actes commis à ces moments où il n'avait pas le contrôle sur son état d'esprit. De la même manière si l'accusé a fait du mal en croyant que ses actes feraient du bien ou s'il cause du mal par « accident » cela change la façon dont il sera puni. En somme, le choix est un facteur indispensable dans la notion judéo-chrétienne du jugement et de la responsabilité. Par contre, selon la conception grecque antique de la culpabilité le choix est hors question. Si un crime a été commis, son auteur doit être puni, peu importe ses intentions. Il est jugé coupable d'avoir fait du mal, autant s'il n'avait pas l'intention de commettre le crime que s'il voulait le faire. Nous aimerions citer un passage du roman qui affirme ce que nous venons d'expliquer :

Le crime se réfère à l'acte, non pas à la volonté. Œdipe, lorsqu'il tue son père, ne sait pas qu'il commet un parricide ; tuer sur la route un étranger qui vous a insulté, pour la conscience et la loi grecques, est une action légitime, il n'y a là aucune faute ; mais cet homme, c'était Laïos, et l'ignorance ne change rien au crime [...]. Le lien entre volonté et crime est une notion chrétienne, qui persiste dans le droit moderne ; la loi pénale, par exemple, considère l'homicide involontaire ou négligent comme un crime, mais moindre que l'homicide prémédité ; il en va de même pour les concepts juridiques qui atténuent la responsabilité en cas de folie ; et le XIXe siècle a achevé d'arrimer la notion de crime à celle de l'anormal. Pour les Grecs, peu importe si Héraclès abat ses enfants dans un accès de folie, ou si Œdipe tue son père par accident : cela ne change rien, c'est un crime, ils sont coupables ; on peut les plaindre, mais on ne peut pas les absoudre – et cela même si souvent



leur punition revient aux dieux, et non pas aux hommes. Dans cette optique, le principe des procès de l'après-guerre, qui jugeaient les hommes pour leurs actions concrètes, sans prendre en compte le hasard, était juste ; mais on s'y est pris maladroitement; jugés par des étrangers, dont ils n'iaient les valeurs (tout en leur reconnaissant les droits du vainqueur), les Allemands pouvaient se sentir déchargés de ce fardeau, et donc innocents ; comme celui qui n'était pas jugé considérait celui qui l'était comme une victime de la malchance, il l'absolvait, et du même coup s'absolvait lui-même; et celui qui croupissait dans une geôle anglaise, ou un goulag russe, faisait de même (2006 : 846-847).

Au commencement du récit, le narrateur-protagoniste demande au lecteur de ne pas le préjuger, de ne pas le condamner pour ses crimes de guerre car ce n'est pas par choix qu'il les a commis :

Les philosophes politiques ont souvent fait remarquer qu'en temps de guerre le citoyen, mâle du moins, perd un de ses droits les plus élémentaires, celui de vivre, et cela depuis la Révolution française et l'invention de la conscription, principe maintenant universellement admis ou presque. Mais ils ont rarement noté que ce citoyen perd en même temps un autre droit, tout aussi élémentaire et pour lui peut-être encore plus vital, en ce qui concerne l'idée qu'il se fait de lui-même en tant qu'homme civilisé : le droit de ne pas tuer (*Ibid.* : 33).

Nous remarquons tout au long le texte cette tendance à nier le libre choix. Le mythe de l'Oreste sur lequel l'intrigue du roman est fondée semble affirmer cette idée de la prédestination dans le personnage de Max Aue.

Dans un autre ordre d'idées, nous aimerions soutenir qu'en faisant appel au lecteur (ou plutôt aux *lecteurs*) Max Aue exprime le désir d'être jugé « autrement », d'être jugé selon le modèle judéo-chrétien, et nous les lecteurs sommes les membres du jury qui doivent décider de sa culpabilité. On sait que dans *Les Bienveillantes*, par ce titre même, par son histoire de famille orestienne, Aue est condamné à être jugé par ces déesses vengeresses qui ne sont pas concernées par ses motivations pour les crimes qu'il a commis. Alors, il nous implore de

prendre une décision concernant sa culpabilité seulement après avoir considéré son histoire complète. Par ailleurs, Aue nous dit que nous ne devons pas le juger parce que personne ne peut dire qu'il ne tuera jamais. Il soutient que dans certaines conditions, dans des circonstances particulières chacun porte en soi un tueur qui s'ignore.

Dans son récit, Aue parle de différentes personnes historiques et inventées dont certaines sont plus importantes que d'autres. Nous aimerions poser l'exemple d'un officier qui travaille dans les camps comme un des plus importants pour la question de la culpabilité. À travers le cas de Döll nous pouvons remarquer cette question fondamentale du livre qui se focalise sur la responsabilité et le hasard, et finalement le jugement :

Si donc on souhaite juger les actions allemandes durant cette guerre comme criminelles, c'est à toute l'Allemagne qu'il faut demander des comptes, et pas seulement aux Döll. Si Döll s'est retrouvé à Sobibor et son voisin non, c'est un hasard, et Döll n'est pas plus responsable de Sobibor car tous deux servent avec intégrité et dévotion le même pays, ce pays qui a créé Sobibor. Un soldat, lorsqu'il est envoyé au front, ne proteste pas ; non seulement il risque sa vie, mais on l'oblige à tuer, même s'il ne veut pas tuer ; sa volonté abdique ; s'il reste à son poste, c'est un homme vertueux, s'il fuit, c'est un déserteur, un traître. L'homme envoyé dans un camp de concentration, comme celui affecté à un Einsatzkommando ou à un bataillon de la police, la plupart du temps ne raisonne pas autrement : il sait, lui, que sa volonté n'y est pour rien, et que le hasard seul fait de lui un assassin plutôt qu'un héros, ou un mort. Ou bien alors il faudrait considérer ces choses d'un point de vue moral non plus judéo-chrétien (ou laïque et démocratique, ce qui revient strictement au même), mais grec : les Grecs, eux, faisaient une place au hasard dans les affaires des hommes (un hasard, il faut le dire, souvent déguisé en intervention des dieux), mais ils ne considéraient en aucune façon que ce hasard diminuait leur responsabilité (2006 : 846).

Dans le chapitre précédent nous avons discuté de la fiabilité du narrateur et la tendance de Max Aue d'affirmer et de nier à la fois tout ce qu'il dit. Voilà encore une fois un bon exemple de la voix du narrateur qui se contredit. À travers ses défenses et son déni du choix et son appel au lecteur de ne pas le « préjuger », nous pouvons lire un déni de sa propre culpabilité, une préférence pour le système judiciaire judéo-chrétien. Cependant, et comme nous l'avons souvent remarqué dans ce roman, c'est l'ironie, ce qui est dit entre les lignes, qui est important. À la fin du passage que nous venons de citer, nous pouvons remarquer à nouveau cette tendance. C'est Aue qui, bien qu'il ne souhaite pas être préjugé ou condamné, introduit la notion grecque de la culpabilité, qui n'accorde aucune importance au libre choix, comme une autre forme de jugement qui pourrait être utilisée pour déterminer la responsabilité de l'accusé. Par ailleurs, nous remarquons une autre contradiction dans ce passage – si les Grecs faisaient une place au destin et au manque de choix dans les crimes des hommes, mais n'y accordaient aucune importance ni considération quant à la question de culpabilité, à quoi donc sert-il de l'utiliser comme une défense ?

Dans son article sur *Les Bienveillantes*, Youssef Ferdjani nous offre une analyse similaire du cas de Döll :

Le bien et le mal sont donc placés sous le signe de la relativité dans l'œuvre de Littell [...]. L'auteur nous propose l'exemple de Döll, conducteur de camions à gaz. S'il était né en France ou aux États-Unis, on l'aurait appelé patriote, alors qu'il aurait fait la même chose, obéir aux ordres. En outre, le mot « doll » en anglais signifie « poupée », ce qui sous-entend que l'homme est une marionnette placée entre les mains du destin et que sa marge de manœuvre est très limitée. Cette interprétation est valable si l'on adopte le point de vue judéo-chrétien qui accorde une place importante au hasard. Par contre, si l'on prend pour référence la culture grecque, les choses sont différentes car le hasard ne diminue pas la

responsabilité de celui qui commet un meurtre, comme le montre l'exemple d'Œdipe (Ferdjani, 2010 : 266).

Ce qui est intéressant dans l'analyse de Ferdjani est la signification qu'il accorde au nom de Döll. Cela réitère l'argument dans le roman par Aue que les bourreaux nazis n'avaient pas de choix que d'obéir aux ordres, à l'État national-socialiste, au devoir « moral » envers leur *Volk*, qui était leur impératif. Mais, comme nous l'avons déjà signalé, le roman de Littell pose deux points de vue contradictoires. Celui que nous venons de présenter qui pose le bourreau comme une autre victime – victime de circonstance et du hasard. Celui qui à notre avis, diminue la responsabilité. Mais en niant sa liberté de choisir et en effet sa responsabilité le bourreau qui utilise cette défense n'est-il pas coupable de mauvaise foi ? D'un autre côté, à travers d'autres voix et parfois par celle d'Aue, se présente le point de vue qui démontre que le destin ne change rien au libre choix et ne réduit aucunement la responsabilité de celui qui est coupable du crime.

Tout au long du roman nous remarquons à maintes reprises cet argument opposé à l'incapacité de choisir ses actes. Lorsqu'Aue souffre d'une infection et se trouve forcé de rester alité pendant plusieurs semaines, son ami Hélène vient prendre soin de lui et les deux se querellent (ou plutôt, c'est Aue qui explose) sur « l'ignorance » de ce qui se passe dans les camps. Aue lui annonce qu'ils tuent des gens et que ceux qu'ils n'ont pas tués sont envoyés dans des camps de travail pour produire des biens qui rendent la vie des soldats et de leurs familles plus aisée. Il essaye de la provoquer sans y réussir, puis il lui pose les questions suivantes que nous trouvons très significatives :

« Ou bien tu ne savais pas ? C'est ça ? Comme tous les autres bons Allemands. Personne ne sait rien, sauf ceux qui font le sale boulot. Où sont-ils passés, tes voisins juifs de Moabit ? Tu ne te l'es jamais demandé ? à l'Est ? On les a envoyés travailler à l'Est ? Où ça ? S'il y avait six ou sept millions de Juifs qui travaillaient à l'Est, on aurait construit des villes

entières ! Tu n'écoutes pas la BBC ? Ils savent, eux ! Tout le monde sait, sauf les bons Allemands qui ne veulent rien savoir » (*Op.cit.* : 1166).

Nous entendons par ce questionnement de la part d'Aue une critique de la défense de plusieurs soldats, de travailleurs, et des citoyens allemands, qui disaient qu'ils ne savaient pas ce qui était advenu des juifs, et qu'ils n'étaient pas coupables. Aue suggère que ceux qui prétendaient ne pas savoir ne faisaient que semblant d'être innocents. Nous pouvons lire dans ses paroles qu'il trouvait que les soldats ou les citoyens qui ne « savaient pas » avaient choisi leur ignorance, qu'il était impossible de ne pas savoir.

Le personnage Blobel, dans un passage marquant du livre s'exprime sur l'excuse de n'avoir fait que suivre des ordres et l'absurdité de l'argument qu'ils n'ont pas vraiment « su » quel était leur travail. En outre, son discours parle de l'impossibilité d'effacer de l'Histoire les traces de la Solution finale :

« Non, ce n'est pas nous qui avons tué les Juifs, les commissaires, les Tsiganes, on peut le prouver, vous voyez, on n'était pas d'accord, c'est tout de la faute du Führer et des SS »... Sa voix devenait geignarde. « [...], même si on gagne ils nous enculeront. Parce que, écoutez-moi, Aue, écoutez-moi bien » - il chuchotait presque, maintenant, sa voix était rauque – « un jour tout ça va ressortir. Tout. Il y a trop de gens qui savent, trop de témoins. Et quand ça ressortira, qu'on ait gagné ou perdu la guerre, ça va faire du bruit, ça va être le scandale. Il faudra des têtes. Et ça sera nos têtes qu'on servira à la foule tandis que tous les Prusso-youtrés comme von Manstein, tous les von Rundstedt et les von Brauchitsch et les von Kluge retourneront à leurs von manoirs confortables et écriront leurs von mémoires, en se donnant des claques dans le dos les uns les autres pour avoir été des von soldats si décents et honorables » (2006 : 265-266).

Nous devons alors poser la question suivante : cette défense de l'ignorance, ou de l'obéissance change-t-elle le jugement sur la culpabilité et la responsabilité de Max Aue et d'autres

personnages dans le roman ? Après avoir analysé les deux arguments opposés dans le roman, et d'ailleurs en prenant en compte l'importance accordée au mythe grecque d'Oreste dans l'histoire de Max Aue, nous devons conclure que l'ignorance du crime (que ce soit les crimes familiaux d'Aue ou ses crimes de guerre, ou les crimes contre l'humanité commis par la machine nazie) ne change absolument rien à la responsabilité. C'est donc, finalement, le système judiciaire grec ancien qui triomphe. Et si nous posons la question sur la défense de la prédestination ou la force des circonstances : cela empêche-t-il la capacité de l'individu de choisir comment agir face à l'extrême ? Nous devons soutenir que si c'est le but du narrateur de nous convaincre de ne pas se hâter de nier que dans des situations extrêmes nous avons tous le potentiel de devenir des tueurs, il ne réussit pas complètement dans sa tâche. Il ne nous convainc pas qu'il est un homme « comme nous ». Nous ne pouvons pas nous identifier avec un bourreau nazi qui participe et témoin de la Solution finale, qui commet le matricide, qui est incestueux et qui tue son meilleur ami. De surcroît, il ne montre aucun remords pour ses crimes et cela nous montre que même s'il pouvait il n'aurait pas choisi autrement. Aue n'est pas un sadique, il ne prend aucun plaisir à la souffrance des autres. Cependant, il est égoïste, il est curieux, il veut connaître les effets que des actes irréversibles auront sur lui. Nous avons choisi un passage du roman qui affirme et qui explique parfaitement cette idée. Dans ce paragraphe Aue nous raconte sa volonté de comprendre des choses et de se comprendre à travers tout cela :

La passion de l'absolu y participait, comme y participait, je m'en rendis compte un jour avec effroi, la curiosité : ici comme pour tant d'autres choses de ma vie, j'étais curieux, je cherchais à voir quel effet tout cela aurait sur moi. Je m'observais en permanence : c'était comme si une caméra se trouvait fixée au-dessus de moi, et j'étais à la fois cette caméra, l'homme qu'elle filmait, et l'homme qui ensuite étudiait le film (2006 : 161).

Nous voyons perpétuellement dans le récit qu'Aue est présenté avec le choix d'aider ou de ne rien faire, de tuer ou de ne pas tuer. Ce n'est pas son supérieur ou le « destin » qui décide pour

lui, c'est lui qui se contemple et prend sa décision. La décision qui sera la plus avantageuse pour lui.

Pour conclure ce chapitre, nous pouvons affirmer que *Les Bienveillantes*, par le biais de son protagoniste, et la conception grecque du crime et de la responsabilité qu'il promeut à travers le texte, n'est pas un roman qui a comme sujet principal la banalité du mal. Parce que son protagoniste est quelqu'un qui pense énormément à ce qu'il fait. Il ne peut pas être accusé d'agir comme un automate. Finalement, le roman de Littell, selon nous, montre que toutes les excuses et toutes les tentatives de nier sa responsabilité en blâmant le destin, les circonstances, l'obéissance ou le régime National-socialiste sont inutiles et que le coupable doit être puni pour ses crimes.

# Conclusion

Pour conclure ce mémoire, nous aimerions brièvement revoir les thèmes principaux de notre analyse avant de discuter de quelques idées qui parviennent de ceux-là. Il n'est pas de notre intention de faire simplement un sommaire de ces thèmes ou de notre étude en général. Ce que nous ferons dans cette dernière partie du travail est de discuter des traits communs entre les thèmes que nous avons choisis d'aborder dans notre analyse des *Bienveillantes*.

Tout d'abord, nous pouvons conclure après notre étude sur la Question juive et la Solution finale en tant que problèmes intellectuels dans *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell, que la logique et la science qui ont formé et qui ont été au cœur de ces problèmes se sont finalement prouvées absurdes et irraisonnables. Nous avons vu à travers les personnages dans le roman de Littell que le raisonnement que les bourreaux nazis ont utilisé pour justifier et pour défendre leur traitement des juifs qui a finalement abouti au génocide des millions de juifs d'Europe étaient largement fondé sur des idées mythiques et falsifiées.

L'idée de la mythologie, nous l'avons vu, est aussi très importante dans le roman. Nous l'avons vue comme un des thèmes qui se retrouve à plusieurs reprises à travers notre analyse. Mais pourquoi justement, Littell, accorde-t-il une si grande importance à ce thème, même à travers le titre qu'il a choisi pour sa première œuvre littéraire ? Nous aimerions avancer que la raison, ou bien une des raisons, pour cela est que le mythe qu'il a choisi, c'est-à-dire le mythe grec de l'Oreste, à part être la base de l'intrigue familiale de son protagoniste, Max Aue, nous force à nous poser des questions significatives sur la culpabilité et la responsabilité pour les crimes de guerre commis par des hommes voulant servir leur pays et leur peuple.

Cela nous mène à la deuxième idée que nous considérons centrale à notre analyse : la question de la responsabilité et la culpabilité. Nous avons exploré ce thème dans la discussion des meurtres commis par Max Aue : ceux de sa mère et de son beau-père. Nous avons aussi vu



cette question quand nous avons discuté du concept de la banalité du mal dans notre dernier chapitre. Comme nous l'avons établi dans l'analyse de ce thème dans le livre, la notion du crime et de la responsabilité que Littell nous présente dans son roman est la notion grecque ancienne. Pour nous, la décision de Littell d'intituler son roman *Les Bienveillantes*, après les créatures grecques de vengeance et de faire de son protagoniste un homme qui se considère lui-même un Oreste et que le récit se conclut avec Aue qui se dit que « les bienveillantes ont retrouvé [sa] trace » (2006 : 1390) insiste sur l'idée que si une personne a fait un acte qui est considéré comme mauvais ou criminel cette personne doit être punie pour ses actes peu importe sa volonté ou ses intentions de les commettre.

Le dernier thème fondamental dans notre analyse est celui de la science et la logique. Nous avons analysé ce thème dans les deux premiers chapitres de ce mémoire. En principe, ce que nous voulions montrer avec notre discussion de la science nazie et la logique qu'ils ont employé pour défendre et justifier ce qu'ils ont fait est qu'à la base de cette science était la mythologie, le faux, l'invention et la logique à laquelle ils faisaient appel était dévoyée et absurde – l'opposé en effet de tout ce qui est logique – la folie absolue. D'où le titre de notre travail : c'était vraiment une logique du non-sens que les Nazis ont utilisé pour arriver à la Solution finale et de penser que ce plan immense qu'ils réalisaient pouvait rester un secret que personne n'apprendrait et qui ne serait jamais dévoilé au monde entier (*Inside the Nazi War Machine* 1/3).

À partir des thèmes principaux de notre travail que nous avons récapitulé ci-dessus nous avons remarqué un trait commun que nous aimerions introduire à ce point pour terminer l'analyse du roman littellien :

Pour clôturer notre étude nous aimerions poser la question : quel est l'intérêt de poursuivre une étude sur un récit fictionnel qui donne une voix à celui dont on parle souvent comme n'ayant

pas le droit de parler : le bourreau nazi ? Comme nous l'avons vu brièvement dans l'introduction et un peu plus dans notre analyse des *Bienveillantes*, l'idée de faire parler le bourreau-assassin a toujours sollicité beaucoup de critiques et de controverses. Dans son livre, *Le Témoin et la bibliothèque*, qui traite de la Shoah en tant que sujet romanesque, Alexandre Prstojevic pose la question suivante : « un écrivain trahit-il, dans une œuvre de fiction, la tragédie concentrationnaire ? » (2012 : 43). Nous pensons que répondre à cette question serait assez compliqué mais nous essayerons d'analyser les problèmes ainsi que les bénéfices d'avoir une voix fictionnelle qui raconte la Shoah et en plus d'avoir la voix du bourreau qui le fait afin de trouver une réponse possible à la question posée par Prstojevic. Bien entendu, nous avons déjà examiné ce problème dans le troisième chapitre de ce travail lorsque nous avons discuté du témoin quasi-historique. Nous n'avons pas l'intention de répéter cette analyse, nous aimerions plutôt aborder cette question d'une façon plus générale.

Vicky Colin a réalisé une étude sur l'esthétisation du mal à travers la fiction concentrationnaire. Elle s'est concentrée dans son analyse particulièrement sur des œuvres qui ont le bourreau nazi au centre de l'intrigue : *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell et *La Mort est mon métier* de Robert Merle. Pour elle, écrire la Shoah dans la fiction est une tâche complexe et très particulière qui exige un style spécifique et une sensibilité comme aucune autre :

Que se passe-t-il s'il se met à écrire sur une période historique, telle la Shoah ? Deux obstacles considérables se dressent : d'abord, il s'agit de faits historiques, que la fiction ne peut donc pas altérer. Et qui plus est, il s'agit de faits particulièrement noirs et effroyables. Le pire crime contre l'humanité est devenu une icône, un « mythe noir » sacré dans la mémoire collective. Par respect pour les victimes et pour l'histoire, la fiction ne peut pas se mêler d'une réalité si infâme. Les historiens eux-mêmes ne peuvent en parler qu'en usant d'une certaine pudeur. Les derniers témoins restent l'autorité absolue, surtout s'ils ont survécu aux camps. Après leur mort, on dépouillera encore leurs témoignages, leurs

documents, leurs mémoires. Ils y étaient, eux, et ils ont le droit d'en parler. Nous autres avons tout juste le droit d'interpréter. Toute adaptation fictionnelle ou œuvre d'imagination individuelle trop audacieuse dans ce domaine est tabou. Or c'est exactement à ce tabou que Jonathan Littell s'est heurté après la publication des *Bienveillantes* (2008 : 6).

Nous remarquons donc que pour Colin aussi, faire parler le bourreau nazi de la manière dont Littell l'a fait dans son roman est un tabou qui ne doit pas être brisé. Dans *Les Complaisantes, Jonathan Littell et l'écriture du mal*, Edouard Housson et Michel Terestchenko nous décrivent la tâche de créer une œuvre fictionnelle sur la Shoah qui a, en plus, comme narrateur un bourreau nazi :

Raconter l'histoire d'un officier nazi, appartenant à la SS, qui a participé et a été le témoin du massacre de la population juive pendant la Seconde Guerre mondiale, l'écrire sous la forme d'une fiction romanesque, en se mettant à sa place et le faire parler à la première personne, c'est là sans doute un pari littéraire audacieux (2007 : 13).

Serge Cantin dans son article qui parle aussi du silence du bourreau pose la question suivante :

Que dire du silence qui déjà ne le trahisse, qui ne le force à dire ce qu'il n'a jamais dit, ni peut-être même pensé? Comment parler de ce qui s'est depuis toujours refusé à la parole, de ce que l'on a voulu taire, voire à soi-même? (1999 : 29)

Finalement, pour conclure ce mémoire, nous aimerions avancer que le bourreau ne peut pas, ne doit pas rester silencieux même si son témoignage demeure complexe et controversé, souvent même impossible à comprendre et difficile à lire ou à entendre. Si nous souhaitons vraiment obtenir un bon entendement de ce qui s'est passé dans le monde concentrationnaire et durant la Shoah, si nous souhaitons savoir comment il a été possible pour des hommes de traiter d'autres hommes comme les Nazis ont traité les juifs et les autres prisonniers dans les camps et au-dehors comme s'ils n'étaient même pas au même niveau que des animaux. Si nous voulons savoir tout cela afin que nous puissions éviter que cette partie de l'Histoire ne se répète,

il faut absolument entendre la voix du bourreau. Parce qu'il n'y a que lui qui puisse nous faire plonger dans son esprit, ses pensées, et ainsi « expliquer » ses choix. Les analyses psychologiques, sociologiques, historiques viennent après. Ces personnes qui étudient les bourreaux pour essayer de comprendre ne peuvent réussir qu'après avoir entendu du bourreau lui-même ses expériences. Nous sommes donc à l'opposé des critiques comme par exemple Charlotte Lacoste qui maintiennent que le bourreau n'a pas le droit de parler. Certes, à cause du tabou pour le bourreau de raconter son histoire il existe très peu de récits réels qui peuvent nous aider à comprendre l'esprit du bourreau. Cependant, nous pensons qu'avec les auteurs audacieux comme Littell qui n'ont pas peur de briser des tabous et de donner une voix aux bourreaux dans le monde de la fiction, avec le temps le tabou pour les vrais bourreaux sera à son tour brisé aussi. Par conséquent, en ayant accès à l'esprit du bourreau, nous arriverons peut-être à le comprendre et à tenter d'appréhender la raison pour laquelle quelqu'un peut commettre de telles atrocités et ainsi encourager une plus grande vigilance pour empêcher une répétition d'un événement aussi innommable et atroce que la Shoah – toute forme de génocide – dans l'avenir. John Roth dans son chapitre sur la question de l'éthique dans l'Holocauste affirme cela et nous pose une problématique que nous trouvons intéressante et pertinente encore aujourd'hui 71 ans après la libération des camps.

Or, la question de l'éthique est une question qui se pose à travers le récit des *Bienveillantes* et qui touche à tous les thèmes dont nous avons discuté dans notre analyse du roman mais que nous n'étions pas capable de bien incorporer dans notre travail sans ouvrir de nouveaux débats qui auraient trop dévié de ce dont nous voulions aborder dans ce mémoire. Nous aimerions cependant tenter d'en parler brièvement comme un dernier mot de cette étude. Certes, le roman de Littell n'est pas un livre qui parle explicitement de l'éthique. Cependant nous pensons que notre étude et les thèmes que nous avons explorés mènent sans doute à la question de l'éthique. C'est pour cela que nous avons décidé de terminer ce mémoire en discutant de son importance.

Celle-ci ne sera pas tout à fait une discussion du roman mais plutôt une réflexion générale sur ce qu'il nous apprend sur la question de l'éthique. Ronan McFadden dans son article sur *Les Bienveillantes* soutient que le roman de Littell ouvre un débat important sur l'éthique à travers le questionnement et la contestation de la banalité du mal. Il maintient qu'à travers un personnage comme Max Aue qui n'est pas automate et qui semble bien comprendre ses actes mais qui décide toujours de s'engager dans le mal nous amène à nous interroger sur le rôle de l'éthique (2010 : 1-6). Nous aimerions ensuite discuter un peu plus de cette idée.

Tout d'abord nous pensons qu'il est important de préciser ce que l'éthique signifie car cela n'a pas le même sens que la moralité. Nous aimerions utiliser la définition offerte par Roland Sublon :

On définira donc l'éthique comme un discours théorique, à visée normative. Sa prétention est de fonder les règles de conduite relatives ou inconditionnelles, récolées par la science empirique. Celle-ci constate, énonce et prescrit ; l'éthique juge de la pertinence de ces règles eu égard au Bien et au Mal (2000 : 508).

Dans le premier chapitre de notre étude nous avons brièvement mentionné le concept d'une « éthique nazie ». Nous avons vu que pour les Nazis, ce qu'ils ont fait avec la Solution finale et les actes atroces qu'ils ont commis dans ce que nous appelons aujourd'hui la Shoah, étaient bien justifiées car ils ont été faits dans le but d'améliorer la société allemande. Au vue de cela, du fait qu'on peut faire un argument pour une « éthique nazie » devrait soulever des questions importantes sur le rôle et la valeur de l'éthique. Si l'éthique a pour objectif de guider la société, de guider des hommes à savoir quels actes, quelles décisions sont acceptables et lesquels ne le sont pas elle a gravement échoué dans la période de l'Holocauste.

Nous aimerions revenir à John Roth pour nous appuyer sur ce qu'il soutient dans son article écrit dans *The Oxford Handbook of Studies*. Il a un point de vue assez négatif du rôle de

l'éthique dans le monde. Selon lui, l'Holocauste est preuve que l'éthique ne fonctionne pas comme elle devrait et qu'elle n'a pas fait de nous de meilleurs êtres humains (2010 : 728). En outre, Roth maintient que la Solution finale met en question toutes les normes ainsi que notre entendement de la moralité, de ce que nous comprenons par le bien et le mal. Il croit qu'en tentant de réaliser l'anéantissement de tout un peuple, Hitler et le régime nazi ont menacé l'idée d'une humanité commune partagée entre les hommes (*Op.cit.* : 730-731). Il conclut son argument avec un peu d'espoir en disant que bien que l'éthique ait échoué dans le passé, nous sommes obligés d'apprendre de cette échec et de travailler pour améliorer ce que nous entendons par l'éthique et le rôle que nous lui accordons pour guider nos actions et notre comportement vis-à-vis de nos « frères humains ».

Nous aimerions soutenir ce que Roth avance dans son article. En effet, il nous semble qu'il fait appel à l'établissement d'une « éthique universelle ». L'idée d'une universalité de l'éthique est pourtant complexe. Il ne nous semble pas que cela soit possible puisque la définition même de l'éthique veut qu'il soit possible de choisir et de déterminer dans des cadres différents les critères nécessaires pour décider de ce qui est acceptable. Chaque gouvernement, comme le régime nazi a donc, selon cette définition, le droit de créer sa propre éthique selon laquelle des décisions sont prises. Nous prenons par exemple le débat autour de l'euthanasie, pour mieux expliquer ce problème. La question de l'euthanasie n'est pas une question morale, il ne s'agit pas de la question du bien et du mal. C'est un débat qui exige la considération de ce qui est « acceptable » et par ailleurs il est question de ce qu'on peut le mieux logiquement justifier. C'est pour cela que certains pays permettent l'euthanasie – ils ont décidé selon certains critères que laisser les gens mourants choisir leur mort est plus acceptable, peut-être plus raisonnable et peut-être plus humain que de les forcer à continuer de souffrir s'il ne leur reste pas d'espoir de vivre. Certes, ce débat est bien plus compliqué que cela. Nous simplifions juste pour illustrer le problème de l'éthique. C'est pour cela que le terme « éthique nazie » est souvent utilisé – les

Nazis ont cru justifier à travers la logique et la science que l'annihilation des juifs d'Europe serait bénéfique à la société européenne et pour l'avenir de son peuple. La plupart des citoyens qui savaient ce qui arrivaient aux juifs, malheureusement, ont décidé que c'était quelque chose d'acceptable et qu'ils pouvaient vivre avec. C'était, en outre, pour cette raison qu'il était difficile de savoir comment juger les coupables après la fin de la guerre.

Il nous semble donc, que ce dont nous avons besoin n'est pas une éthique universelle mais plutôt une universalisation et un établissement des critères utilisés pour déterminer l'éthique. Comment la dévoyée éthique nazie et les leçons de la Shoah, dont nous apprenons à travers des témoignages (réels ou fictionnels) des bourreaux (tel que celui de Max Aue dans *Les Bienveillantes*), peuvent-elles nous aider à améliorer le guide qui nous aiderait d'empêcher une répétition d'un événement si innommable et atroce dans l'avenir ?

## **Bibliographie**

### **Ouvrages principaux:**

#### ***Livres:***

Husson, Edouard & Terestchenko, Michel. 2007. *Les Complaisantes: Jonathan Littell et l'écriture du mal*. Paris: François-Xavier de Guibert.

Littell, Jonathan. 2006. *Les Bienveillantes*. Paris: Gallimard.

Prstojevic, Alexandre. 2012. *Le Témoin et la bibliothèque – Comment la Shoah est devenue un sujet romanesque*. Nantes: Cécile Defaut.

#### ***Articles :***

Davies, Marina. 2010. « La Shoah en flânant ? ». In: Clément, Murielle Lucie. (éd). *Les Bienveillantes de Jonathan Littell – Etudes réunies par Murielle Lucie Clément*. Cambridge : Open Book Publishers.

Dedet, Henri. 2008. « Les bienveillantes mises en questions ». *Psychanalyses*, 11 (1): 105-117.

Delorme, Julie. 2010. « Les Bienveillantes: une parole qui donne la voix au bourreau ». In: Clément, Murielle Lucie. (éd). *Les Bienveillantes de Jonathan Littell – Etudes réunies par Murielle Lucie Clément*. Cambridge : Open Book Publishers.

Ferdjani, Youssef. 2010. « Les Bienveillantes: Le National-socialisme comme mal métaphysique ». In : Clément, Murielle Lucie. (éd). *Les Bienveillantes de Jonathan Littell – Etudes réunies par Murielle Lucie Clément*. Cambridge: Open Book Publishers.

Grethlein, Jonas. 2010. « S.S. Officers as Tragic Heroes? Jonathan Littell's *Les Bienveillantes* and the Narrative Representation of the Shoah ». *Style*, 44 (4): 566-585.



—2012. « Myth, Morals, and Metafiction in Jonathan Littell's *Les Bienveillantes* ». *PMLA*, 127 (1): 77-93.

Imbaud, Patrice. 2010. « A propos des *Bienveillantes*. Variations autour de la perversion ». In : Clément, Murielle Lucie. (éd). *Les Bienveillantes de Jonathan Littell – Etudes réunies par Murielle Lucie Clément*. Cambridge : Open Book Publishers.

McFadden, Ronan. 2010. « Interrupted Discourse and Ethical Judgement in Jonathan Littell's *The Kindly Ones* ». *Opticon* 1826, 8: 1-10.

Suleiman, Susan Rubin. 2009. « When the Perpetrator Becomes a Reliable Witness of the Holocaust: On Jonathan Littell's *Les bienveillantes* ». *New German Critique* 106, 36 (1).

—2012. « Performing a Perpetrator as Witness ». *After Testimony: The Ethics and Aesthetics of Holocaust Narrative for the Future*. 99-119.

Tame, Peter. 2010. « Lieux réels et lieux imaginaires dans *Les Bienveillantes* ». In: Clément, Murielle Lucie. (éd). *Les Bienveillantes de Jonathan Littell – Etudes réunies par Murielle Lucie Clément*. Cambridge : Open Book Publishers.

Tholozany, Pauline. 2010. « Le "curieux exercice": voyeurisme et conscience du meurtre dans *Les Bienveillantes* ». In : Clément, Murielle Lucie. (éd). *Les Bienveillantes de Jonathan Littell – Etudes réunies par Murielle Lucie Clément*. Cambridge : Open Book Publishers.

Troubetzkoy, Wladimir. « « Frères humains... »: *Les Bienveillantes*, une histoire de familles » In: Clément, Murielle Lucie. (éd). *Les Bienveillantes de Jonathan Littell – Etudes réunies par Murielle Lucie Clément*. Cambridge : Open Book Publishers.

Viñas del Palacio, Yolanda. 2010. « Max Aue manufacture de la dentelle. La lecture dans *Les Bienveillantes* ». In: Clément, Murielle Lucie. (éd). *Les Bienveillantes de Jonathan Littell – Etudes réunies par Murielle Lucie Clément*. Cambridge: Open Book Publishers.

Zenkine, Serge. 2010. « Un langage impossible ». In: Clément, Murielle Lucie. (éd). *Les Bienveillantes de Jonathan Littell – Etudes réunies par Murielle Lucie Clément*. Cambridge : Open Book Publishers.

### ***Thèses:***

Colin, Vicky. 2008. « Comment esthétiser l'horreur ? ». Université de la Sorbonne Paris IV.  
Available online: ([lib.ugent.be/en/catalog/rug01:002035684](http://lib.ugent.be/en/catalog/rug01:002035684))

Lamoureux, Désirée. 2015. « La dialectique du bourreau: étude du bourreau nazi dans la littérature contemporaine française ». The School of Graduate and Postdoctoral Studies. The University of Western Ontario. Available online: ([ir.lib.uwo.ca/etd/2686](http://ir.lib.uwo.ca/etd/2686))

### **D'autres ouvrages cités:**

#### ***Livres:***

Arendt, Hannah. 2005. *Responsabilité et jugement*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.

Bauman, Zygmunt. 1987. *Legislators and interpreters*. Cambridge: Polity Press.

Browder, George C. 1996. *Hitler's Enforcers – The Gestapo and the SS Security Service in the Nazi Revolution*. New York Oxford. Oxford University Press.

- Brym, Robert J. 1980. *Intellectuals and politics: Controversies in sociology*. London: George Allen and Unwin.
- Cohn, Norman. 1996. *Warrant for Genocide: The myth of the Jewish World Conspiracy and the protocols of the elders of Zion*. London : Serif.
- Darwin, Charles. 1859. *De l'Origine des espèces*.
- 1871. *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle*.
- Epelboin, Annie & Kovriguina, Assia. 2013. *La Littérature des ravins: Écrire sur la Shoah en URSS*. Paris: Robert Laffont.
- Friedländer, Saul. 2007. *The Years of Extermination. Nazi Germany and the Jews 1939-1945*. London: Harper Collins.
- Jones, David. 1999. *Moral responsibility in the Holocaust – A Study in the ethics of character*. New York : Rowman & Littlefield Publishers, INC.
- Kant, Immanuel. 1848. *La Critique de la raison pratique: Fondements de métaphysique des mœurs*. Paris : Librairie Philosophique de Ladrangé.
- Kershaw, Ian. 2008. *Hitler, the Germans and the Final Solution*. Jerusalem: Yale University Press.
- Kertész, Imre. 1998. *Être sans destin*. Berlin: Babel.
- 2009. *L'Holocauste comme culture*. Arles : Actes Sud.
- Lemonier, Marc. 2007. *Les Bienveillantes Décryptées*. Paris: Le Pré aux Clercs.
- Levi, Primo. 1987. *Si c'est un homme*. Paris : Pocket.
- Merle, Robert. 1952. *La mort est mon métier*. Paris: Gallimard.

Nietzsche, Friedrich. 1973. *Beyond Good and Evil*. London: Penguin Books.

Reitlinger, Gerald. 1953. *The Final Solution: The Attempt to Exterminate the Jews of Europe 1939-1945*. London : Mitchell.

Sartre, Jean-Paul. 1943 a. *Les Mouches*. Paris: Gallimard.

— 1943 b. *L'Être et le néant*. Paris: Gallimard NRF.

Weiss, John. 1996. *Ideology of death*. Chicago: Ivan R. Dee.

Wiesel, Elie. 1958. *La Nuit*. Paris : Éditions du Seuil.

Young, Julian. 1997. *Heidegger, Philosophy, Nazism*. Cambridge: Cambridge University Press.

### **Articles:**

Brodeur, Jean-Paul. 1993. « La pensée postmoderne et la criminologie ». *Criminologie*, 26 (1) : 73-121.

Browning, Christopher. 2010. « Problem solvers ». In: Hayes, Peter & Roth, John K. (éd). *The Oxford handbook of Holocaust studies*. Oxford: Oxford University Press.

Cantin, Serge. 1999. « Le silence du bourreau: Contribution tardive à la réflexion sur le crime contre l'humanité au XXe siècle ». *Théologiques*, (7) 2 : 29-52.

Heberer, Patricia. 2010. « Science ». In: Hayes, Peter & Roth, John K. (éd). *The Oxford handbook of Holocaust studies*. Oxford: Oxford University Press.

Holmes, Brian *et.al.* 1990. « The Nazi myth ». *Critical Inquiry*. 16 (2): 291-312. Chicago: Chicago University Press.

- Lamoureux, Désirée. 2010. « Charlotte Lacoste, Séductions du bourreau ». *Interventions philosophiques*.
- Laqueur, Walter. 1999. « The Arendt cult – *Hannah Arendt as political commentator* ». In: Aschheim, Steven (éd). *Hannah Arendt in Jerusalem*. Los Angeles: University of California Press.
- Levy, Richard. 2010. « Antisemitism ». In: Hayes, Peter & Roth, John K. (éds). *The Oxford Handbook of Holocaust Studies*. Oxford: Oxford University Press.
- Neiman, Susan. 1999. « Theodicy in Jerusalem ». In: Aschheim, Steven (éd). *Hannah Arendt in Jerusalem*. Los Angeles: University of California Press.
- O'Hagan, Timothy. « Philosophy in a Dark Time, Martin Heidegger and the Third Reich ».
- Quinn, Helen. 2009. « What is science? ». *Physics Today*.
- Razinsky, Liran. 2008. « History, Excess and Testimony in Jonathan Littell's *Les Bienveillantes* ». *French Forum*, 33 (3).
- Raz-Krakotzkin, Amnon. 1999. « Binationalism and Jewish Identity: Hannah Arendt and the Question of Palestine ». In: Aschheim, Steven (éd). *Hannah Arendt in Jerusalem*. Los Angeles: University of California Press.
- Roth, John. 2010. « Ethics ». In: Hayes, Peter & Roth, John K. (éd). *The Oxford handbook of Holocaust studies*. Oxford: Oxford University Press.
- Schufreider, Gregory. 1983. « The Logic of the Absurd ». *Philosophy and phenomenological research*, 44 (1): 61-83.
- Sublon, Roland. 2000. « Du mal ». *Revue des Sciences Religieuses*, (74) 4 : 507-523.

Weitz, Eric. 2010. « Nationalism ». In: Hayes, Peter & Roth, John K. (éds). *The Oxford Handbook of Holocaust Studies*. Oxford: Oxford University Press.

***Vidéographie:***

Nelson, Erik. 2011. Engineering Evil, Inside the Holocaust.

[https://www.youtube.com/watch?v=8USx-Eqmdc8&feature=youtube\\_gdata\\_player](https://www.youtube.com/watch?v=8USx-Eqmdc8&feature=youtube_gdata_player)